

FRANÇOIS VALLEJO

MÉTAMORPHOSES

ROMAN



Viviane Hamy

Le livre

Le roman s'ouvre sur l'uppercut qu'encaisse Alix Thézé lorsqu'elle apprend que son demi-frère, Alban Joseph, s'est converti à l'islam. Dans la même seconde, une image brutale submerge sa mémoire : celle d'Alban, encore adolescent, à l'Europa-Park, devenu soudainement un autre sous ses yeux. « Un gamin de treize ans bouleversé par son tour de Silver Star, pas amusé ou joyeux comme les autres ; lui, sérieux comme tout, retourne prendre un nouveau ticket pour le coaster, se presse pour être le premier à monter dans un wagon, force le passage. Mon frère est un étranger, à cette minute-là. [...] À la fin du septième tour, je le vois incapable de descendre. Je crois bien qu'il fait un malaise, mais il revient, me sourit. Il me répète qu'il s'est senti nouveau, vivant, vraiment vivant, pour la première fois, une **renaissance**. »

Lorsqu'Alix apprend qu'Alban s'est converti sans lui en parler, à elle, dont il était si proche, elle va tout tenter pour faire revenir son frère sur une décision qui lui paraît être une nouvelle étape dans cette recherche exacerbée de la sensation. L'après-conversion est une apocalypse : son demi-frère a changé d'identité. Alban Joseph est devenu Albdelkrim Youssef. Sous l'influence redoutable du Dr Ahmad Savant, il est devenu le pilier d'un groupe extrémiste. La machine s'emballe...

Métamorphoses coupe le souffle par sa description et son analyse féroce, menées à un rythme infernal, des méfaits que peuvent provoquer sur des individus en quête d'un destin les dérives de notre époque : la consommation à outrance de l'information qui mène à l'action sans réflexion, l'obligation de la vitesse dans tous les domaines, la montée en puissance du communautaire au détriment du collectif.

L'auteur

François Vallejo est né au Mans en 1960. Il enseigne les lettres classiques et habite le Havre qui a servi de cadre à son premier roman, *Vacarme dans la salle de bal*, paru 1998. Ont suivi : *Pirouettes dans les ténèbres*, *Madame Angeloso* (Prix France Télévision 2001), paru en collection b I s, *Groom* (Prix des Libraires 2004), *Le Voyage des grands hommes* (Prix Pierre Mac Orlan 2005), *Ouest* (Prix Giono et Prix du Livre Inter 2007), *L'Incendie du Chiado* et *Les Sœurs Brelan* (septembre 2010).

OceanofPDF.com

FRANÇOIS VALLEJO

MÉTAMORPHOSES

VIVIANE HAMY

OceanofPDF.com



© Éditions Viviane Hamy, août 2012

D'après une conception graphique de Pierre Dusser

© Illustration de couverture : Andreas Mahl, Danse dans les arbres

ISBN 978-2-87858-657-2

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage

OceanofPDF.com

Ma première réaction : non, impossible, mon demi-frère n'est pas comme ça. La seconde, presque simultanée : si, l'évidence, rien ne pouvait lui ressembler davantage.

Tout à l'heure, un de nos amis m'appelle pour me parler d'Alban. Voyons-nous le plus vite possible. Pourquoi pas au téléphone ? Face à face, ce sera mieux. Où est l'urgence ? Tu ne vois pas ? Vraiment ? Je sens bien que mon ignorance surprend Didier Ostend, le dérange.

Ne fais pas l'innocente.

Je proteste, sincère, pas vu mon demi depuis un certain temps, quelque chose a dû m'échapper. C'est bien ça, raison de plus pour se voir tout de suite. J'allais traverser les Buttes-Chaumont, pour rentrer chez moi, de l'autre côté, rue Botzaris.

Attends-moi dans le parc, je ne suis pas loin.

Qu'est-ce qu'Ostend peut bien vouloir à mon demi ? Trou noir, pendant mon attente. Il ne traîne pas, à croire qu'il me suivait. Je le trouve agité ; pas de politesses inutiles. Comme ça, je n'ai rien vu venir ? Ou je fais semblant ? Peut-être, c'est souvent compliqué entre Alban et moi. L'impression qu'il m'a évitée, ces derniers mois, oui, toujours occupé, je n'ai pas creusé. Rien d'autre.

Didier ne veut pas me brusquer. Si je suis capable de l'entendre ? Il en doute à présent. Nous grimpons, dans le parc, jusqu'au pseudo-temple de la Sibylle.

Alban Joseph, ton demi, comme tu l'appelles... Alban, c'est arrivé depuis un bon moment déjà... ton demi, ce n'est plus un secret, il s'est converti. L'intérêt pour la religion, chez lui, n'a jamais été visible, c'est vrai, mécréant parmi les mécréants. Mais, là, c'est violent, conversion, musulman, on pourrait presque dire du jour au lendemain, mais c'est sans doute plus subtil.

J'ai pensé : non, ça ne tient pas. Notre ami, l'adversaire de toutes les religions, de tous les extrémismes, voit l'obscurantisme partout, tendance à l'exagération. Aussitôt : non, pas l'air d'exagérer. Si je réfléchis une minute, bien forcée de m'avouer que je m'attendais, non à ça, mais à un truc du même genre.

Ostend voudrait me donner des détails, j'écoute, je n'entends plus que des mots sans suite ; une langue maternelle étrangère ; je n'avais pas prévu un bouleversement de cette nature.

Il me sent en déséquilibre, me prend le bras... m'aider à redescendre du temple de la Sibylle. Je repousse sa main. Salaud, je ne lui ai rien demandé, je préférerais ne pas savoir ce qui se préparait depuis si longtemps.

Je m'échappe, une bousculade de flashes dans ma tête, pendant que je dévale les escaliers des Buttes-Chaumont et que la voix de Didier, de plus en plus lointaine, crie mon prénom, Alix, Alix, dans le vide.

Je traverse la rue Botzaris, vite mon cinquième étage, me retrouver seule, faire retomber le rythme cardiaque. La sonnerie de l'interphone n'arrête plus. Je me penche à la fenêtre : mon ami agite un bras en criant. Je ne parviens pas à reprendre mon souffle, il insiste. Que je lui ouvre, qu'on parle tranquillement... Ma réaction lui semble excessive... Il admet ma surprise, mais de là à être aussi secouée... Après tout, on a le droit de trouver la foi... Lui non plus n'aime pas les religieux... les durs de n'importe quelle religion... Pas un crime pour autant. Est-ce que je m'agitais autant, s'il s'était fait catholique, même intégriste ?

Dis tout de suite que je suis raciste.

Didier Ostend s'impatiente, on ne peut pas rester comme ça, à se gueuler des soupçons de la rue à la fenêtre et de la fenêtre à la rue. Je le laisse entrer, j'espère qu'il n'a rien d'autre à m'annoncer. Pour l'instant, rien de plus... Si c'est pour me voir m'effondrer au premier mot...

Je ne m'effondre pas, j'ai été submergée, c'est tout, des rafales de flashes, difficile de mettre de l'ordre, c'est crevant. Il m'aide à m'allonger sur mon lit.

Qu'est-ce que tu appelles des flashes ?

Je ne sais pas... ce que tu m'as dit a fait monter à la surface de vieilles images... une vision... ça s'entrechoque sans logique... Je sens que Didier me regarde d'un seul coup comme une hystérique. À ne pas contredire trop brutalement... De vieilles images, quel genre d'images ?

La plus impressionnante, la première, je n'arrive pas à m'en défaire, qu'a-t-elle à voir avec la conversion de mon frère ? Rien, à première vue ; beaucoup, j'ai l'impression, si je veux avoir une chance de saisir ce qui se passe.

Ce flash, c'est nous, Alban et moi, adolescents, à l'Europa-Park, un parc d'attractions près de Fribourg, en Allemagne. Je ne t'en ai jamais parlé ? Aucun souvenir, et puis, un parc d'attractions, une conversion religieuse, franchement, quel rapport ? Tu ne déliras pas, des fois ?

Je n'y peux rien, image persistante. Tant que je n'aurai pas extrait le sens de cette image, je ne m'en sortirai pas. Je revois notre parcours, un été, à l'Europa-Park. Barthélemy Joseph, le père d'Alban, mon beau-père, tient une agence de voyages près de l'Opéra, reçoit, à titre promotionnel, des accès gratuits aux lieux touristiques.

Il nous envoie, gratis, dans tous les parcs d'attractions de France et d'Europe. On n'a plus l'âge, plus envie. Ces attractions débiles, pour petizégrands, même gratuites, on n'en peut plus, on n'en veut plus. Barthélemy Joseph, ancré dans son métier, reste convaincu que rien ne pourrait faire plus plaisir à des jeunes de notre âge. Combien de fois lui ai-je laissé entendre qu'on s'en tapait, de ses attractions mondiales ? Il ne me contredisait pas... Je suis sa belle-fille, bizarre quelquefois, pas dans l'esprit du temps, mais gentille, à la fin, elle accepte les offres du beau-père. Parions qu'elle y trouve son compte... Le vrai fils, Alban, mon cadet de trois ans, ne proteste jamais, c'est l'essentiel. On est sûr de lui faire plaisir en l'expédiant dans les parcs, sous la protection de sa sœur. Nos parents n'ont pas de temps à nous consacrer ; distraire les autres, c'est tellement de travail.

Nous errons tous les deux dans l'ennui des parcs d'attractions, tous frais payés. Cette fois, nous avons passé la frontière allemande, un des plus attractifs parcs du genre, selon Barthélemy Joseph, l'Europa-Park, culturel, avec ça ; sa belle-fille prétend, à seize ans, un cas isolé, préférer la culture à la distraction, elle sera servie... Elle comprendra que la culture sans le sérieux, c'est encore mieux... Toute l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe transformée en jeux à l'Europa-Park, tu m'en diras des nouvelles, Alix.

La culture amusante, tu parles. Je ne voyais rien d'amusant ni d'instructif là-dedans. On marchait au hasard en attendant l'heure du retour, on s'ennuyait. D'un seul coup, Alban, pour rire, comme je l'ai cru, me dit : On n'a qu'à faire un truc quelconque, le plus gros, le plus spectaculaire. On aura moins l'impression d'être venus pour rien. Je réserve deux places dans

le Silver Star, un des coasters les plus réputés, le plus élevé, soixante-dix mètres de haut, le plus rapide, cent trente kilomètres à l'heure, une expérience inoubliable, des sensations exceptionnelles. Peur de rien pour vanter leurs montagnes russes rebaptisées coasters. Ça fait plus technologique, plus américain, surenchère et sophistication.

Nous prenons la file d'attente. Des grosses dunes en métal, on en a vu d'autres, notre expérience mondiale, blasés à force de ne jamais nous amuser, alors que nous sommes les deux enfants qui ont eu le plus d'occasions, en si peu d'années, de s'amuser. Je me dis, après Alban, que cette activité fera passer le temps plus vite, l'heure du train de retour nous semblera plus proche.

Nous avançons lentement, trouvons deux places au milieu du convoi, rangées de quatre. Deux filles excitées à côté de nous crient de terreur avant même le départ. Qu'est-ce que ce sera au moment du circular loop ?

La montée est lente, ça n'en finit donc jamais, ces jeux infantiles ? En haut, je me sens prête à découvrir le panorama, ce sera au moins une curiosité, pas le temps, accélération, je m'enfonce, comme dans du sable, la chute, accélération, des tonnes sur la poitrine, l'envie de dégueuler. Vraiment pas faite pour l'amusement, Alix Thézé.

Je récupère dans la remontée, une poussée contraire, amplifiée par un virage, corps de plus en plus incliné sur la droite, un arrachement possible. Je ne veux pas crier comme les deux folles à côté de nous. Alban me semble impassible, il sait s'ennuyer sans en souffrir autant que moi. Nos mains se serrent pourtant, au moment du plus grand looping, tête à l'envers, le sang aux tempes, au bord de l'éclatement, qui tarde, tarde tant, jusqu'à la brève remontée, l'inclinaison sur la gauche, ligne droite plus paisible, ultime accélération, incurvations plus sèches, droite, gauche, je me sens flancher dans cet enchevêtrement de rails aériens.

Je descends du convoi immobilisé, écœurée, encore plus écœurée du bonheur expansif de nos voisins : ils ont ressenti exactement ce que leur promettait la brochure, les mêmes mots en boucle, des sensations exceptionnelles, inoubliables. La vitesse, mais la sécurité aussi, ils en crient encore, avoir eu si peur en se sachant si bien protégés.

Je laisse entendre à Alban que nous en avons assez fait pour aujourd'hui, je parle des activités et des concessions. J'ai seize ans, ce jour-là, je me sens trop vieille pour ce genre de distraction ; ou trop jeune, puisque la plupart des adultes ont l'air d'y trouver leur compte, les grands-parents plus enthousiastes que les autres.

C'est là qu'Alban me surprend, là que se rejoignent les deux images, le flash d'aujourd'hui. Tu saisis, maintenant ? À l'instant où tu m'as dit : ton demi s'est converti, j'ai revu ce moment, à l'Europa-Park, où Alban Joseph est devenu un autre sous mes yeux. Quel autre ? Un gamin de treize ans bouleversé par son tour de Silver Star, peut-être pas amusé ou joyeux comme tous les gamins qui en sortaient ; lui, sérieux comme tout, des gestes mécaniques, il m'ignore dans la foule, s'éloigne, retourne au guichet prendre un nouveau ticket pour le coaster, se presse pour être le premier à monter dans un wagon, force le passage, bouscule une famille indignée par son manque de respect. Il s'installe dans le wagon de tête, première rangée, les mains à plat sur les genoux, les yeux fixes et graves.

Mon frère est un étranger, à cette minute-là. C'est ça, la vision. Je n'existe plus pour lui, physiquement, mentalement transformé, enthousiaste, la grâce, je ne sais pas comment dire. Je suis son parcours à distance. Je l'ai connu étriqué et soumis, il semble soudain mener le convoi, chef de guerre, donnant les inflexions, le tempo, maître de la vitesse et de l'élan. Aucune famille n'a voulu s'asseoir à proximité d'un mal élevé pareil. Il ne daigne pas regarder en arrière, seul à l'avant, le dos bien droit jusqu'au bout, comme si les forces gravitationnelles n'avaient plus prise sur son corps, offrant toute sa résistance à l'air, sans joie apparente, sans frayeur jouée. Courbes ascendantes, courbes descendantes, il tient.

Je l'accueille à sa descente, il ne me connaît pas plus que tout à l'heure. Au guichet, vite, un troisième tour. Alors quoi ? Nous n'avons jamais été des enfants normaux, jamais été heureux de bénéficier de l'entrée gratuite dans les plus grands parcs d'attractions de la planète, et Alban, bien avancé dans l'adolescence, entrerait pour la première fois dans le jeu de nos parents ? Il serait enfin conquis par les dernières prouesses technologiques au service de la distraction mondiale ? Je n'arrive pas à y croire, ce jour-là, pas plus qu'aujourd'hui je n'accepte le changement annoncé.

Ça va durer, s'amplifier : un quatrième tour de Silver Star, un cinquième, encore, encore, exaltation de plus en plus voyante, brutalité de plus en plus ouverte pour évincer les candidats et occuper le premier rang du coaster. Des vigiles interviennent pour le calmer, il les rassure, baisse la tête en signe de soumission apparente. Ça ne l'empêche pas de se retrouver seul devant : les familles se méfient de ce jeune agressif et s'écartent d'elles-mêmes, inutile de prendre la peine de les défier.

Je sens mon demi de plus en plus hagard à chaque sortie, la démarche moins assurée, ces tonnes de pression répétée ne peuvent pas rester sans effet. Un corps frêle comme le sien ne pourra pas supporter sans fin ce poids. Je ne l'ai jamais vu dans cet état, il me fait peur. À l'époque, le mot conversion ne m'est pas venu à l'esprit, aujourd'hui, si, l'évidence.

À la fin du septième tour, je le vois incapable de se détacher seul, de descendre du Silver Star. Je demande de l'aide aux responsables, peu empressés, ce gêneur n'a qu'à se débrouiller. Comme un nouveau tour se prépare, qu'il ne s'est pas extrait du wagon et n'a pas pris de nouveau ticket, on se décide à le descendre de force, raide, puis flageolant. On l'évacue, les trois derniers pas de travers, il s'abat sur mon épaule. Je le maintiens comme je peux, je crois bien qu'il fait un malaise. Je l'allonge sur le sol, en position latérale, l'évanouissement se prolonge. Il serait temps de faire appel aux services d'urgence du parc, mais Alban revient, me sourit, un sourire heureux.

Il me répète jusqu'au soir qu'il s'est senti nouveau, vivant, vraiment vivant, pour la première fois, une renaissance. J'ironise facilement : Vivant... Tu veux dire que tu t'es bien amusé, pour la première fois comme tout le monde... Ils ont fini par t'avoir, avec leurs jeux de plus en plus grandioses... Ce n'est pas ce que je crois, il ne parle pas d'amusement, rien de puéril, bien plus fort que ça, une expérience radicale : la violence de la pression exercée sur sa poitrine lui a semblé amplifier sa force vitale. Au premier rang, il dominait l'espace, il menait les autres sur une voie tracée. La même sensation renforcée à chaque passage, il se demandait jusqu'où il pourrait tenir, si ça finirait par s'éteindre ou s'il devrait mourir. Il guettait chaque nouveau choc au cœur, merveilleux et épouvantable. Il s'est senti partir, au dernier tour, il regrette de ne pas avoir continué, pour voir, au moins une fois de plus...

Il n'a plus d'autre envie que de retrouver cette sensation où il se sentait écrasé, une soumission à la force d'abord, mais transformée progressivement en domination de la force. Je lui répète que les concepteurs de l'attraction ont réussi leur coup, c'est tout, pousser les gens assez loin pour les obliger à revenir. Tu es entré dans leur circuit commercial, ils te tiennent, ils ne te lâcheront plus.

Tu es sûre que ça va, Alix ?

Didier me croit partie pour de bon. Il a accepté de m'écouter... Mon flash, il commence à voir ce qu'il signifie pour moi, enfin, ça reste énigmatique... Je devrais prendre un cachet, dormir un moment...

Attends, je n'ai pas fini, d'autres images arrivent. C'est important pour moi de les partager, je ne dois pas les laisser passer, je sens que ça m'aide. Je revois la période frénétique où Alban réclamait sans cesse à ses parents de nouvelles invitations pour les parcs d'attractions, à essayer exclusivement les meilleurs coasters européens.

Mon beau-père, Barthélemy Joseph, prenait cette passion nouvelle pour une réussite personnelle, le fils s'inscrivant dans la lignée de son père, comme dans les anciennes dynasties. Alban testeur de coasters : rédige-moi des fiches-conseil, mon fils, tu prépares ton avenir auprès de moi. L'avenir, c'est le divertissement.

J'ai vite refusé d'accompagner mon demi dans les parcs, vraiment trop grande pour m'amuser en compagnie d'enfants et d'adultes infantilisés, toujours étonnée de le voir rentrer enthousiaste, métamorphosé, dans son époque jusqu'au cou. Dans son époque, mais en marge, déjà : sans l'avouer à nos parents, il m'assurait tourner et retourner jusqu'aux limites du supportable, qu'il prétendait maîtriser de mieux en mieux, au point de ne jamais s'effondrer, comme la première fois.

Je ne perdais pas une occasion de dénigrer sa nouvelle passion : je crois que tu t'es fait avoir, tu me parles de sensations exceptionnelles, ta renaissance, alors que tu as bêtement découvert le même plaisir que les autres à faire des tours en l'air. Le seul problème, chez toi, ça devient une addiction. Tu es bouffé par ces machines à décerveler les gamins. Victime technologique.

Qu'est-ce que je prenais : pas du tout, ni addiction, ni distraction, une véritable expérimentation, toujours plus profonde.

Tu me fais bien rire, petit frère, à te chercher des raisons supérieures. Je sais que tu es le plus intelligent d'entre nous, mais ne mélange pas tout. Un coaster, ça ne sera jamais qu'un jeu inventé par des techniciens. C'est pour le fun, uniquement pour le fun. Tu découvres tardivement que le fun, c'est rigolo. Bravo. Il était temps. Tu as permis à tes parents de se sentir enfin heureux d'avoir un fils. Leur vie entière consacrée au divertissement des vacanciers, ils désespéraient de nous faire partager le sens de leur existence de tour-opérateurs, tu leur prouves qu'ils avaient tort. Tes belles justifications expérimentales, c'est pas la peine. Pas avec moi.

Alban se fâche, je suis pire que les parents, à ne rien comprendre à rien. Ce qui lui est arrivé est bien plus important que je le crois, aucun rapport avec le divertissement de base. Il méprise autant que moi ceux qui s'amusent à tourner dans les airs. Lui, c'est comme une quête, déjà, il cherche quelque chose de neuf dans cette expérience : il veut éprouver la force, l'énergie cosmique...

Je sais que j'ai sous-estimé, à l'époque, les croyances, la réflexion et la détermination de mon petit frère. Et toi, tu arrives avec ta phrase, Didier, converti, et ça change tout. Le flash d'aujourd'hui me rappelle que j'ai assisté, sans en avoir conscience, au premier renversement de la personnalité d'Alban, bêtement persuadée que ça lui passerait. Il était déjà entré dans une secte, la plus admise des sectes, la plus universellement appréciée, la secte technologique, la secte de la distraction pour tous, on ne l'appelle jamais comme ça, une secte tout de même. Je ne vois pas comment le dire autrement. Conversion. Il glisse d'une secte à l'autre.

Là, Didier Ostend me regarde autrement. Je l'étonne, pas si incohérente que ça, Alix. Si on pense à ton frère, tu as raison, difficile de ne pas le voir depuis toujours lancé dans les trucs les plus extrêmes... Alban nous les a tous faits. Le plus étonnant, c'est qu'on n'ait jamais imaginé qu'il puisse se convertir à une religion.

Notre rencontre, à tous les trois, tu t'en souviens ? Reconnais que ça allait déjà loin.

Il admet, c'est une image qu'il peut partager avec moi. Alban venait d'entrer au lycée, alternait les notes les plus catastrophiques et les plus brillantes. Nos parents n'avaient pas envie de le savoir, trop occupés, jusqu'à huit ou neuf heures du soir, à organiser des voyages. Ils se reposaient sur moi, la grande sœur responsable, je les remplaçais auprès des

profs, de l'administration, je les excusais, je prenais en charge mon demi. Leur seule contribution à l'éducation de leur garçon, c'était la distraction. Comme ça, ils avaient le sentiment de faire quelque chose pour lui ; ils y gagnaient la paix, indispensable dans leur métier soumis aux aléas conjoncturels.

À Pâques, ils nous ont envoyés sur la côte normande, un séjour offert par une chaîne d'hôtels, avec spa et jacuzzi, dont on se foutait, puisqu'on avait la mer. Ils n'avaient pas le temps d'en profiter, à nous de tester.

Un soir, la plage se vide, l'obscurité arrive, Alban m'ordonne de l'aider à creuser un trou dans le sable.

Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'as plus l'âge des châteaux de sable... Tu régresses, pire que l'Europa-Park... Ces attractions débiles déteignent sur toi, ça ne va plus, depuis l'année dernière...

Il prend un air grave, il ne s'agit pas de jouer avec la mer. Creuse profond, tu verras.

Nous creusons, à mains nues, un trou énorme. Il s'allonge dedans.

Maintenant, fais tomber les buttes de sable sur moi, à grandes brassées, vas-y, je ne peux pas le faire tout seul.

Je ne vais pas enterrer vivant mon frère sur une plage ? Un jeu stupide, ça tourne de moins en moins rond dans sa tête. Il insiste, je ne me décide pas assez vite, il devient agressif. Je vais lui pousser ses tas de sable sur le ventre. Je m'arrêterai quand je le jugerai nécessaire. J'épargne son visage, je comble le trou, couvre les jambes, le torse, ça suffit. Alban m'encourage, tout le sable, le corps entier. Qu'est-ce qui me retient ? Ne pas prendre de risques ? La peur de l'asphyxie ? Et pourquoi pas ? Il tient à savoir ce que ça fait, la sensation d'étouffer dans le sable. Il sent déjà le poids sur tout le corps, il en veut plus, avoir les oreilles, la bouche, le nez pris, quelques minutes seulement, il saura combien de temps il peut tenir, quelle excitation ça produit.

Pour en finir, je lui balance des poignées de sable sur la figure, jusqu'au moment où je suis obligée de me dire que je tue Alban, incapable de réagir, une idiote muette devant la tombe de son frère.

Me parvient le bruit d'une course dans le sable, crissements rapides, une grande ombre se penche sur moi et m'écarte.

Vous êtes dingues ou quoi ?

C'est toi, Didier, tu dégages Alban suffocant, puis hilare. Tu nous observais depuis un moment, tu as senti d'un seul coup que le jeu allait mal finir. Tu nous as pris sous ta protection, le sauveur d'Alban comme tu t'es aussitôt proclamé, avant de nous offrir un verre dans un bar de la promenade. Et c'est toi aujourd'hui qui viens m'annoncer sa conversion... J'espère que tu sauras le déterrer encore une fois...

Je suis venu pour ça, dit Ostend. Tu peux me faire confiance.

Confiance, je ne sais plus. Au début, oui, j'ai eu confiance en lui, le premier avec qui j'ai couché vraiment, à notre retour à Paris ; quelques mois, jusqu'à son départ à l'étranger, en stage de fin d'études.

À son retour, l'urgence entre nous s'était perdue, d'autres expériences, comme j'ai cru le deviner ; soudain plus intéressé par les garçons que par les filles ; leurs traits, leurs formes... Enfin, je n'étais sûre de rien. Ou je n'ai rien vu venir. Cette conversion aussi, elle m'a échappé, alors que tout devait être écrit, si je remets de l'ordre dans notre passé commun. Depuis, nous nous sommes simplement préférés comme amis de plus en plus intermittents. Alors, lui faire confiance...

Une gêne d'un seul coup : comment se fait-il que Didier en sache plus que moi sur mon demi ? Il me semblait s'être éloigné de lui autant que de moi, ces dernières années. Nos études, son travail, ça s'espace. Et il a l'air bien au courant... Je le scrute sans rien dire. Ne m'en cache-t-il pas plus qu'il ne m'en dit ?

Je ferme les yeux, mon ami se dit heureux de me voir plus calme, grâce à sa présence. Je l'entends se servir un verre d'eau dans la cuisine.

Calmée, moi ? Je sais de moins en moins où j'en suis, oui. Mon cerveau reproduit sans fin une boucle de coaster. Ma pensée s'élance, monte tout doux, essaie de se rassurer : Alban tente une nouvelle expérience ; ses études l'ennuient, trop de facilités. Sa conversion est récente, je n'aurai aucun mal à reprendre mon frère en main, comme les fois où il alignait les zéros, puis les meilleures notes de sa classe. Mais d'un seul coup, je plonge, soixante-dix mètres de dénivelé mental : mon frère, l'être que j'ai cru le plus proche de moi toutes ces années, ne m'a pas mieux considérée que nos parents lointains, a rejeté mon influence et ma protection d'aînée, sans prendre la peine de me prévenir de ses nouvelles préoccupations, conscient qu'elles me déplairaient. Une rupture en douce, la pire, je touche le fond, cent trente à l'heure, crash.

Je revois Alban enfoui sous la plage, j'aurais dû le laisser mourir ce soir-là, bouffer du sable à s'en remplir les poumons. J'aurais été plus tranquille. Qu'est-ce que je raconte ? Silver Star, pourquoi je ne l'ai pas empêché de faire ses sept tours de Silver Star, à l'Europa-Park ?

Je repars en boucle avec lui, circular loop, tout est parti de là, j'en suis convaincue aujourd'hui. Ce truc a fait de lui un détraqué, en quête d'excès toujours nouveaux, capable de se convertir à tout et à son contraire, histoire de se donner des sensations extrêmes ; extrémistes, oui.

La tête me tourne à vomir. J'appelle à l'aide : Didier ne sait plus quoi faire pour me soulager. Je le déstabilise en m'en prenant à lui : bien joli de venir me voir avec sa petite révélation, cette conversion de mon demi... Mais d'où la tient-il lui-même ? J'aurais dû commencer par là. Alban en personne ? Pourquoi en aurait-il parlé à Ostend de préférence à sa grande sœur ?

Je vois la terreur dans les yeux de Didier : elle me refait une crise d'hystérie... Rassure-toi, je maîtrise, je cherche seulement à reprendre pied. J'ai besoin d'une ou deux certitudes, ça me fera du bien.

Il hésite à m'en dire davantage, manque de temps, un déplacement à préparer, Copenhague, les éoliennes danoises, le top dans son domaine professionnel. Il est chef de projet éolien, il voulait évoquer le cas d'Alban avec moi, avant son départ, simplement pour partager une préoccupation amicale, sans imaginer que ça prendrait de telles proportions...

Copenhague, je veux bien, en réalité, tu te défiles. Tu penses que je suis trop fragile pour entendre autre chose. Il y aurait pire que ce que tu m'as annoncé ?

Pire n'est pas le mot, seulement il me croyait au-dessus de la moyenne des affolés, dès qu'ils entendent les mots islam ou musulman.

C'est Musad qui a lâché le morceau devant lui, un autre de nos anciens amis les plus proches. Celui-là, je ne le vois plus depuis longtemps. Je ne savais même pas qu'Alban et Didier avaient gardé des liens avec lui.

Ostend l'a croisé par hasard, l'autre jour. Contents de se revoir, ils échangent des morceaux de vie, nouveau travail, où tu habites maintenant ?... Dans le cours de la conversation, Musad lâche le nom d'Abdelkrim. Quel Abdelkrim ? Abdelkrim Yousef... Quel Yousef ? Qui ?

Tu ne savais pas qu'Alban Joseph se faisait appeler Abdelkrim Yousef depuis sa conversion à notre religion ? lui demande Musad.

Je me redresse sur mon lit, pas longtemps, le vertige me reprend. Mon demi ne s'est pas contenté de trouver la foi, il a aussi changé d'identité ? Cette nouvelle me fait plus de mal, je crois, que la première. Un homme se dépouille de son nom, qu'est-ce que ça veut dire pour ses parents, sa demi-sœur ? Nous ne sommes plus assez bons pour lui ?

Je le croyais occupé par ses recherches scientifiques, ces derniers mois, nous nous rencontrions à peine, nous parlions moins. Je me disais : ses études sont devenues plus exigeantes, il s'y consacre enfin régulièrement. Le voilà doctorant à Paris-7 Diderot. La chimie moléculaire, ça le pose à mes yeux, chercheur en puissance. Je l'ai toujours considéré comme un cerveau plus brillant que moi. Aujourd'hui, il fout tout en l'air. Abdelkrim Yousef... Et quoi encore ?

Dans un premier temps, Musad ne s'est pas étendu, l'ignorance d'Ostend le surprenait. Il s'en est tenu au changement de nom, a laissé entendre qu'il avait joué un rôle important dans la conversion d'Alban, comme ami et comme croyant, et c'est tout. Didier Ostend a surjoué l'enthousiasme des retrouvailles entre vieux amis. Revoyons-nous vite.

Musad, jouer un rôle dans la conversion d'Alban ? Ça me ferait mal...

Moi aussi, j'ai un passé commun avec Musad, Abdullah Musad, un copain de fac d'Alban, première année, devenu son meilleur ami, le plus influent, je le reconnais, mais certainement pas en matière religieuse. J'ai rarement vu un musulman supposé aussi éloigné des pratiques de sa religion. Père officier de l'aviation syrienne, chassé de l'armée, réfugié en France, devenu ouvrier d'entretien, à Sarcelles ; un fils brillant et remuant, amateur de boissons alcoolisées, de fumettes et des filles de son quartier et de tout Paris. Une caricature de dragueur, un râblé aux traits carrés, l'œil clair, une assurance comme je n'en ai vu à personne d'autre.

Alban me l'a présenté dans la rue, près de la fac. Je ne sais même pas comment ça s'est passé, parce qu'il ne me plaisait pas, trop petit, trop à jouer l'athlète pas délicat, l'idiot fier de ses muscles, le genre que je ne supportais pas, et il m'a appelée deux heures après notre rencontre, et il m'a dit qu'il m'attendait dans sa piaule, à Sarcelles. Sarcelles, c'était l'opposé de ma destination, je ne m'explique toujours pas, avec ce que je pensais de Musad, après l'avoir entrevu une heure, pourquoi j'ai fait demi-tour, comment je suis arrivée chez lui en courant.

Là, c'était un autre garçon : raffiné, prévenant et drôle, parce qu'il avait deviné, m'a-t-il avoué plus tard, que je préférais les hommes attentionnés, avec un humour fin. Il m'a fait boire plusieurs alcools dans des coupes à champagne et j'attendais, j'attendais, je ne savais plus quoi, pendant qu'il me parlait de monuments romains de Syrie, parce qu'il avait aussi saisi que mon truc, à moi, c'était l'art.

Un moment, je me suis moquée de ses efforts : ma spécialité, c'est l'art contemporain, l'art post-postmoderne même, alors n'en fais pas trop avec l'architecture de l'antiquité romaine au Proche-Orient. Il a brusqué les choses et je me suis laissé faire et il ne prenait plus de précautions avec moi et il était pressé et enveloppant et envahissant. Pas le temps de penser que je l'aurais préféré plus doux, parce qu'à ce moment-là j'ai toléré sa brutalité.

Nous avons poursuivi nos rencontres plusieurs semaines. Pourtant il me mettait mal à l'aise. Je me disais : encore une fois je couche avec un ami de mon frère ; trop facile ou suspect. Je mettais aussi en doute sa sincérité. Sa propension à parler d'art avec moi, alors que l'art, en dehors des ruines de son pays d'origine, ne l'emballait pas beaucoup. Je me suis aperçue qu'il

s'était documenté de manière accélérée sur l'art contemporain pour m'épater. Surtout j'ai vite saisi qu'il se documentait sur bien d'autres questions pour s'adapter aux centres d'intérêt variés des filles qu'il approchait. Pas disponible pour une relation constante comme je l'aurais souhaitée.

Elles étaient trop nombreuses, je ne voulais pas être une parmi les autres. Il n'en a pas fait une affaire, je participais au roulement. Je me suis reproché d'être trop conventionnelle, mais c'était plus fort que moi, j'ai préféré prendre mes distances. Musad s'est désintéressé sur-le-champ de l'art contemporain.

Nous nous croisions encore si je passais un moment en compagnie d'Alban, influencé et envahi par ses amis de l'époque, au centre desquels Musad, le Syrien pas religieux du tout, obsédé par l'alcool, rien en dessous de 40°, et le sexe, même degré. Il racontait, à ce moment-là, avoir emmené Alban au peep-show, parce qu'il ne le trouvait pas assez à l'aise avec les filles. Je ne sais pas si c'était une bonne méthode, mais il l'a fait.

Si, aujourd'hui, tu m'annonces que c'est le même Musad qui, après avoir conduit mon frère dans tous les bars et au peep-show, l'a amené à la foi musulmane, je refuse de te croire, ça ne tient pas la route.

Didier me reprend : je vais devoir m'y faire et à bien d'autres choses, non seulement à la foi musulmane, conversion de Musad, puis conversion d'Alban, mais aussi au fait que Musad n'a pas renoncé, même avec sa foi toute neuve et la plus active, à descendre des bouteilles d'alcool fort ni à draguer dans la rue, ni à fréquenter les magasins spécialisés en lingerie fine et hot vidéo. C'est jamais aussi simple qu'on voudrait.

J'admets pour Musad, mais pour Alban ?

Alban a suivi Musad, même s'il a gardé un comportement plus austère. Il n'a jamais tenu l'alcool et les filles l'intimident encore, plus respectueux des principes religieux qu'un croyant d'origine. Selon Didier, Musad, au moment de ma relation avec lui, accomplissait déjà, dans la discrétion, les rites basiques de sa religion. Ce n'est pas un converti, à proprement parler, mais les temps ont changé, il s'affiche, sa foi est offensive et il n'a pas peur du prosélytisme, sans changer son mode de vie. Il s'est lié avec un imam de

son nouvel arrondissement, le 11^e, rue Jean-Pierre-Timbaud. Des mois de fréquentation lui ont fait comprendre qu'il ne devait pas se contenter d'usages familiaux superficiels ; une famille plus grande l'entourait, la communauté des croyants, chaque jour plus étendue, à la dimension planétaire.

La boîte d'informatique qui l'avait embauché l'a licencié pour des raisons économiques ; pour des raisons religieuses, discriminatoires, peut-être, comme l'en a convaincu son imam. Il a eu le temps d'être plus assidu, rue Jean-Pierre-Timbaud, de gagner un peu d'argent en dépannant, grâce à ses connaissances en informatique, un cercle de plus en plus large. Son imam lui a conseillé de dépanner les âmes et les cœurs aussi bien que les microprocesseurs.

Alban s'est montré curieux, semble-t-il, des nouvelles activités de son ami Musad. Personne ne sait lequel a proposé à l'autre de l'accompagner. Ça vient comme ça, les années de familiarité, le désir d'expériences nouvelles, toujours fort chez Alban, s'enterrer dans du sable, se souvient Didier Ostend, et j'ajoute : tourner, foncer dans un coaster au point de perdre connaissance... Peut-être rien à voir, mais nous pourrions tomber d'accord, Didier et moi, pour dire que, si Alban s'est converti, c'est pour renouveler ses sensations, la même pulsion dans les deux cas.

Je n'imagine chez lui aucune conviction véritable, je refuse de l'admettre. Ostend me trouve trop tranchante : il ne suffit pas de refuser d'admettre un fait pour le faire disparaître. La première rencontre avec des religieux peut venir de la curiosité, d'un frisson exotique, voir des hommes graves évoluer en qamis autour de soi. Des types font peur au monde entier, ça en excite quelques-uns, surtout s'ils se sentent mal dans leur petit monde, comme Alban. Après l'effet de surprise, les tenues orientales se banalisent, les discours prennent de l'importance. Le prédicateur d'origine égyptienne dont Musad fait grand cas assène jour après jour des vérités ou des énormités, tout dépend de qui écoute. Musad prétend avoir été le premier à repérer l'attrance d'Alban pour la spiritualité.

Je ne me sens pas convaincue. Les attentes spirituelles de mon demi... Grosse blague.

Tu ne sais pas qu'il s'est mis à l'arabe coranique, pour lire la vérité dans le texte ? Tu peux toujours dire que ça n'a rien de spirituel, c'est là, et déjà plus près du fanatisme, il me semble, que de la simple dévotion.

Il apprend si vite, comme chaque fois qu'il entreprend quelque chose avec sérieux, qu'il reproche à Musad de se contenter d'une connaissance approximative de l'arabe classique et de ne pas faire beaucoup d'efforts pour s'améliorer. Il a l'intention de devenir un arabisant de haut niveau et n'aime pas voir Musad continuer, au moins en privé, à lire des sourates du Coran ou des hadith, une bouteille de gin à sa droite, une de vodka à sa gauche. Musad s'en fout, tant que ça se passe entre amis.

Alban s'est trouvé, de proche en proche, des maîtres plus stricts ou plus élevés, que Musad ne connaît même pas, ou de très loin. Mon frère a déjà dépassé, sur le plan religieux, ses meilleurs amis de la communauté.

Là, je reconnais mieux mon Alban, son goût du défi, quitter le rang et dépasser tout le monde. C'est ce qui m'inquiète le plus. Je croyais que les religions, quelles qu'elles soient, appelaient à l'humilité. Elles auront du boulot avec mon frère. Je sais trop bien jusqu'où il est capable d'aller, c'est affolant.

Ostend admet que c'est lourd à prendre en pleine poire, des nouvelles pareilles, quand on est une petite Occidentale pas prévenue. Il n'est plus sûr d'avoir eu raison de s'adresser à moi.

Je semble plus apaisée, depuis quelques minutes, c'est bien, je dois prendre de la distance, on en reparlera calmement. Il n'a pas trop de temps à me consacrer, ce soir, je l'ai retardé. Son vol pour Copenhague, dans une heure, il va le rater probablement. Le temps qu'il récupère ses bagages, le RER gare du Nord, l'embarquement sera terminé.

Appelle un taxi, oublie tes valises, tu l'auras, ton avion...

Tu as raison. Fais comme moi, alors, laisse tomber tes vieilles valises, si tu veux rattraper ton frère.

Je reste dans le vide, après le départ d'Ostend, l'impression de ne plus connaître mon frère. Mes reconstructions de tout à l'heure, mes flashes si impressionnants, perdent progressivement leur évidence. Je croyais trouver des explications à l'inexplicable, mes rapprochements m'aidaient. Je voyais des enchaînements, ils commencent à m'échapper.

Qui sont ces nouveaux amis plus stricts et plus élevés que les premiers ? Didier Ostend a interrompu notre discussion à ce moment-là. Je sens qu'il s'est retenu, il en sait plus qu'il ne l'a prétendu sur Alban et ses maîtres. Je n'ai pas réagi comme il l'attendait, je l'inquiète, il hésite, il me ménage. Il ne m'a pas non plus précisé s'il a rencontré Alban récemment. Alban aurait-il changé plus qu'il ne l'avoue ? Le nom, c'est déjà beaucoup, mais les vêtements peut-être aussi, un collier de barbe, le look parfait...

Attention, Alix, tu fais ta petite Française xénophobe, islamophobe, dans l'air du temps, tu habilles ton frère dans une caricature de fanatique. Je ne suis pas comme ça. Je n'ai pas pu m'en empêcher pourtant...

Le mieux serait de parler à Alban sans intermédiaire. Le courage me manque ; la trouille ; ne plus savoir comment dire bonjour à celui dont j'ai été le plus proche pendant des années ; la fin du naturel entre nous. Je me fais des idées, je grossis un rien, une amitié qui a dérivé, Musad ; mon demi trop influençable.

J'appelle Alban aux deux numéros dont je dispose, le vide se confirme. Ou il a renoncé aux moyens de communication de notre temps, foi archaïque, ou il reconnaît mon numéro et il m'évite ; peur de mon influence ; preuve qu'il est conscient de se gourer. On se parle, je le retourne.

On ne se parlera pas, peut-être plus. Il est mort. Je m'acharne sur lui, alors qu'il est mort. Au moins mort pour nous. Des jours, des semaines qu'il est mort et personne ne s'est inquiété de lui dans sa propre famille. Nous sommes une famille comme ça ? Je le savais déjà. C'est abominable de le formuler aujourd'hui, sous prétexte que mon frère s'est converti.

J'ai tort de rester seule, le délire menace, je vais droit au pire. Maîtrise-toi, Alix. Quelqu'un à qui parler, quelqu'un d'autre pour m'entendre. Obligée de reconnaître que je n'ai pas grand monde à qui parler. Tu m'en fais découvrir des vérités, Alban, avec tes transformations ; pas les plus agréables : j'ai pris mes distances avec mes amies ; elles se marient, elles s'installent ; les hommes, aucun ne me retient. Musad moins que les autres, Ostend le seul qui reste, à distance, et c'est lui qui vient de me mettre par terre. Je devrais parler à nos parents ? Première fois que j'aurais recours à eux. Faut vraiment que je sente le gouffre tout près.

Naturellement, même après vingt heures, ils ne seront pas chez eux. À l'agence, toujours à l'agence, même quand ils avaient des enfants en bas âge. Ils étaient retenus, comme ils disaient. Ça, pour être retenus... Ils avaient tant à faire pour assurer le confort et la sécurité de leurs enfants. Ils prétendaient travailler si longtemps uniquement pour nous.

Nous ne sommes plus là, ils n'ont rien changé, sauf leurs raisons. Eux, au moins, répondent au téléphone. Des fois qu'une bonne affaire se présenterait. La bonne affaire, ce soir, c'est moi, ils vont être déçus.

Ils sont surpris, inhabituel que je les appelle au travail. Leur parler ? Inhabituel que je tiens à leur parler, mais ça leur fait plaisir. Ils en ont encore pour un moment à l'agence, près de l'Opéra. Je n'ai qu'à les rejoindre, on ira manger un morceau chez le Chinois à côté.

C'est drôle, cette impression de leur faire plaisir, alors que je n'ai que des inquiétudes à partager. Ils ne les ont pas senties dans ma voix ? Inimaginable, l'inquiétude des autres, de leur fille et belle-fille, surtout. Ils me considèrent comme une adulte depuis mes six ans : caractère stable, observation et imitation des grands, maîtrise ; n'a jamais rien réclamé à ses parents ; autonome, décidée, trop sûre d'elle, peut-être, et de ses goûts qui ne ressemblent à ceux de personne, pas aux leurs, en tout cas, mais une fille reposante, surtout quand elle a entrepris de s'occuper de son cadet plus encombrant, une libération pour les responsables officiels. Mon erreur la plus monumentale, c'est ce que je commence à penser aujourd'hui.

L'agence de l'Opéra, à cette heure-ci, est fermée à la clientèle, les deux collaboratrices sont parties. Ne restent que le directeur et sa plus ancienne assistante, sa femme, ma mère. Je suis obligée de taper un moment à la vitrine.

Ne me dites pas que vous aviez déjà oublié que j'avais annoncé ma venue.

Évidemment non, mais un gros problème à régler.

Vraiment un gros problème ?

Les suites financières d'un rapatriement d'urgence. Qui va payer, etc.

Bien sûr, c'est important.

Ils veulent me faire patienter dans la zone clientèle, le temps de clore le dossier. J'ai toutes sortes de brochures touristiques à ma disposition, si je veux m'occuper. Mon beau-père, Barthélemy Joseph, est persuadé que j'ai appelé si tard pour me renseigner sur un voyage.

Qu'est-ce qui pourrait être plus important pour lui qu'organiser un voyage sur mesure ? Je ne pouvais pas tomber sur une meilleure adresse... Eh bien, non, pas de voyage en perspective... Et pas le temps de poireauter dans une salle d'attente. Ma réaction déconcerte Barthélemy. Qu'est-ce qui peut être important, à part préparer un voyage ? Tu attends un bébé ? Il était temps... Pas de bébé non plus, alors c'est un chagrin d'amour... Il était temps aussi... Je ne leur ai jamais confié le moindre chagrin d'amour...

C'est juste, trop conventionnels les chagrins d'amour et les bébés et les voyages organisés pour sa belle-fille Alix Thézé. Le goût de l'originalité, chez elle, sympathique, elle aime être à contre-courant, au-dessus de la moyenne ; parfois ennuyeux, pas gênant. On n'a jamais compris d'où lui venait son intérêt pour les arts plastiques, la création, rien de familial, mais on a laissé faire. Ça ne valait pas la peine d'entrer en guerre avec elle pour des choix artistiques. On est ouvert, à l'agence. D'ailleurs beaucoup de circuits prévoient des visites à caractère artistique. Des amateurs pour ça ; pour les autres, c'est optionnel et beaucoup acceptent de payer pour des options art et histoire.

Si je n'ai rien de plus urgent à exposer, on en parlera tout à l'heure autour d'un plat de nouilles chinoises. Des années que j'attends que nos parents soient disponibles, j'aurais dû les forcer plus tôt. Je ne les laisse plus respirer.

Vous savez ce qui arrive à Alban ? Il a tout changé, peut-être même qu'il est parti, plus de nouvelles depuis des semaines.

Barthélemy ne se montre pas étonné : C'est vrai que ton frère avait l'air décidé pour un voyage. Il est passé prendre de la documentation, au début du mois. J'ai travaillé pour lui. Il semble s'intéresser à l'est de l'Afrique, une destination pas si fréquente.

Je pensais les bouleverser, c'est eux qui me renversent. Ils ont rencontré mon demi récemment, eux ? Il aurait un projet touristique ? Après ce que Didier Ostend vient de m'apprendre ? Vous êtes sûrs de vous ?

Ils ont tourné autour de l'Éthiopie, Djibouti, des régions pas faciles, Barthélemy a orienté son fils sur le Kenya, plus au sud, plus accessible aussi et plus intéressant d'un point de vue touristique.

Alban a semblé approuver la proposition, ça suit son cours.

Il vous a expliqué pourquoi l'Afrique l'intéressait brutalement ?

Pas besoin d'explications pour voyager. Tu cherches toujours à tout expliquer. C'est une impulsion, le voyage ; spontané chez tout le monde : la curiosité, le dépaysement, le climat... Je ne force pas ton frère. Si je lui trouve un safari abordable au Kenya, il ne crachera pas dessus, fais-moi confiance.

Vous ne l'avez pas trouvé changé ?

Changé, pourquoi changé ? On voit seulement qu'il a davantage d'argent personnel depuis qu'il a obtenu sa bourse de doctorat. Si ça lui donne des envies de voyage, tu comprends que rien ne peut nous faire plus plaisir.

Je sais bien qu'ils n'ont jamais rien perçu de leur fils... J'ai ma part de responsabilité, à force de le protéger et de leur cacher toutes ses conneries, petites et grandes, depuis dix ans, mais tant de naïveté, tant d'ignorance, ça ne devrait pas être permis. Doucement : qu'est-ce que je savais de plus qu'eux avant cet après-midi ? Aussi naïve que nos parents, rien vu non plus.

Sont-ils capables d'imaginer que leur fils s'est converti, sans le montrer, sans nous en dire un mot, à l'islam ? Alors, ce projet de safari au Kenya, est-ce qu'on peut y croire une seconde ? À moins que... La Corne de l'Afrique, ce ne sont pas des pays islamiques ?

Pas seulement islamiques, animistes aussi, tu vois, c'est plus compliqué que tu crois, les voyages. Tu as toujours regardé notre activité de haut, tourisme de masse, décervelage organisé. C'est bien que tu te rendes compte...

Se rendent-ils compte, eux, de ce que j'essaie de leur dire de leur propre fils ? Une conversion religieuse. Et s'il a un projet de voyage, je vous garantis qu'il a d'abord un but religieux.

Je sens l'incompréhension dans les yeux de nos parents. Est-ce qu'Alban a évoqué ces questions avec moi personnellement ? Pas du tout ? Alors ? Un ami ? Quel ami ? Cet Ostend ?

Ils ne l'ont jamais aimé, un contestataire permanent, on le croyait disparu depuis longtemps.

Disparu, puis revenu, et bien informé par Musad. Vous l'avez connu aussi, Musad, le Syrien ? C'est lui qui aurait converti Alban.

Ne raconte pas d'histoires, si ce Musad a essayé de convertir Alban à quelque chose, c'est aux grosses fêtes et à la vodka. C'est vrai qu'il n'était pas en avance sur ces questions. Comme avec les filles, il a pris son temps. Au moins ce Musad l'a décoincé.

Obligée de reconnaître qu'ils n'ont pas tort, mais les années ont passé. Abdullah Musad a bien changé, lui aussi, il est revenu sérieusement à sa religion d'origine. Il semble même qu'il ait transformé Alban.

Encore une fois, les preuves de ce que j'avance ? Aucune. Demandons à l'intéressé, au lieu de parler dans le vide.

L'intéressé est injoignable, introuvable, essayez.

Ma mère l'appelle sur son portable, même pas de répondeur : ébranlée quelques instants. Enfin, ça ne prouve rien.

J'en profite pour en rajouter : le changement de nom, Abdelkrim Yousef, je ne l'invente pas. Didier Ostend n'a aucune raison d'inventer ce changement d'identité, pas plus que Musad.

Votre fils, quand il ne vient pas chez vous chercher de la doc pour un séjour touristique complet en Afrique, se fait appeler Abdelkrim Yousef et pas pour faire couleur locale au cours de son voyage, ça ne vous dérange pas ?

Je sens que le changement de nom les touche plus profondément que la conversion supposée. Ce serait un reniement de son père, pas complet, note notre mère, Yousef, Joseph, il n'est pas allé chercher trop loin, un brassage des cultures, pas une rupture.

Elle se rassure comme elle peut, très forte pour ça. Dans cinq minutes, elle va trouver qu'Alban ne pouvait pas avoir de meilleure idée, une preuve d'ouverture à l'autre. Des années à exercer leur profession de voyagistes, est-ce qu'ils n'envoient pas leurs clients à la découverte de l'autre, des civilisations et des cultures lointaines ?

Oui, vos séjours en club, dans des pseudo-cases... Pour les cultures et les civilisations lointaines, on en reparlera.

Ne crache pas sur les clubs de vacances, Alix, ils t'ont fait vivre. Tes Beaux-Arts, tes écoles spécialisées privées et bien chères, ce sont les abrutis incultes qu'on a envoyés dans des clubs qui te les ont payés, n'oublie pas ça, Alix. Et ces clubs permettent peut-être de découvrir l'autre mieux que tu n'en as jamais été capable.

C'est beau, vous n'êtes pas des tour-opérateurs ordinaires, vous vendez l'Autre. Au meilleur prix, naturellement. Il ne faudrait pas que l'Autre coûte trop cher.

Pour une fois que je consens à venir les voir à l'agence, je ne trouve rien de mieux que de débiter leur profession. Ils connaissent mon esprit, ils ne s'y feront jamais.

Ne mélangeons pas tout. Il ne s'agit pas de leur profession, ni de mon esprit, mais d'Alban transformé du tout au tout. Mécréant de naissance et par éducation, religieux aujourd'hui à un degré que j'ignore. C'est déjà important, il me semble, d'apprendre que son fils a trouvé la foi, au point de changer d'identité.

Barthélemy Joseph et ma mère se taisent. Comme toujours avec eux, ce n'est pas la « chose » qui les gêne, ils sont si ouverts au monde, c'est moi qui les dérange avec mon mauvais esprit et mon insistance. Ils auraient préféré ne rien savoir. Je tombe très mal avec mes nouvelles : la saison touristique s'est mal terminée, les soubresauts de la crise financière, les aléas politiques de régimes qui ne doivent leur survie qu'au tourisme occidental... On espère une reprise, la concurrence est âpre, et je les oblige à penser à leur fils.

J'aurais pu les épargner, une fois de plus. Ils n'ignorent rien de mes manœuvres, à l'adolescence, pour soustraire Alban à leur autorité. Ils peuvent l'avouer, aujourd'hui, ça les arrangeait bien. Ils m'en sont reconnaissants, malgré mes défauts, mes goûts, à l'opposé des leurs. Ils savent mes mérites aussi, mais pourquoi venir mettre sur la table le cas

d'Alban, alors qu'il est majeur depuis un certain nombre d'années et autonome financièrement depuis peu ? C'est un individu libre. De plus, je tiens mes informations de gens pas fiables à leurs yeux. Il est probable que je m'exagère la situation.

Des amitiés, des influences, Alban se cherche, il est encore jeune. Il nous a épatés, tous, par ses choix et sa réussite... la chimie moléculaire... On aurait préféré qu'il continue l'affaire dans le tourisme, mais la science macromoléculaire ou les nanoparticules, on ne sait pas trop ce qu'il fait, c'est porteur aussi. Il verra vite où est son intérêt et comment monnayer son doctorat, au niveau international peut-être. La science, comme le tourisme, c'est mondial.

La religion aussi, c'est de plus en plus international.

Nos parents me trouvent décidément trop anxieuse, sûrement pour pas grand-chose. Ils me le prouveront dès demain. Alban finira par répondre au téléphone ou par e-mail, tout rentrera dans l'ordre.

Ils se sont parlé récemment, une quinzaine de jours, c'était Alban tel qu'en lui-même...

Vous l'avez si peu regardé depuis des années, les changements ont pu vous échapper.

Je deviens blessante, ce n'est pas bon, je m'opposais plus subtilement à nos parents, autrefois, leur semble-t-il. C'est vrai, je les ai toujours étonnés sur ce point : si quelqu'un, dans notre famille, avait des raisons d'être perturbé, hostile, c'était moi, pas Alban, le seul vrai fils de ses deux parents. Moi, je suis le produit d'un accident antérieur ; une mauvaise rencontre de ma mère, Aline Delatour, avec Thézé, un étudiant en médecine agité et tordu, contraint de me reconnaître, juste avant ma naissance, et pressé de filer, juste après. Un père qui s'est montré un homme inquiétant, le peu de temps qu'il est resté auprès de nous, exerçant une pression psychologique, et parfois physique, sur sa jeune famille.

Hérédité pesante, selon ma mère, vite remariée avec le directeur d'agence de voyages Barthélemy Joseph, puis enceinte d'Alban. Elle a toujours eu des craintes pour moi : dans son esprit, j'aurais pu devenir le moteur du désordre familial, me sentir déplacée, me montrer impossible avec mon entourage... Mais non, jamais cherché à retrouver un père biologique, devenu, paraît-il, un chirurgien renommé...

Pas d'écart majeur. Sans doute, j'ai voulu me distinguer par des goûts artistiques radicaux, mais qui ça gêne, des goûts artistiques ? Pour le reste, on m'est reconnaissant d'avoir préservé l'équilibre de notre groupe, alors que mon frère, biologiquement mieux intégré dans le noyau familial, le plus doué, programmé pour l'aisance sociale, avec un père stable, s'est toujours senti, même secrètement, en rupture avec les siens, détournant, à treize ans, les distractions familiales, refusant les contraintes scolaires.

Rupture suprême, aujourd'hui, il change de religion, de nom, il change tout. Et ses parents, en sa présence, ne s'aperçoivent de rien, ne sentent rien.

Vous êtes des parents irresponsables, c'est ce que j'ai toujours pensé de vous.

Barthélemy Joseph trouve que j'exagère, on ne va pas s'envoyer des mots à la figure pour une bifurcation peut-être mineure d'Alban. Les disputes le chagrinent, à l'échelle familiale aussi bien que planétaire. Les conflits locaux ont des effets négatifs sur le tourisme, donc sur son volume d'affaires. Que chacun fasse tranquillement ce qu'il veut dans son coin, les autres voyageront et se distrairont en paix, pas d'autre morale.

Ton fils peut se convertir, choisir le nom d'Abdelkrim Yousef, fréquenter un imam fondamentaliste, tout un réseau de religieux, tu ne t'interroges pas plus que ça, du moment que la courbe de commande de tes séjours est en hausse ?

Si tu veux le savoir, oui, mille fois oui. Nous voulons de la joie de vivre. Des milliers de gens s'amuse à travers le monde et sont heureux grâce à des gens comme nous. Et les deux seuls malheureux seraient nos enfants ?

Malheureux, pourquoi malheureux ? Je ne suis pas malheureuse, seulement je n'aime pas vos fausses joies, alors qu'il se passe un truc important dans notre famille.

Appelle-les des fausses joies, si ça te fait plaisir, mais ce sont les joies du plus grand nombre. Mademoiselle s'est voulue à part, artiste, artiste ratée évidemment, pour ne pas sombrer dans la réussite trop banale. Remarque bien que nous n'avons jamais cherché à contrecarrer tes envies. On aurait dû, j'ai l'impression. Comme on n'aurait pas dû te laisser t'occuper de ton frère. C'est toi qui as tout fait pour l'éloigner de nous, mais ta créature t'échappe. Si ce que tu racontes est vrai, si Alban se met à part, tu dois t'en prendre à toi-même plus qu'à nous.

On dirait que vous êtes contents de ce qui lui arrive...

Contents, non, mais ne nous mets pas tout sur le dos. Tu as voulu t'occuper de lui, tu en as fait ta chose, depuis sa naissance. D'accord, ça nous arrangeait bien, parce que nous n'avions pas le temps de nous occuper de vous. Tu y as trouvé ton compte. Des fois, on a pensé que tu étais une sœur abusive, si tu veux tout savoir. Alors, aujourd'hui, j'ai l'impression que tu te montes un nouveau scénario avec ton frère. On attend de voir. On a des dossiers à finir.

Je me sens plus proche, à cet instant, d'Alban, même converti, que de ses parents. Trop longtemps que nous avons bifurqué, comme dit Barthélemy, les uns des autres. Moi aussi, j'ai un dossier en cours, pas le même que vous, salut.

OceanofPDF.com

Je m'apprête à prendre la responsabilité d'un chantier de restauration. Je devais être la seconde, la campagne allait commencer, le responsable vient d'être hospitalisé d'urgence, problème cardiaque. Notre atelier veut tenir ses engagements, pas question de ne pas honorer le contrat. J'ai participé à deux campagnes sous les ordres du malade, j'inspire confiance, comme toujours. La direction de la société songeait à moi pour prendre, un jour prochain, la tête d'une campagne, l'occasion se présente plus tôt que prévu. Une première, je me prépare, anxieuse... être à la hauteur... heureuse aussi, un début de consécration professionnelle, mine de rien, et puis je pense moins à mon demi toujours injoignable.

L'appel de Didier Ostend me dérange : je ne saisis pas bien ce qu'il me veut ; m'apprendre du nouveau sur Alban ou se plaindre de moi ? Manqué son vol pour Copenhague, l'autre jour. Je l'avais prévenu. Était-ce si grave de prendre le suivant ?

Il ne l'a pas pris non plus.

Pour quelle raison ? À cause de moi, bien sûr. Tout le monde veut faire de moi une responsable depuis quelques jours.

Je pourrais lui parler gentiment : s'il s'est senti obligé de renoncer à sa mission au Danemark, une mission décisive pour sa société, selon son patron, afin de préparer un accord, c'était pour me venir en aide. Il m'a vue totalement déstabilisée, il s'en voulait de m'avoir parlé trop vite, sans tout savoir, à tort peut-être, d'avoir trop parlé tout simplement. Ou pas assez parlé, il n'en sait plus rien. Bref, il est convoqué par son supérieur, pour avoir négligé son travail à seule fin de retrouver mon frère, pour moi, uniquement pour moi. Est-ce que je me rends compte qu'il risque de perdre son boulot ?

Veut-il me dire qu'il a réussi à parler à Alban ?

Pas facile, il a dû faire le tour de leurs connaissances communes pour apprendre qu'il ne rentrait plus régulièrement dans son studio près de la gare du Nord et se faisait héberger ici ou là, dans le 11^e arrondissement, plus proche de ses inspireurs, sous leur emprise de plus en plus nette. Il ne mène pas une vie communautaire, mais il s'en rapproche.

Musad a accepté, une dernière fois, de recevoir Didier Ostend, surpris de son insistance, de ses questions, soudain méfiant, alors qu'il s'était répandu, les autres fois, avec sa décontraction et sa vantardise habituelles. Il était content alors de lui mettre dans les dents la conversion d'Abdelkrim Yousef, preuve de son influence amicale. Il pensait avoir choqué un ancien ami qu'il n'avait jamais beaucoup aimé. Dans son esprit, ça n'allait pas plus loin. La curiosité de Didier Ostend devenait pesante, ses appels répétés pour une rencontre directe avec Alban.

Qu'est-ce que tu cherches exactement ? a demandé Musad.

Ils en sont arrivés à des tractations plus âpres que pour un transfert de technologie éolienne. Didier Ostend a fini par lui faire avaler qu'il agissait pour mon compte : la sœur d'Abdelkrim tombée malade, elle tient à prévenir sa famille, donc son frère, besoin de son soutien personnel. Une histoire d'ovaire, une tumeur, c'est peut-être bénin, on ne sait pas encore...

Didier espère ne pas me porter la poisse. Il a inventé cette maladie dans l'improvisation, ne sachant plus quoi dire pour toucher Musad. L'argument a porté, c'est l'essentiel. Ma fausse maladie lui a permis d'avoir accès à Alban, un nouveau numéro de portable, à n'utiliser qu'en cas d'urgence, prétend Musad. Il en rajoute toujours dans le cinéma, celui-là, mais ce n'est pas rassurant pour Alban. Dans quelle affaire plus ou moins clandestine s'est-il embringué ?

Enfin, Alban a répondu et promis de passer me voir rue Botzaris. Inutile que je l'appelle moi-même, pour ne pas casser la dynamique en cours, me conseille Ostend.

Il en était là de ses démarches, prêt à m'appeler pour crier victoire, quand il a reçu le courrier menaçant de son patron. Il espère que je lui serai reconnaissante de ses sacrifices. Didier Ostend va raccrocher, sans me laisser le temps de lui dire que je suis sur le point de quitter Paris. Supposons qu'Alban ait vraiment l'intention de rendre visite à sa sœur malade et qu'il ne la trouve pas chez elle... Je retiens Didier un instant. Moi aussi, je commence une mission, la plus importante de ces dernières années ; pas l'intention d'y renoncer, je dois faire mes preuves comme remplaçante.

Dis donc, je risque ma carrière pour résoudre ton affaire avec ton demi. Je me sens coupable de te mettre en l'air, je t'arrange un rendez-vous avec Alban et tu m'annonces que tu t'en vas. Que tu t'en fous peut-être aussi ?

Explique à mon frère que ma maladie des ovaires m'a prise en province ; hospitalisée d'urgence dans le sud de la Bourgogne. C'est là que j'installe mon chantier. Organise sa venue auprès de moi, horaires, billets de train. Je compte sur toi. Je lui parlerai mieux loin de Paris, il me semble...

Tu me demandes de lui balancer un mensonge encore plus gros que le premier ?

Tu es un commercial ou non ? Marchand de vent ou non ?

Mon ami promet de faire ce qu'il pourra.

OceanofPDF.com

J'envoie ma collègue Léna Mauser, qui nous a conduites avant-hier sur le site bourguignon de notre chantier, avec sa voiture personnelle, attendre Alban à la gare de Mâcon-Loché-TGV.

Elle l'a trouvé presque muet et froid. Ostend l'avait baratiné avec art, il croyait avoir affaire à une employée de l'hôpital. Il a vite remarqué, cependant, que Léna s'éloignait de Mâcon, pensa un moment que l'établissement devait être construit en périphérie, s'est inquiété d'avancer dans un paysage de plus en plus désert, escarpé, entrelardé de bouchures d'un vert soutenu à l'infini.

Léna ne répond pas plus à ses questions qu'il n'a répondu aux siennes à la gare. Il s'agite, s'inquiète, regarde vers l'arrière, exige l'arrêt immédiat de la voiture, des explications. Léna Mauser continue à rouler calmement. Je lui ai exposé notre situation dans les grandes lignes, la conversion, le coup monté par Ostend pour obliger mon frère à me rendre visite. Ma collègue, même si j'ai insisté sur le sérieux du projet, le trouve amusant. Elle en rajoute, accélère dans les virages, ne se laisse pas impressionner par les cris, puis la colère d'Alban.

Il hurle que ce n'est pas possible, il se sent embarqué sans savoir pourquoi, coincé comme dans un labyrinthe, cet entrelacement de haies vives, de chaque côté de la route, il n'a jamais vu ça nulle part. Où Léna le conduit-elle ? Pour qui travaille-t-elle ? Où est passée sa sœur ? Qu'a-t-elle à voir avec un endroit pareil ? Il se doutait bien que cette invitation n'était pas normale. Il sent qu'il se fait avoir. Dans quoi cherche-t-on à l'attirer ?

Il a détaché sa ceinture, attrape le bras de Léna Mauser, menace de les envoyer tous les deux dans une haie, tant pis pour elle, pour sa voiture. Elle prend peur et accepte de s'arrêter sur le bas-côté. Je ne l'avais pas prévenue que mon frère pouvait devenir violent avec une femme. Je ne l'imaginais pas moi-même. Encore une nouveauté chez lui.

Qu'il se sente menacé dans une voiture en pleine campagne n'est pas pour me rassurer. Il ne serait pas déjà passé dans l'illégalité, au moins ? Pas mon petit frère ? Un doctorant estimé de ses professeurs, à l'avenir prometteur...

Léna Mauser ne se laisse pas longtemps impressionner par les hommes. Elle s'est arrêtée à sa demande, qu'il arrête de brailler comme un gamin apeuré, de poser des questions auxquelles elle est incapable de donner une réponse. Nous ne nous connaissons pas encore beaucoup, lui dit-elle, votre sœur et moi. S'il veut en savoir plus, qu'il attende de la retrouver. S'il ne se calme pas tout de suite, elle le sort de sa petite voiture et l'abandonne au milieu des bouchures et des bœufs blancs du Charolais.

Il réclame ma présence immédiate.

Encore un bon quart d'heure et vous serez avec elle.

Il doute et crie encore. Cette histoire d'hôpital l'inquiète.

Si c'est l'hôpital qui vous gêne, dit Léna, n'en parlons plus. Votre sœur Alix n'a mal nulle part.

L'annonce de ma bonne santé n'a pas l'effet espéré, Alban se sent de plus en plus piégé. Léna remet le contact, lui demande s'il préfère descendre ou repartir sans discuter. Je reconnais mieux mon demi : l'angoisse de passer la nuit dans le fouillis de haies piquantes le décide et il accepte de se laisser guider jusqu'à l'hôtel une étoile, dans le Brionnais, où nous partageons une chambre, Léna et moi.

Nous avons le plus grand mal à nous parler. Léna Mauser n'est jamais loin de nous ; pas l'air de comprendre que deux membres d'une même famille ont besoin de s'isoler pour aborder des questions purement intimes, une vraie curieuse, cette Léna, une qualité dans notre travail, pas à cet instant précis.

Même si elle s'éloigne, nous ne sommes pas plus à l'aise. Je me vois mal attaquer mon demi directement sur ses nouvelles pratiques religieuses. Il a peur de se découvrir lui-même devant moi, ignorant ce que j'ai appris exactement. Il tente de justifier sa colère à son arrivée : mon bobard, ou celui d'Ostend, cette tumeur imaginaire à un ovaire, qu'est-ce que ça cache ? Et cette mise en scène pour l'accueillir dans un trou de campagne ? Je me lance dans le tourisme rural ? J'ai enfin décidé de faire plaisir à nos parents ?

Je ne dis rien, je lui laisse le temps de s'apaiser, rien de grave, personne autour de nous, une solitude rassurante. Qu'est-ce qui me fait penser qu'il a besoin d'être rassuré ?

Nous nous surveillons, regards passants, regards fuyants, dans le plus long de nos silences. Lui, je ne sais pas, moi, je cherche à retrouver une présence amie. Le côtoiement affectueux entre nous n'est pas si ancien, j'ai l'impression d'en avoir perdu toute trace.

Je lui propose de marcher, notre silence s'allégera dans le déplacement, le regard sera plus naturellement indirect. Ce serait un soulagement, s'il me posait une nouvelle question. Aucune ne vient, en moi non plus.

Mon seul étonnement : ne pas le trouver davantage changé. À quoi je m'attendais ? À une de ces barbes fines en collier que les religieux traditionalistes aiment exhiber ? À une tenue orientalisante, ce qamis dont m'a parlé Didier Ostend ? Il a toujours eu le plus grand mal à faire pousser ses trois poils de barbe et aucun goût pour s'habiller. Je glisse le regard sur ses joues nettes, ses cheveux courts, l'esquisse d'une mèche tenue par un gel, les vêtements anonymes d'un étudiant de notre âge, artificiellement râpés et froissés, tenue sport, vraiment pas une caricature de fondamentaliste. S'il a tout changé en lui, il a préservé l'extérieur. Ostend ne m'aurait pas apporté la nouvelle, ton demi est devenu religieux, je n'aurais rien remarqué de neuf en lui.

Pas si sûr : à force de passer les yeux, en douce, sur mon frère, dans les courbes de notre promenade, une impression commence à s'imposer à moi. Mon petit frère est plus beau qu'avant, ses traits sont plus assurés. Son visage se détend, ses yeux se fixent davantage, acceptent les miens.

Oui, plus beau, plus calme, peut-être même plus heureux. L'inquiet perpétuel que j'attendais semble s'éloigner, je lui trouve une aisance et une souplesse jamais vues.

Si je n'étais pas au courant de sa conversion religieuse, est-ce que je ferais la même observation ? Est-ce que j'en tirerais la même interprétation surtout ? Je dois plaquer des clichés chrétiens sur le mot conversion. J'ai passé trop de temps à étudier l'histoire de l'art occidental... l'extase de sainte Thérèse... tous les saints touchés par l'Esprit... le doigt de Dieu, chapelle Sixtine... Comment éviter de ne plaquer que des clichés sur mon frère ?

Je dois faire une drôle de tête, Alban profite de ma gêne, un sourire remonte son visage jusqu'aux yeux. C'est la première fois de notre vie que je lui trouve de la séduction.

Mon frère, séduisant, je n'avais jamais pensé à associer les deux mots. Je dois être paumée, en ce moment, penser des trucs pareils, quand Didier Ostend vient de m'apprendre qu'Alban Joseph a pris le nom d'Abdelkrim Yousef, choisi une nouvelle voie, la plus austère, la moins légère, normalement la moins séduisante pour un étudiant de son âge. Et moi, qu'est-ce que j'en retire ? Mon frère est devenu un petit mec craquant.

OceanofPDF.com

Les mots nous reviennent doucement, prudents. Alban s'étonne de nouveau de me trouver dans cette campagne, une fille aussi urbaine que moi. Je lui explique mes nouvelles responsabilités, un chantier de restauration de peintures murales. Je ne m'étends pas, j'ai trop à lui demander.

Il me relance, je devine qu'il cherche à éviter mes propres questions. Semblant de s'intéresser à moi et à mon travail, je le vois.

Quel genre de peintures murales ? Fresques romanes ? Je ne savais pas que tu t'étais spécialisée dans l'art roman, dans ton école. Les églises du Brionnais sont riches et importantes pour l'art roman ?

Importantes pour moi, au moins.

Il ne me lâche plus sur la question, mi-curieux, mi-ironique, il m'étouffe. J'en ai marre d'un seul coup. Je l'interromps, plus aucun ménagement.

C'est quoi, cette conversion ? Pourquoi tu t'es caché ? Pourquoi ne plus répondre au téléphone ? Ne rien dire aux parents, j'admets, mais à moi ?

Une tête vraiment étonnée, Alban, je doute de moi, un instant, de Didier Ostend.

Alban ne va tout de même pas me jouer la comédie de l'homme qui ne voit pas de quoi on lui parle ; les gamins pris en flagrant délit qui nient jusqu'au bout en soutenant le regard du juge.

Mon demi se maîtrise, prend son temps. Il ne nie rien, au contraire, il revendique sa conversion comme un acte naturel et me reproche, dans la même phrase, d'en faire une question personnelle : la grande sœur pas mise dans la confidence, la grande sœur négligée par son petit protégé. S'il n'avait pas encore changé, mon individualisme d'Occidentale le pousserait à le faire sur-le-champ. Ce qui s'est passé en lui fout en l'air son petit ego matérialiste américanisé.

Il refusera d'en parler avec moi, si je m'obstine à tout ramener à une affaire simplement familiale ou à mon amour-propre post-adolescent ; la fille pas contente d'avoir manqué un épisode de sa série préférée.

Je ne savais pas qu'il me méprisait autant. Ses clichés sur moi valent les miens.

Il en a assez de notre promenade de petits vieux sur la place d'un gros bourg provincial et voudrait que je le ramène à la gare. Maintenant qu'il est rassuré sur ma santé, il n'a plus rien à faire dans ce trou.

J'invente : pas de train avant demain matin. Je le séquestre jusqu'au lever du soleil. Notre hôtel pas cher affiche complet ? On fera ajouter un lit pliant. Partager sa chambre avec deux femmes, ça ne fera pas petit vieux de province. Ça ne lui fait pas peur au moins ? Sa sœur, ce n'est pas gênant, nous avons souvent partagé la même pièce, mais une inconnue, Léna Mauser, le genre libéré, elle a déjà un enfant de père non identifié ou multiple ? Ce n'est pas contraire à ta religion au moins ?

Je vois sa tête, je me dis que je n'ai pas adopté la bonne stratégie, la blague antireligieuse basique... Si je veux couper avec mon demi dans les cinq minutes...

Après la crispation, gros effort pour relâcher les muscles du visage, sourire voilé, presque un rire : non seulement j'ai des attitudes de post-adolescente occidentale primaire et autocentrée, mais des réactions de petite vieille accrochée à ses peurs historiques et idéologiques.

Je cherchais le nouveau en lui, à part la séduction, j'ai trouvé : un don verbal bien dissimulé jusqu'ici. Enfant, il répugnait à aligner plus de trois mots dans une phrase et plus de trois phrases dans une journée. Je lui balance qu'il a suivi trop de prêches et qu'il commence à les imiter.

La brutalité de son regard est fugitive. Il se contrôle encore, surtout ne pas se laisser prendre à mes provocations, il préfère revenir à de l'anodin, questions d'horaires de TGV, de bagages. Il en est presque démuné ; pas prévu de rester ; longues considérations destinées, je le devine tout de suite, à me tenir à distance un moment.

Je le relance pourtant, écartant ses préoccupations trop matérialistes de linge et de brosse à dents, je cherche un biais. J'essaie de lui dire ma compréhension possible de ses choix, à condition qu'on soit franc avec moi dès le début...

Alban s'étonne que mon employeur me loge dans un hôtel si vétuste. Le budget est serré, naturellement...

Nous retrouvons Léna à l'accueil, je la remarque à peine, mon seul but est de faire sortir un mot vrai de la bouche de mon frère. Il ne relève pas quand je lui annonce que je sais pour son nouveau nom et qu'il passe mal auprès de son père.

Il me répond que la gare TGV est vraiment mal placée.

Léna Mauser nous demande si nous nous sommes toujours parlé de cette manière. Ça n'a pas dû être facile, la communication, chez vous.

Nous nous taisons.

À la fin, je ne me retiens plus : est-ce que je peux toujours t'appeler Alban ou je suis obligée de dire Abdelkrim ?

Je l'ai touché, il se force à sourire ; trop longtemps, c'est insupportable.

Il lui semble possible d'avoir deux identités. La seconde s'ajoute à la première sans l'éliminer. Pourquoi mettre en cause, parce qu'il sent l'attaque sous ma question, le choix d'un nouveau nom en harmonie avec une nouvelle façon de vivre ? Est-ce que ça n'a pas été le sort des femmes jusqu'à aujourd'hui ? Notre mère n'est-elle pas née Delatour, avant de devenir Thézé, puis Joseph ? Trois identités et aucune n'a effacé les autres. Ce qu'on trouvait naturel, ici, pour les femmes, on le reprocherait à un homme qui met sa vie et sa foi en accord à travers un nom ?

Je lui fais remarquer que de plus en plus de femmes remettent en cause cette soumission au nom du mari. S'il veut prendre les femmes pour modèles, ce qui me semble un paradoxe, si j'en crois ce qu'on dit de sa nouvelle religion, il ferait mieux de suivre leurs tendances les plus récentes plutôt que les plus archaïques. Enfin, la tendance des religions, c'est toujours l'archaïsme...

Le sourire figé d'Alban prend une tonalité hostile.

Si tu veux parler, parlons. Archaïsme, régression, comportements moyenâgeux, un nouveau converti a déjà tout entendu.

Il s'emballe, je reconnais de moins en moins l'enfant taiseux. Une force en lui, il m'assène ses phrases sans souffler, ne me laisse pas le droit ni le choix de l'interrompre. Il se sent autorisé à s'en prendre à moi, puisque je m'en prends à lui.

Il me rappelle mes prétentions artistiques à dix-huit ou vingt ans. Oui, je suis entrée aux Beaux-Arts, je me voulais à la pointe de la modernité. J'étudiais la peinture du passé pour mieux la déclarer finie. Pour faire des discours, je faisais des discours, pas une taiseuse, contrairement à lui. Je ne jurais que par l'hypercon-temporain. Pendant des mois, je n'ai parlé que de Keith Haring, de Basquiat, du street art, tout ce que je découvrais avec stupeur. Puis, je n'ai plus rêvé que d'installations, voulu devenir vidéaste, le stade ultime de la création contemporaine à ce moment-là.

Jusqu'au jour où tu as tout plaqué, me rappelle Alban. Tu as prétendu que c'était truqué, que deux ou trois élèves des Beaux-Arts, que tu prenais pour des imposteurs, étaient jugés géniaux par vos professeurs, pas toi. Tu m'as dit : personne ne me laissera être la plasticienne que je veux, j'arrête.

Alban dit qu'il a suivi cette période à distance, tout en me comprenant. Il a toujours fait l'effort de me comprendre, lui. J'ai trouvé une école privée de restauration d'art ancien, chère, financée par nos parents sceptiques sur mes choix, mais tolérants. Quatre ans de formation, un diplôme de restauration, spécialité peinture. Je me suis passionnée pour de nouvelles techniques, intarissable à présent sur le grattage, l'analyse des couches superposées et des repentirs des grands maîtres. J'avais trouvé ma voie, celle où j'étais la meilleure.

Alban me demande, sans me laisser le temps de répondre, si je ne me suis pas convertie, à ce moment-là. Oui, oui, convertie... Si je ne suis pas passée de l'adoration du contemporain à la passion pour l'art le plus archaïque. M'a-t-il reproché une seule fois ce changement radical dans ma vie ? Manière de voir complètement nouvelle, bouleversement de mes modèles antérieurs... S'est-il permis de juger ma conversion, parce qu'il ne trouve pas d'autre mot pour désigner ce qui m'est arrivé alors ? Et je prends un air soupçonneux pour lui parler de son changement de nom, blessant pour sa famille, de sa foi forcément dépassée, puisque musulmane, et indigne, de son nouveau modèle d'existence.

Conversion, il voit bien que je tords la bouche pour prononcer ce gros mot, encore plus si je lui accole religieuse ou musulmane. Pourtant, si l'un de nous a changé de foi, c'est moi, il ne me laissera pas dire le contraire, une foi radicale, exclusive et sectaire dans l'art contemporain, suivie d'une foi tout aussi sectaire, exclusive et radicale dans l'art ancien. Il en trouve une confirmation supplémentaire ici même : il en était resté à ma spécialité peinture dans la restauration du patrimoine ; peinture, c'était encore général, il découvre que j'ai acquis une spécialité dans la spécialité, les fresques romanes. Et je prends la responsabilité d'un chantier dans une église... Si ce n'est pas moyenâgeux, une église romane... Si ça n'a pas un rapport avec la religion... Quand il pense à mon athéisme revendiqué... Il sait bien qu'il est question d'art, mais je me suis au moins convertie à l'art

religieux... Il ne trouve pas ça mal, au contraire... L'art contemporain, pour lui, c'est du fric, un simulacre d'art... qui peut passer pour de l'art à condition que des acheteurs le payent au prix fort. Pas de valeur marchande, pas de valeur artistique. Le modèle occidental contemporain tout entier, c'est la même chose, un simulacre de vie.

Si tu peux payer très cher, tu as le droit au bonheur. Si tu ne peux pas payer, tu es maudit, un rebut du monde. Tu as rejeté les fausses valeurs, autant que moi. Tu devrais être cohérente avec toi-même, m'approuver, au moins me comprendre... Même pas... Pourquoi ? Une seule différence entre nos deux conversions, moi, je suis passé du côté des exclus du monde entier, toi, tu t'es mise à l'abri entre des vieux murs épais, pour ne plus rien voir, plus rien entendre. Et pourtant ça remue, ça fait du bruit dans le monde, et je suis au milieu.

Il ne voit que la foi musulmane pour proposer un destin collectif, soulager les hommes de tous les continents de l'injustice et de l'humiliation auxquelles les sociétés de l'hémisphère Nord les ont condamnés, et oser une conquête universelle et authentique. Si je suis incapable de partager sa haine de l'individualisme et de tous les simulacres occidentaux, faux art, fausse vie, pas la peine de discuter plus longtemps.

J'ai l'impression que tu me sers des phrases toutes faites tirées d'un manuel du parfait converti... C'est le début du fanatisme, Ostend a eu raison de me prévenir, je crois bien que tu es déjà devenu un fanatique. Tu récites.

Alban m'interdit d'employer des mots occidentaux usés : fanatique, fanatisme, on a vite fait de se débarrasser des gens qui croient à quelque chose de plus grand qu'eux, en les salissant et en les traitant comme des fous intolérants.

Mon demi me tétanise, je ne doute plus qu'il a été formé, transformé. Ce n'est plus lui qui me parle, c'est une voix étrangère en lui, dont il est si fier. Je ne me gêne pas pour lui dire que sa parole me semble aliénée. Je ne l'imaginais pas aussi dépersonnalisé.

Ils ont obtenu ça de toi en quelques mois, impressionnant...

Ma critique le flatte : il est bon de s'en remettre à une parole plus forte que soi. Quelle parole est plus forte que soi, sinon celle de Dieu ? Est-ce que tu peux être sûre que nous avons tort ? Une vérité toute faite, peut-être, mais la vérité est forcément toute faite.

Si je me croyais capable de retourner Alban, comme je l'ai toujours fait depuis notre adolescence, c'est raté. Il obéit toujours, mais à d'autres que moi, et bien plus puissants.

Nous nous taisons longtemps. Je me sens démunie : pas une remarque ne le touchera, pas une question ne le gênera. Je ne vaudrai rien à côté de mon demi. Je ne sais plus comment lui adresser la parole, aucune prise sur lui. Il ne quitte plus son sourire immobile.

Je fais une dernière tentative pour le ramener à la vie ordinaire : ses études, il compte les poursuivre ? Ce doctorat en cours, la chimie moléculaire, est-ce bien compatible avec ses convictions ?

Il ne sourit plus. Ses études ne sont pas en contradiction avec sa foi : ses amis ont plus que jamais besoin d'hommes comme lui, qui apprennent vite, plus instruits que la moyenne, pour former une élite rassurante. Et il n'a pas l'intention de renoncer à sa bourse de doctorat.

Je ne peux pas m'empêcher de le reprendre : trop facile de profiter d'une bourse de l'État. Pas individualiste ou matérialiste de récupérer quelques centaines d'euros offerts par l'Occident pour former ses futurs chercheurs ?

Ce n'est pas non plus contradictoire, me répond Alban, c'est stratégique. Ce que nous prenons à nos adversaires nous renforce et les affaiblit.

Adversaires, pourquoi adversaires ? Conversion religieuse, je pourrais admettre... choix spirituel... mais est-ce que ça t'oblige à faire de tous les autres des adversaires ?

Pour Alban, ce sont les autres qui désignent les musulmans comme leurs adversaires. Si je cherche les vrais fanatiques, je les trouverai du côté des anti-islamistes. À cause de gens comme eux, les plus pacifiques des musulmans, à force d'être considérés comme des ennemis, sont contraints de devenir des guerriers de leur foi, même sans armes.

Dois-je en conclure qu'il est déjà devenu un guerrier ?

Il me garantit qu'il est resté le plus pacifique de tous, pacifiste, uniquement guidé par l'arme de la connaissance et l'adoration de Dieu.

Tu dis Dieu devant moi, et non Allah, c'est pour ne pas choquer ta sœur supposée ennemie fanatique des musulmans ?

Non, c'est pour parler français et éviter à ma sœur de faire de moi son ennemi et un guerrier imaginaire.

Gentil de ta part. Je devrais être rassurée ?

La gérante de l'hôtel nous fait part d'une difficulté : le lit d'appoint que j'ai réclamé entre difficilement dans la petite chambre que nous occupons, Léna et moi. Elle ne sait pas qui est avec qui, à nous d'imaginer une solution. L'ennui, c'est que, moins que jamais, personne n'est avec personne.

Alban annonce que la question est déjà réglée : il ne restera pas. Une erreur d'être venu jusqu'à moi, une manipulation faussement fraternelle. Il a compris mes arrière-pensées, deviné mon hostilité. Il n'en est pas surpris, même s'il se faisait une plus haute idée de moi, même s'il espère m'avoir fait admettre que nous avons partagé, à des moments différents, la même démarche radicale et que je n'ai pas moins changé que lui. Si je me montre aussi tolérante avec lui qu'il l'a été avec moi, ce ne sera pas si mal.

Il demande à Léna de le raccompagner en voiture, non à la gare, puisqu'il paraît que les trains ne circulent plus, mais à Chalon-sur-Saône, où il compte quelques amis de la communauté. Pas besoin de prévenir, il sait qu'on l'accueillera là-bas dès qu'il se présentera. Dans certains milieux, les questions de lit d'appoint possible ou non ne se posent pas.

Léna Mauser trouve que Chalon est loin, trois heures pour aller et revenir, elle ne voudrait pas être prise pour un taxi. Alban annonce qu'il paiera l'essence et même plus, avec une telle autorité dans la voix qu'elle n'ose plus discuter.

Nous nous séparons sans nous embrasser. Il s'installe dans la voiture, en ressort pour me prendre la main. Il exige que je ne rapporte rien de notre discussion aux parents, ils sont trop loin de tout ça ; que je ne cherche pas à faire quoi que ce soit pour lui ; que je ne me torture pas la cervelle avec des inquiétudes sans fondement. Que je ne me pose plus de questions sur lui. Il sait ce qu'il fait. Il ajoute que je reste la seule personne, en dehors de son nouveau cercle, sur qui il aimerait compter, qui garde de la valeur pour lui, si je lui fais confiance. Il m'embrasse l'intérieur du poignet, en portant la main à son cœur.

Cette marque d'affection finale me renverse autant que le reste. J'aurais préféré qu'il me quitte comme cet être mécanique et haineux qu'il me semblait devenu, cet Abdelkrim Yousef débitant son prêchi-prêcha tout fait et trop bien appris. Le baiser d'Alban Joseph, au creux de mon poignet, me le rend d'un seul coup plus opaque.

OceanofPDF.com

Une inquiétude dans la nuit, j'ai laissé partir Léna Mauser, elle ne rentre pas. Est-ce mon frère qu'elle accompagne ou un autre homme dont je ne sais plus rien ? J'ignore jusqu'où peuvent le conduire ses transformations.

Où a-t-il emmené Léna ? Une fille que je connais depuis peu : nous avons partagé un chantier en Seine-et-Marne, nous nous sommes bien entendues. J'aime sa vitalité, ses espérances naïves, alors qu'elle flotte en permanence, comme elle le dit elle-même, à la surface du malheur. Je me suis sentie proche d'elle : elle a un fils de trois ans à élever seule ; le père parti en vacances sans retour, au huitième mois de grossesse. Son métier l'emmène dans diverses régions, parfois loin de Paris, à l'étranger, selon les contrats décrochés par l'atelier de restauration qui nous emploie. Fâchée avec ses parents ; les frais de garde de son fils engloutissent les deux tiers de son salaire, quand elle en a un, ça ne l'empêche pas d'être la plus rieuse de tous les restaurateurs et de rêver à l'homme qui lui permettra d'élever son petit.

Elle raconte avec humour ses tentatives pour aborder tous les genres d'hommes, ses échecs systématiques. Elle n'arrive pas, en leur présence, à cacher sa situation jusqu'au bout. Franche par nature : l'enfant sans père, la mère démunie, tout amant nouveau venu se transforme en fuyard. Elle compte sur le suivant. Je la vois bien sauter sur Alban. Je serais curieuse de voir comment elle serait reçue. Ce n'est pas Musad, il risque de le prendre mal, avec ses nouveaux principes. D'un autre côté, Léna a entendu une partie de nos conversations, elle n'est pas assez bête pour se lancer sur un néo-converti sûrement rigoriste... Va savoir, elle est capable de trouver l'expérience tentante.

Léna Mauser revient dans notre chambre avec les plus grandes précautions, j'allume.

La lumière l'indispose, ajoute à son agacement de la nuit : le temps qu'il a fallu pour trouver l'immeuble des amis d'Abdelkrim Yousef, une cité de Chalon, introuvable au début, la cité du Stade, de quoi tourner en rond toute la nuit ; le plus grand mal à en ressortir seule, ensuite.

Je demande à Léna si mon demi n'a pas tenté de la convertir en route. Pas un mot de religion, un garçon drôle et léger. Drôle et léger, vraiment, après notre rencontre ici ?

Tu ne devrais pas l'embêter avec ses histoires de conversion et de changement de nom, me dit Léna. Tu le trouverais normal et agréable. Quand on n'embête pas les gens avec ce qu'ils croient, ils ne nous embêtent pas avec ce qu'on ne croit pas. C'est plus simple, tu devrais y penser. Il a beaucoup de qualités, ton frère.

Je ne le nie pas, la première à avoir encouragé ses qualités, pour quel résultat ?

Le mieux, ajoute-t-elle, c'est de te taire et de laisser vivre ton frère. Mais je crois que tu n'en es pas capable.

J'envie Léna de se mettre à ronfler aussi vite, dans le lit jumeau à cinquante centimètres du mien.

Nous travaillons côte à côte sur notre échafaudage du mur nord de l'église, avec la concentration nécessaire au début d'un chantier. Nous effritons doucement un premier enduit récent, années cinquante, puis un deuxième, du XIX^e siècle.

Nous savons, grâce à des sondages antérieurs, qu'une fresque partielle devrait nous apparaître d'ici quelques semaines. Nous ne devons penser qu'à elle, maîtriser nos outils pour ne pas céder à la hâte ni risquer d'endommager la scène cachée dessous, dont nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'elle doit se raccrocher logiquement ou chronologiquement à la fresque du mur sud. Moïse recevant les Tables de la Loi ici, on attend un autre épisode de sa vie, de l'autre côté. Hypothèses fondées sur quelques indices, que seul notre grattage permettra de confirmer.

Léna Mauser aime parler pendant le travail, parfois trop bavarde, aujourd'hui silencieuse. Sans doute parce que j'ai laissé retomber ses entames de conversation. Pas envie de discuter ; ce plâtre gris et jaune, taché d'humidité, à soulever et à réduire en poussière.

Mon cerveau se concentre sur ma main, mesurée, précise. Le geste est si régulier et sûr que mes doigts avancent vite tout seuls. L'esprit se retire et flotte, plus que d'habitude. J'ai la maîtrise du mouvement, pourtant ma tête doute.

Je me vois de loin, dans ma blouse blanche, avec mes gants transparents : que fait Alix Thézé sur son échafaudage roulant ? Pourrait-elle être encore la plasticienne qu'elle a rêvé de devenir à dix-huit ans ? En a-t-elle gardé le talent ou s'est-elle convertie, convertie, convertie ?

Les paroles d'Alban se sont imprégnées en moi comme dans un enduit de plâtre, pas sec, collant : toi aussi, tu t'es convertie, convertie, convertie... Je l'ai attaqué sur sa conversion, pas l'impression d'avoir entamé ses convictions... J'attaque, et c'est moi la plus touchée. Il lui a suffi d'un mot. Je n'avais jamais considéré ma vie sous cet angle. Mes renoncements... convertie... Merde, s'il avait raison...

En pleine action de restauration, s'embarquer dans une remise en cause, ce n'est pas productif. Je me force à penser à mes doigts, réputés les plus habiles dans mon école. Pas longtemps. Qu'est-ce qui a motivé réellement mon rejet du pop art, du street art, du body art ? Je ne les ai pas rejetés, ils m'intéressent toujours. N'empêche, je suis revenue à des formes plus anciennes de l'art... Sauver l'art de nos pères... Diplômée en restauration du patrimoine... Tu travailles sur du vieux, tu travailles sur du mort...

La créative Alix, la vivante Alix qui agençait des machineries complexes d'objets hétéroclites, en privilégiant la spontanéité du geste : changement brutal de vie. Elle est devenue une gratteuse minutieuse, chargée de sauver des lambeaux de peinture engloutis par des siècles d'humidité, dans une minuscule église de la Bourgogne romane... Rien que du vieux... Convertie, convertie.

Léna me rattrape au moment où je m'effondre sur le garde-corps. Le chantier commence bien, j'allais m'évanouir. Une suée, je tremble, ma collègue m'allonge sur un banc de l'église.

Je l'envoie vérifier si je n'ai pas entamé la fresque sous l'enduit, par un coup trop appuyé, à l'instant où j'ai basculé vers l'avant. Un choc visible, en profondeur, comme une griffure... Si je commence, après une conversation avec mon frère converti musulman, à détruire le patrimoine de l'Occident chrétien...

C'est vrai, l'idée m'a traversée, au moment où j'ai basculé, ça me revient : détruisons ces vieilleries. Je dois me remettre. J'aime mon métier, j'ai acquis un savoir, des techniques, je n'ai pas le droit de tout renverser d'un coup. Pourquoi pas ? Je ne sais plus.

On dirait que le passage d'Abdelkrim Yousef a été ravageur, plaisante Léna. Elle me sent bien changée depuis sa visite. Elle n'a pas tort, tout le monde ne se découvre pas un demi-frère converti et sans doute déjà fanatisé.

Léna fait ce qu'elle peut pour me redonner de l'élan : Tu travailles sur du vivant. Regarde cet œil, il nous fixe. Il était trouble hier. Avec ton scalpel tu lui as redonné du relief.

Je vais faire l'effort de la croire.

Le soir, nous partageons notre petite chambre. Léna voudrait dormir vite, fatiguée d'avoir gardé les bras en l'air toute la journée, l'esprit concentré sur des points millimétriques. Je la dérange depuis que je me suis mise à écrire, des heures d'affilée, sur mon ordinateur. Qu'ai-je de si important à noter ? Je me montre vague : notre chantier et le reste. Quel reste ? Tout le reste, mon demi-frère surtout. Depuis la nouvelle, je remue des tas d'émotions et de pensées inconnues, j'ai besoin d'évacuer le trop-plein, rien trouvé de mieux.

Léna s'endort, malgré la lumière de mon écran et le tapotement de mes doigts sur les touches.

Nous respirons, chacune de notre côté, certains samedis et dimanches, à Paris. J'ai téléphoné plusieurs fois à Alban, le silence habituel. J'hésite à parler à Didier Ostend. La dernière fois, il me laissait entendre que sa société s'apprêtait à le mettre à pied. Je me sens fautive.

C'est lui qui m'appelle. Il aurait dû se trouver en Espagne, pour étudier le parc d'éoliennes. Un collègue le remplace. La procédure de licenciement pour faute grave est en cours. Il ira aux prud'hommes, s'il le faut, moins abattu que moi par la décision. Il ne me reproche rien, sauf de me sentir coupable de tout. Je fais perdre son emploi à un de mes plus anciens amis, j'ai peut-être provoqué la conversion de mon demi par mon comportement de sœur abusive, il faudrait que j'accepte tout sans m'en vouloir ?

Que je ne m'en fasse pas pour lui, poursuit Didier, le marché de l'éolien est en pleine expansion, les spécialistes ne sont pas si nombreux, il trouvera un poste dans une société concurrente avant la fin du mois... Pour mon frère, c'est une autre histoire.

Didier Ostend l'a manqué de peu la semaine dernière. Ils avaient convenu de se revoir, pour mettre les choses au point, disait Alban, après le mensonge de ma tumeur à un ovaire. Pas la peine de prendre un ton menaçant, avait répondu Ostend, on peut se parler gentiment... On verra, avait conclu Alban. Finalement, personne au rendez-vous. Didier Ostend a

appris, depuis, son départ en voyage, destination inconnue. Son informateur se renseigne, mais l'organisation de ce déplacement semble échapper même à son entourage actuel.

De quel informateur parle-t-il ? Quelqu'un qui connaît bien Musad ; une relation croisée une autre année, retrouvée depuis l'histoire de la conversion d'Alban.

On s'est redécouverts, on s'entend bien... Nadir Ahmed, ni converti, ni religieux, malgré son nom. Les athées arabes existent aussi, au moins les indifférents. Celui-là a des liens familiaux et amicaux dans toutes les mouvances, s'entend avec tout le monde. Il basculera peut-être un jour, pour l'instant, il se rêve en artiste, danseur... Ses amis se moquent de lui, de ses trucs de fille. Il te plairait.

J'ai l'impression qu'il plaît surtout à Ostend. On n'a jamais parlé clairement de sa conversion à l'homosexualité. Le mot conversion m'a échappé, j'admets qu'il est maladroit ; je suis trop imprégnée de la situation actuelle. Je vois de la conversion partout, dans le sexe comme dans la religion. Il faut me comprendre, je suis détraquée depuis plusieurs semaines.

Alors que dit ton Nadir Ahmed ?

Un voyage se préparait par des voies parallèles, un cheminement compliqué, pour rejoindre des gens expérimentés, compléter la formation religieuse, selon Nadir. Une sorte d'initiation sur le terrain, pour jeunes convertis. Puis tout s'est arrêté, des complications, à cause d'un des membres du groupe ; plus de voyage pour les quatre personnes concernées. Pourtant, Abdelkrim Yousef n'a pas voulu renoncer. Il a décidé de partir, seul. Nadir n'arrive pas à en savoir plus.

Une intuition, je crois deviner comment Alban a organisé son voyage. Ça a l'air bête, mais pourquoi prendre des chemins compliqués avec des parents voyagistes ?

Je ne me suis pas trompée. Barthélemy Joseph me confirme le départ d'Alban pour le Kenya, au meilleur prix, négocié par ses soins, quinze jours, treize nuits, les lacs, la savane, le sable blanc, l'océan Indien, un circuit en lodges.

Mon beau-père me sent encore une fois trop agitée. Qu'ai-je à redire à ce voyage ? Je devrais faire comme mon demi, ça me changerait les idées, bien trop sombres en ce moment.

Comment puis-je trouver inquiétant le premier projet touristique personnel d'Alban ? Il est intégré à un groupe, Barthélemy Joseph connaît personnellement le responsable de l'encadrement sur place. La situation devrait me paraître rassurante.

Alban a-t-il évoqué avec ses parents son évolution spirituelle récente ?

Nous lui avons dit que sa sœur s'inquiétait pour lui. Sais-tu ce qu'il nous a répondu ? Inquiétez-vous plus pour elle que pour moi. Quand je te vois, je me demande s'il n'a pas raison. Il nous a paru ferme et équilibré.

Vous n'avez pas creusé davantage, évidemment...

Pourquoi creuser, si Alban nous dit que tout est OK, que l'université lui laisse du temps libre ? Il ne nie pas avoir des amis de toutes origines. Il est curieux de leurs pratiques, il se mêle à des cultures différentes. Nous devons lui faire confiance. Ce n'est pas en lui disant que c'est mal que nous le détournerons, crois-moi, au contraire. Alors, ce voyage au Kenya, c'est un bon dérivatif.

Je devrais admirer mon beau-père et son sens du bonheur. Pas possible d'être plus optimiste, plus confiant dans l'humanité.

De retour en Bourgogne, je reprends mon grattage minutieux, en me forçant à ne penser à rien de négatif. Je me répète que rien n'est plus important pour l'humanité que mon avancée, centimètre par centimètre, sur une fresque de neuf cents ans.

Nous travaillons sur le registre supérieur, commençons à dégager un épisode de l'Exode, conforme à nos prévisions, la traversée de la mer Rouge. Le grand, en tête, indiscutablement, c'est Moïse, avec les murs d'eau de chaque côté, même en grande partie détériorés. Les traits sont simples, sans manquer de grandeur. Je retrouve, avec l'aide de Léna, les émotions de notre métier.

Pas longtemps ; j'imagine Alban, au même instant, contemplant l'océan Indien, sur une plage blanche, en compagnie de familles et de retraités aisés, pendant que, sous mes yeux, des petits bonshommes alignés s'apprêtent à suivre Moïse à travers la mer Rouge ouverte.

Notre responsable a prévu de nous rendre visite pour évaluer notre progression et nos premières découvertes, en compagnie de spécialistes chargés des prélèvements d'usage et de l'observation in situ, par thermographie infrarouge. Je devrai me montrer à la hauteur.

Ma mère me réveille à minuit passé, s'affole : un appel du responsable au Kenya. Alban a quitté, tôt ce matin, le lodge où il est hébergé, laissant un mot au gardien... Qu'on ne s'inquiète pas pour lui, une sortie en solo, à bientôt.

À onze heures ce soir, toujours pas rentré. Le responsable demande aux parents la conduite à tenir. Alban est-il coutumier des fugues ? Il est certain qu'il ne s'est pas bien intégré au groupe de vacanciers, couples ou familles, lui le jeune homme seul. De là à s'éloigner du village de vacances, sans guide, en terra incognita, sans téléphone, on a retrouvé le sien dans sa chambre, avec ses bagages...

Nos parents se sont interrogés sur la conduite de leur fils, n'ont pas trouvé de réponse, s'en remettent à moi, comme toujours. Solitaire et sauvage comme il est, Alban, ils comprennent que la vie de groupe lui pèse.

Vous vous trompez, Alban, depuis un certain temps, n'est plus solitaire ni sauvage. Je vous ai parlé de sa nouvelle vie communautaire, dans le 11^e arrondissement...

Rien à voir, dit ma mère, là, il est au Kenya.

Une seule question se pose : à partir de quand doit-on réclamer l'assistance du consulat, de l'ambassade de France à Nairobi ? Faut-il impliquer les forces de l'ordre kényanes, dès demain matin ? Le responsable sur place considère que le mieux serait d'aller vite, si Alban ne réapparaît pas pour le petit déjeuner.

Je ne sais pas d'où ça me vient, à cet instant, une certitude : dites à ce type sur place de ne rien faire du tout. Ni forces de l'ordre, ni services diplomatiques. Alban rejoindra son camp demain, dans trois jours, je n'en sais rien, il sera à l'aéroport pour le retour.

Comment puis-je être aussi sûre de moi ? Alban m'a appelée ? Je connais ses raisons ? Je cache quelque chose ? Je le protège comme je l'ai protégé depuis son enfance ?

Je ne cache rien, une simple conviction, le seul moyen de ne pas lui nuire pour le moment.

Et s'il s'est perdu ? Un moment de déprime... noyé dans un lac... enlevé par un groupe...

Dans ce cas, il n'aurait pas laissé de mot, avant de partir.

Admettons, mais est-ce que ce ne serait pas plus raisonnable ?...

Vous vouliez mon conseil ? Je vous le donne. Si vous n'avez pas confiance en moi, envoyez l'armée locale ou les soldats de l'Union africaine ou les Casques bleus. Vous perdrez votre temps et, peut-être bien, votre fils, par la même occasion. Croyez-moi, il va rentrer tout seul.

Mon assurance trouble ma mère ; elle me donne raison, après un long silence. Elle espère que je ne me trompe pas.

Léna me dépose à la gare de Mâcon, au premier train du matin. Quel est mon but ? Je ne le sais pas encore. Partir pour le Kenya ? Mettre toi-même la main sur ton frère dans un pays plus grand que la France ?

Pour le moment, Paris, ce sera un début.

Et la visite, prévue ce matin, de notre responsable à nous, avec les spécialistes du laser et de l'infrarouge ?

Marre de tous les responsables, au Kenya comme sur notre chantier. Invente-moi une excuse, santé, famille, urgence quelconque. Dis que je reviens dans deux heures, dans deux jours, dans deux semaines. Débrouille-toi.

À Paris, je sonne sans prévenir chez Didier Ostend, il aura peut-être des renseignements, avec son nouvel ami. Je tombe bien, il a passé la nuit avec Nadir Ahmed. Je découvre le danseur indic des mosquées, avec sa tête d'enfant bouclé, son torse musclé mais menu. Il a l'air d'en savoir plus qu'un organisateur de safari au Kenya. L'histoire d'Alban tourne maintenant dans son quartier. On dit qu'il est parti pour rencontrer des Somaliens que le groupe initial devait contacter.

Là, il est au Kenya...

La Somalie a des frontières plutôt poreuses avec le Kenya. Avec quelques dollars ou des euros, tu entres en relation avec une tribu islamisée qui te conduit à l'émir que tu cherches. Des durs par là, les Shebab. Abdelkrim n'aurait pas dû y aller tout de suite, a dit le Docteur, selon Nadir, c'est trop tôt, ce garçon est trop impulsif. Une qualité, mais on le cadrera au retour, même s'il fait du bon travail. On espère seulement qu'il ne grillera personne, sur place, à cause de son inexpérience. Certains trouvent que le Docteur est trop indulgent avec lui.

Quel docteur ?

Le Docteur. C'est son titre, dit Nadir, personne ne le désigne autrement. Mais il ne le connaît pas personnellement. Ses cousins, de qui il tient tous ses renseignements et qui l'hébergent régulièrement, parlent du Docteur avec le plus grand respect.

Je poursuis jusqu'à l'agence de l'Opéra. Nos parents m'ont suivie, mais le responsable sur place s'impatiente. Si on lance les recherches trop tard, il sera accusé de négligence, sa carrière menacée. Il demande une bonne raison de prolonger le délai, nous n'en trouvons aucune.

J'abandonne, je rentre chez moi à pied, en imaginant Alban remonter la côte de l'océan Indien jusqu'à la frontière somalienne.

En chemin, je reçois un appel de Barthélemy Joseph. Je le sens ému pour son fils, c'est bien la première fois. Il vient d'apprendre son retour au camp de vacances, hirsute, vêtu comme un local, épuisé, refusant de dire d'où il vient.

Le responsable exige son rapatriement immédiat, pour raison de santé. Je conseille à Barthélemy Joseph de faire traîner. Pourquoi avancer son vol de quatre jours ?

Mais s'il est malade ?

Je ne le crois pas malade, plutôt engagé dans un processus, comment dire, initiatique. Il se cherche une stature, si je décrypte ce que me raconte le petit Nadir. Il a besoin de ressembler à un héros auprès de ses nouveaux amis, en particulier d'un Docteur important. Il essaiera de se faire mousser à son retour, celui qui est capable d'établir des contacts dans un coin reculé

d'Afrique... Je ne sais pas... de prouver qu'il mérite leur confiance. Dans quel but réel ? C'est moins clair. Alors ne précipite pas son rapatriement. On a quatre jours devant nous, j'ai besoin de ces quatre jours pour me faire une idée de ce qu'est déjà devenu Alban dans son nouveau milieu.

Barthélemy ne voit pas où je veux en venir, il hésite à m'accorder ces quatre jours.

Est-ce que je n'ai pas eu raison jusqu'ici ? Alban n'est-il pas revenu à son point de départ, comme je l'avais prévu ? Si je dis qu'il ne se sauvera pas une seconde fois, est-ce qu'on peut me faire confiance ?

Mon beau-père accepte de me suivre, pour la dernière fois.

OceanofPDF.com

Je bifurque vers la gare du Nord, droit vers le petit appartement sous un toit, occupé, ou plus très occupé, par Alban. À ma connaissance, c'est toujours son adresse officielle. Comment m'y prendre pour entrer chez lui ? Je ne doute pas de moi, c'est comme établir un tableau de marche pour dégager une fresque.

Je sonne chez la gardienne du vieil immeuble, une des dernières du quartier, j'espère qu'elle n'a pas été éliminée par le syndic, depuis que je vois moins Alban. J'avais sympathisé avec elle, les premiers temps, quand je passais une ou deux fois par semaine chez mon demi. Je lui apportais la moitié de mon repas alors, je rangeais son désordre, jusqu'à ce qu'il m'envoie à la figure que je n'étais que sa sœur. Ça ne me donnait pas le droit de contrôler sa vie. Je le savais bien, je l'admettais. J'ai eu tort. Mon comportement n'était pas celui d'une désaxée qui se prendrait depuis toujours pour la mère de son frère, comme ils le croient tous. Seulement l'intuition, confirmée une fois de plus aujourd'hui, qu'il irait toujours trop loin sans moi.

Mme Vega remonte de son sous-sol, avec sa légère boiterie, s'exclame longtemps, la joie de nous revoir, après tant de mois. Nous ne nous connaissons pas plus que ça, mais elle a l'effervescence spontanée. Elle me ferait croire que je lui ai manqué, que j'ai manqué à mon frère, surtout. Plus rare lui-même, il va, il vient, ne dort pas tous les jours chez lui, plus sombre, depuis qu'on ne me rencontre plus dans le quartier. Étions-nous fâchés ? Pas bon, les disputes entre frère et sœur.

Pas de chance pour moi, M. Joseph est en vacances. Je l'ignorais ? Une mauvaise dispute ? Elle promet d'arranger les choses à son retour. Je m'efforce de la rassurer. Si je pouvais en placer une. Elle a sa verve, elle aime ses locataires, elle m'aime, elle n'aime pas les disputes.

Je parviens à lui dire, sans mentir ou à peine, que les vacances de M. Joseph à l'étranger se passent mal, raison de ma venue. J'ai besoin de récupérer des affaires personnelles à lui expédier avant son rapatriement. Mme Vega est bouleversée par la nouvelle, son petit locataire en danger à l'autre bout du monde... Elle l'avait prévenu, l'Afrique, avec sa petite santé...

Quelle petite santé ? Mon frère n'est pas épais, mais sa santé est acceptable, celle d'un homme jeune...

Mme Vega ne tient pas à me contredire, M. Joseph est pourtant suivi par un médecin, avec des lunettes et une sacoche. Il a reçu sa visite plusieurs fois. C'est passé, mais de là à s'exposer aux maladies tropicales... Elle n'en revient pas du malheur. Heureusement qu'il m'a comme sœur, et fidèle... Vraiment, nous ne nous sommes pas disputés ?

Je lui explique que je dois entrer chez mon frère, elle veut me prêter un grand sac pour transporter les affaires, qu'est-ce que j'attends ?

J'assure avoir eu un double de la clé, mais je ne remets pas la main dessus. Comme gardienne, n'a-t-elle pas les clés de tous les appartements ? Un bonheur pour elle de me dépanner, de rendre service à M. Joseph. Elle trouve la clé avec son étiquette, une joie de me la tendre et de m'accompagner dans l'escalier de service. Le plus difficile est de la dissuader de monter avec moi. Tous ces étages sans ascenseur, avec sa jambe douloureuse...

Elle ne voit pas le problème, son lot quotidien, les escaliers, si on veut bien la garder jusqu'à sa retraite. Elle ne saisit pas pourquoi, au dernier étage, je la prie de me laisser faire toute seule, cassante, invoquant l'intimité familiale. J'ai honte de parler si mal à Mme Vega. Elle claudique plus fort dans la descente, sans cesser de crier son plaisir de me rendre service.

Je n'arrive pas à tourner la clé dans la serrure. Vieille porte, sûrement, ça accroche, ça ripe, comme si le mécanisme était faussé. Je gratte la rouille, je présente la clé bien droite, puis inclinée, vers le haut, le bas, légèrement de biais, en forçant, j'ouvre, retrouve le minuscule couloir toujours sans lumière, le coude à gauche vers la cuisine, pas nette, depuis que je ne passe plus régulièrement, débouchant sur le carré bordélique de mon demi.

Le pire foutoir que j'aie vu chez lui, tout traîne par terre, à croire que je passe derrière des pillards. Pourtant les portes de l'unique placard sont fermées, le tiroir du petit bureau aussi. Pour la première fois, je me demande ce que je suis venue chercher.

Éparpillés dans la pièce, des papiers, des brochures, des livres, de la documentation : je n'imaginais pas mon demi en littéraire uniquement préoccupé par l'écrit ; nouvelle conversion. À moins qu'il accumule ici de la matière scientifique pour son doctorat ?

Les seuls livres de science repérables sont bien rangés sur une étagère, neufs, jamais ouverts, à première vue. Sur le sol, feuilletés, dépliés, des fascicules avec des images colorées. Là, je reconnais mieux ses goûts de lecteur adolescent... Je m'en moquais, quand je découvrais les grands textes de la littérature, et lui, les mangas, l'heroic fantasy, l'horreur : je retrouve les illustrations criardes, les créatures cornues, les ongles démesurés, les dragons transpercés par des armes blanches, dégoulinant de sang ; l'immaturité artistique de mon demi persiste ? Je me goure complètement.

Je repère, en m'approchant, l'écriture arabe en marge de certaines images ; ailleurs, ce sont des caractères romains. La foi l'a rendu polyglotte. Que lit vraiment mon frère ? Quelles illustrations le font rêver ? De la propagande apocalyptique, j'ai l'impression, politico-religieuse, en anglais, français, arabe. L'Antéchrist apparaît à toutes les pages, chevauchant à la tête des forces du Mal contre l'islam.

Mon frère se délecte de ces horreurs, pas seulement de fantaisie héroïque, propagande, propagande, la plus extrémiste. *L'Avenir de la révolution islamique*, traduction d'un imam égyptien, son maître peut-être. *Le Licite et l'Illicite*, du même auteur. *La Chaîne islamique mondiale : solidarité et justice*. Alban surligne à toutes les pages, certaines phrases l'ont touché, j'en suis émue, comme si je retrouvais les notes d'un mort : *Nous vivrons dans le jardin du bonheur et de la justice, le rêve de tous les musulmans pour l'humanité entière*. Page suivante : *Tu ne dois détruire qu'au nom de la paix et de la miséricorde...* Une autre revue : *Cap sur le paradis sur terre...* Non, ça c'est une brochure de voyageur. Toute une série mélangée au reste, Alban les a récupérées à l'agence de l'Opéra, cadeau de son père, pour préparer son voyage. *Créer des liens avec le monde... Entre dans la chaîne islamique mondiale...* Ma main feuillette, accélère, s'affole... *Aux jardins du séjour éternel...* C'est dans le Coran ? On dirait. Et ça ? *Jardins frais et verdoyants...* Pas sûr, je ne sais plus... Une autre revue. *Le Paradis sous lequel coulent les rivières, ses fruits sont disponibles en permanence, ainsi que son ombrage...* Et ici, en gros caractères, *La découverte des petits paradis : végétation luxuriante... Pour amateurs d'îles paradisiaques...*

Une nouvelle vie enchanteresse... Le triomphe des croyants ne saurait être arrêté. Encore : Coup de folie sur l'Orient. Des paysages authentiques. L'islam véritable. Imiter nos pieux prédécesseurs. Devenir des exemples : pour que les exclus retrouvent dignité et notabilité. Notre engagement : un tourisme durable pour des modes de vie préservés.

Alban manque de place, il empile, photos, dessins, lever de soleil sur la savane kényane : *Vous êtes tous des privilégiés... Pour une société parfaite et égalitaire*, titre à côté du dessin de la planète terre arrachée aux mains sanglantes des capitalistes occidentaux chrétiens et israéliens... *Le droit aux meilleures vacances... Les meilleurs prix pour tous...*

Dire que mon demi conserve ces délires chez lui, semble les étudier. Je ne peux pas supposer qu'il accepte ces textes de propagande sans esprit critique. L'accumulation est troublante et m'oblige à formuler l'hypothèse que je fuis depuis le début : il a déjà accédé à des convictions dont je ne le croyais pas encore capable, aux limites du sectarisme, au début de l'action peut-être. J'ai fait semblant d'espérer que je trouverais sa petite chambre d'étudiant à peu près vide. Au fond de moi, je savais que je tomberais sur des signes, sans prévoir leur forme. Et encore, je ne comprends pas toutes les brochures, celles qui ont les illustrations les plus sanglantes. Que dit le texte en arabe sous cette carte du Proche-Orient où est assise une caricature de Juif, volée aux années trente ? Est-ce la traduction, écrite de la main d'Alban, tout en bas ? *Miséricorde pour tous, à l'exception des mécréants.*

Je ne reconnais pas mon demi, pas nous, pas nous. La nouvelle de sa conversion, ça restait abstrait, spiritualité, quête encore pacifique, comme il me l'a répété avec insistance, avant de me quitter. Là, c'est écrit, l'extrémisme, le désir de la destruction, je ne peux plus douter. Pas nous, pas nous.

Mme Vega me trouve assise sur les talons, toute cette paperasse étalée autour de moi, qui me fait entendre la voix de mon frère, sa voix désormais aliénée, mieux que s'il se tenait debout à côté de moi. La gardienne s'inquiétait, une heure pour réunir deux tee-shirts et un pantalon, je devais avoir fait un malaise.

Grands dieux, je ne vais pas vous laisser comme ça. Une boisson chaude et un coup de ménage, tout ira mieux. Votre frère est-il toujours aussi peu soigneux ?

La sollicitude de Mme Vega est sans limites. Elle constitue des piles de documents sur la table, bien alignées. Je préférerais qu'elle s'en dispense : un locataire fondamentaliste, activiste, elle appellera le commissariat en sortant. Ce serait la meilleure solution, peut-être. Je devrais le faire moi-même, balancer mon demi. J'aurais du mal à m'y résoudre, au moins pour le moment.

Mme Vega ne remarque rien de ce qui me gêne, seuls les catalogues de voyage attirent son regard : Vous avez vu, ces lagons ? On a du mal à imaginer une eau si verte en vrai. Et regardez ces zèbres et ces rhinocéros... J'espère que votre frère aura eu le temps de les voir et de faire des photos, avant d'être rapatrié. Un beau voyage dans un pays pareil, il en avait de la chance. Dommage que sa santé lui joue des tours. C'est sûr, les paysages sont beaux, mais le climat doit être trop chaud ou trop humide.

Elle place avec soin un fascicule en arabe sur le haut d'une pile, elle va bien me poser une question ? Non, non, l'exotisme de ces pays, les souks, les marchés colorés, les chameaux, les hommes enturbannés, ça fait rêver, c'est vraiment le paradis sur terre...

On y voit plus clair. M. Joseph devrait laisser Mme Vega faire le ménage chez lui de temps en temps. Pourquoi refuse-t-il ?

Tenez, il laisse même traîner ses ordonnances. Mettons-les à part. C'est précieux, les ordonnances.

J'en prends une : Docteur Ahmad Savant, gastro-entérologue. Jamais entendu parler de problèmes de ventre chez mon demi. Je glisse l'ordonnance dans ma besace. L'œil inquiet de Mme Vega : c'est personnel, une ordonnance...

S'il a un traitement, j'en aurai besoin pour le renouveler. Dans ces pays, on ne trouve rien pour se soigner.

Mme Vega me donne raison, s'étonne pourtant de me voir repartir sans les vêtements que je prétendais vouloir récupérer. Je la laisse préparer un sac. J'ai le plus grand mal à la dissuader de donner un coup de fer au pantalon, obligée de me montrer une nouvelle fois désagréable, de chasser Mme Vega pour remettre le désordre dans la chambre d'Alban, éparpiller les revues et les brochures par terre, comme je les ai trouvées.

Je rejoins Mme Vega au pied de l'escalier, pour me faire pardonner ma dureté.

Avant de nous séparer, une dernière exigence : ne dites pas à M. Joseph que je suis venue prendre ses affaires. Il est si personnel, il n'aime pas qu'on s'occupe de lui, même pour son bien. Vous me comprenez ?

Mme Vega essaie visiblement de reconstituer ma logique : une sœur vient chercher des vêtements à la demande de son frère et interdit à la gardienne de dire qu'elle est passée chez lui...

Elle renonce à réfléchir plus loin, quand je lui dis de faire ça pour moi, entre femmes, discrétion. Elle m'embrasse. J'ai honte de manipuler une personne aussi serviable.

J'appelle Léna, la visite sur le chantier se passe mal. Le responsable n'a pas avalé mon absence. La santé d'un frère à l'autre bout du monde, ce n'est pas une raison suffisante, cela pouvait attendre. Si je rentre dans la soirée, j'aurai encore les moyens d'arranger la situation. Le responsable n'a prévu de repartir que demain soir. J'ai intérêt à revenir avec un certificat médical solide.

À présent, je n'ai plus le choix. Moi aussi, j'ai besoin d'un médecin. Ce médecin, le docteur Ahmad Savant, est-ce le Docteur que révèrent les cousins de Nadir ? Le même qui veut recadrer mon frère trop impulsif ? Tentant de le savoir. Où exerce-t-il ? Son ordonnance indique ses consultations à l'hôpital Henri-Mondor, à Créteil.

Je me présente à l'accueil, pas de rendez-vous avec le docteur Savant avant trois semaines. Si c'est urgent, adressez-vous aux urgences. Le bon sens fanatique de la secrétaire dressée à écarter les importuns. J'insiste, je tiens à consulter le docteur Ahmad Savant, pas un autre spécialiste, l'unique Savant.

Suis-je une patiente habituelle ? Habituelle, non. Je l'ai consulté au moins une fois ? J'apparais dans le fichier ? Bien sûr que non. Dans ces conditions, il ne faut pas compter avant le mois prochain. Je prends un dernier risque : ma famille très proche est soignée par le docteur, question d'hérédité, je ne veux pas citer la personne, secret médical, affaire vitale...

La secrétaire est habituée au forcing des patients, je sens pourtant qu'elle se lasse. Je m'apprête à lui lâcher le nom d'Alban Joseph. Non, pas trop vite, ce serait me griller.

Faites un effort, tous les médecins se réservent des plages, pour les urgences, les bons clients. Considérez que je suis au moins une urgence, donc une future bonne cliente, une bonne patiente, si vous préférez.

Je l'ai surprise, elle consulte l'agenda : rien pour aujourd'hui, même avec la meilleure volonté du monde. Demain soir, si vous y tenez, après dix-neuf heures.

Léna va devoir me trouver de nouvelles justifications auprès de notre responsable. J'accepte.

Le docteur Savant commence par me réclamer ma carte Vitale. J'ignore ce qu'il voit apparaître sur son écran, à part mon identité, parce que je n'ai pas consulté depuis des années. Je ne porte pas le même nom qu'Alban. J'aimerais, à cet instant, apprendre que mon demi a parlé de moi à ce médecin. Pourquoi aurait-il évoqué sa demi-sœur ? Pourquoi pas, s'ils n'ont pas, comme je le pense, que des liens médicaux ? Comment me recevra-t-il, si je lui demande quel genre d'autorité il représente pour un jeune converti ? Donne-t-on le titre de docteur, dans la religion musulmane, à des personnalités sans lien avec la médecine ? Des docteurs de la loi musulmane ?

Je me suis imposée auprès du docteur Savant, sans me préparer ni savoir ce que j'attends de lui. Je crois que je voulais le voir, simplement voir à quoi ressemble un homme manifestement important pour mon frère.

Ce n'est pas suffisant : je dois justifier ma présence, lui adresser la parole, alors qu'il se tait et m'observe derrière son écran. Le plus grand mal à voir un fondamentaliste religieux sous ce visage d'intello à lunettes siglées YSL, costume croisé de la même marque, bien rasé, cheveux ras, finesse des traits, calme, maîtrise, douceur du regard, des yeux presque clairs sur un teint mat. Quarante-cinq ans ou un peu plus, il se donne un air de notable de la médecine, à l'ancienne.

Il me demande dans un murmure la raison de ma visite. Des maux de ventre insurmontables ? L'estomac ? Pourquoi ne pas consulter d'abord un généraliste, selon le parcours recommandé ? Il remarque, en consultant ma carte, que je n'ai pas choisi de médecin traitant, tout en admettant cette singularité.

Je me plains de ne plus pouvoir exercer mon métier, restauratrice d'art ancien, les bras en l'air, sans souffrir du ventre. Il me fait déshabiller et allonger. Est-ce qu'un fanatique pudibond a le droit d'exiger qu'une femme se déshabille devant lui ? S'il est médecin...

Il me palpe le ventre, l'estomac, le foie, les intestins dans toute leur largeur, allers et retours. Je sursaute, quand il exerce une pression plus forte, surjoue la douleur. Il me consacre plus de temps que je ne le craignais, des gestes d'une lenteur gênante.

Naturellement, je pourrais vous prescrire une radio, mais ce serait remplir votre corps de rayons inutiles. Si votre profession vous oblige à garder les bras levés, vous aurez des douleurs musculaires, rien qui relève de ma spécialité. Je crois, mademoiselle, que vous vous êtes trompée de praticien.

Je ne sais plus comment m'en sortir : la franchise, même fausse. Alban Joseph m'a vanté vos compétences.

Le docteur Savant semble chercher dans sa mémoire des traces de ce nom.

Désolé, cela ne me dit rien. Ce monsieur doit faire erreur lui aussi.

C'est moi qui fais erreur : je ne voulais pas parler d'Alban Joseph, mais d'Abdelkrim Yousef.

Le médecin rejoint son bureau, m'ordonne de me rhabiller, tendu et froid.

Pourquoi M. Yousef se serait-il permis de vous adresser à moi ? Qui vous mandate réellement ? Je n'ai pas de comptes à rendre sur mes patients. Il est temps pour vous de quitter mon cabinet. Vous ne me devez rien.

Ne vous inquiétez pas, je suis une amie d'Abdelkrim, une petite amie avec des maux de ventre...

Voyez un confrère gynécologue ou obstétricien. Je n'ai aucune compétence pour les grossesses.

Le docteur Savant m'oblige à me découvrir : je m'inquiète plus pour le ventre d'Abdelkrim que pour le mien.

Secret médical, même pour un petit ami.

Je ne sais plus où je vais, en tout cas plus loin : si je vous disais que ses convictions religieuses me préoccupent aussi, c'est un secret médical ?

Vous préoccupent en quel sens ?

Je m'entends répondre que je pourrais suivre la même voie que Yousef, recevoir une éducation religieuse. Quand on s'aime, c'est mieux de partager la même croyance.

Le docteur Savant note qu'il n'est pas d'usage de s'adresser à un médecin pour se convertir. Ma demande lui paraît plus obscure de minute en minute ; à moi aussi. Je lui ai parlé de mon activité professionnelle, la restauration de peinture ancienne : quel genre de peinture ancienne ? Peinture du Moyen Âge ? Je suis déjà religieuse, alors, et du côté des infidèles.

Ce n'est pas parce que je repeins des christs, des vierges et des saints que je crois en eux. C'est encore plus honteux, selon le docteur Savant, une preuve de l'insincérité des chrétiens. Je guette le moment où il va se révéler à moi, ce que j'attends depuis le début, la preuve que mon demi s'est lié à des extrémistes.

Le docteur Savant sent qu'il s'est laissé emporter, se force à sourire, assure n'avoir aucune influence religieuse sur Abdelkrim Yousef, qu'il reconnaît avoir soigné pour un kyste bénin, sans considérations autres que médicales. Il est médecin, uniquement médecin, attaché à l'hôpital public français. Ses convictions privées n'ont aucune incidence sur son activité. Si ma démarche visait à l'impliquer dans des affaires religieuses, c'est un échec. Il ajoute que mon intérêt personnel et celui de mon petit ami ou présenté comme tel commandent que j'oublie rapidement notre rencontre. Si j'ai le malheur de tomber malade pour de bon, il se fera un devoir de m'accueillir dans son service de gastroentérologie, rien de plus, rien de moins.

Je tente de me rattraper ; j'ai au moins une raison médicale à fournir, j'aurais dû commencer par là, la raison la plus sérieuse : je crois Abdelkrim Yousef malade au Kenya.

Je m'adresse à vous comme à son médecin personnel, qui lui a déjà signé des ordonnances, connaît ses antécédents médicaux. Pensez-vous que son état général soit compatible avec un rapatriement d'urgence ? Des séquelles de ce kyste ?

Cette fois, je fais douter le docteur Savant, ou il joue la surprise.

Abdelkrim Yousef en voyage au Kenya ? Je l'ignorais. Malade ? Il aura consulté un confrère sur place. Si vous me dites la vérité, ce que j'espère pour vous, vous n'en êtes pas moins naïve : que peut un médecin pour un patient à des milliers de kilomètres ? Malheureusement, je ne vous crois pas plus sincère que tout à l'heure. Infidèle vous êtes, infidèle vous restez. Je préfère ne pas imaginer ce que vous cherchez exactement, ni pour qui vous travaillez. Dans tous les cas, je ne serai jamais la personne qui vous intéresse, vous pouvez en être certaine d'avance et m'épargner vos questions maladroites.

Si je suis maladroite, je ne suis pas dangereuse, la preuve que je ne travaille dans l'intérêt de personne d'autre que de mon ami Abdelkrim Yousef, certainement pas pour la police, si c'est ce qui vous inquiète. Ça pourrait donc vous inquiéter ? Non ? Alors détendez-vous et parlez-moi de ses kystes, des vrais, des faux, je vous parlerai du Kenya et des ennuis de Yousef là-bas.

Vous êtes plus adroite que vous en avez l'air, mais vous ne me forcerez pas à rompre le secret. Je parle du secret médical, évidemment. Je n'en connais pas d'autre, je vous le dis une fois pour toutes. Je ne peux rien pour vous, sinon vous accorder un certificat médical, si vous en avez besoin pour votre employeur. Mettez-vous dans la tête que je n'ai pas d'autre pouvoir.

Je constate qu'il est prêt à accorder des certificats de complaisance pour se débarrasser de moi. Preuve que je le dérange, preuve qu'il n'est pas si clair qu'il voudrait me le faire croire. C'est un début.

Alors, combien de jours ?

Je finis de me rhabiller et me lève. Je ne veux pas me compromettre avec lui. Qu'il le garde, son certificat médical. J'ai compris l'essentiel, à l'intuition : ce médecin trop sûr de lui, trop intelligent, trop raffiné représente le plus grand danger pour Alban. Je sens en lui une force d'influence mentale, la maîtrise qui peut attirer mon demi.

Le docteur Ahmad Savant me raccompagne avec cérémonie et fermeté.

Je retrouve le chantier, notre petite église romane, en Bourgogne du Sud. L'équipe scientifique est repartie après ses observations et prélèvements. Le responsable était furieux. Mon absence, mes excuses bidon, Léna Mauser n'a pas été convaincante longtemps. Notre chef a souligné, par endroits, la faiblesse de mon travail de nettoyage. J'ai eu la main lourde, deux ou trois centimètres carrés endommagés, non par le temps, mais par une intervention récente. J'avais conscience de ma responsabilité, selon lui, j'ai préféré la fuir. Toute autre raison est inacceptable. Si j'ai un certificat médical, il le fera vérifier par des inspecteurs de la Sécurité sociale, je peux compter sur lui.

Le chantier est suspendu jusqu'à nouvel ordre. Nous devons préserver ce qui a été fait, sécuriser les lieux et attendre les nouvelles et le résultat des analyses. Léna est chargée de me diriger et de m'annoncer une convocation rapide au siège parisien de notre atelier.

Je ne veux pas m'abaisser à répondre à une convocation, autant démissionner tout de suite. Les peintures romanes me semblent si lointaines en ce moment. J'ai changé de monde, d'inquiétudes. La survie de mon frère me semble plus importante que la survie de fresques en lambeaux. Le monde a vécu sans elles depuis près de mille ans, il peut mourir sans elles.

Si tu savais comme je me fous de tout ça, Léna.

Léna Mauser m'entoure de ses bras, de son amitié, s'occupe de mes bagages, range mon ordinateur, me demande si j'ai déjà eu le temps de noter mes rencontres des derniers jours, puisque cela semble me faire le plus grand bien. Je la remercie d'être la seule à se soucier de moi, triste, parce que nous ne travaillerons peut-être plus ensemble, si l'atelier préfère se séparer, comme tout l'indique, d'une restauratrice démotivée.

Léna m'assure que rien n'est perdu. Je retrouverai la motivation, j'ai les qualités nécessaires, on le reconnaîtra. Je ne dois pas me laisser pousser dehors. Que je pense à elle aussi, elle a besoin de ce boulot. Si je le saborde, je la saborde aussi. J'admets. Ensuite, elle pense que je prouverai facilement que les dégradations ne sont pas dues à mon intervention. Elle m'a défendue. Le responsable était contre moi, pas les techniciens. Ils trouvaient le travail solide, au contraire.

Personne n'aime le chef, même au siège, on le trouve excessif. C'est ma chance. Si je ne veux pas m'y rendre pour moi, que je le fasse au moins pour elle, Léna Mauser. Elle aime plus que tout travailler avec moi. Elle n'hésitera pas à dire sa façon de penser aux gens de l'atelier. Elle ne représente rien, mais elle ne me laissera pas tomber. Tant d'amour me fait céder.

Je repars pour Paris, j'y resterai, si on rompt mon contrat, comme je le crains, tout en l'espérant. Je pourrai m'occuper du retour d'Alban, l'extraire du nouveau trou de sable où je le vois s'enfoncer de semaine en semaine.

Le responsable du village de vacances au Kenya a renoncé à écouter nos parents, donc à m'écouter. Il a usé de son influence économique locale pour éviter à Alban d'être interrogé par les services de sécurité locaux, intrigués par son déplacement et son passage prétendument accidentel de la frontière. Un 4 × 4 suspect aurait été repéré dans le voisinage.

Si votre fils va jusqu'au bout de son séjour, a dit le responsable, je ne réponds plus de rien.

Il a négocié un certificat médical préconisant le rapatriement d'urgence, arrosé quelques militaires. Il ne l'aurait pas fait pour un autre client. Alban Joseph sera à l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle peu après midi. Je dois être reçue, en fin de matinée, au siège de notre atelier de restauration. Je n'aurai pas le temps de le rejoindre. J'ai envie d'annuler la séance, plutôt accueillir mon demi.

Le grand chef exige ma présence. Je ne peux pas toujours me défilier. Il a raison, finissons-en aujourd'hui. Plus vite mon sort sera réglé, plus vite je serai débarrassée de ces spécialistes des temps immémoriaux au service du patrimoine universel.

Barthélemy Joseph ira seul attendre son fils à l'aéroport. Jour exceptionnel : il a accepté de quitter son agence. S'il le faut, il le conduira à l'hôpital pour évaluer son état de santé.

L'équipe est réunie autour de tables en U, moi assise devant. Un adjoint chargé de m'exécuter prend la parole. Il me rappelle que nous formons une petite structure efficace, grâce à notre expertise technique et scientifique reconnue, à l'alliance de notre savoir-faire et de notre savoir historique partagés. Il serait dommage que des négligences répétées nuisent à la

réputation de notre boîte.

Il va m'en servir long comme ça ; je connais toutes ses phrases d'avance. Il récite comme un néo-islamiste sous influence. S'il savait comme je me fous de ses discours, comme je ne crains pas l'avenir dont il va me gaver dans deux minutes. Ma force vitale me protège, je pense que c'est l'heure où Alban descend de l'avion, sur une civière peut-être, pour simuler jusqu'au bout la défaillance du rapatrié d'urgence. Nous sommes obligés, tous les deux, de simuler un état qui n'est pas le nôtre. Moi, en pensant à Léna, je joue, un moment, la fille désolée, prête à se racheter.

Je reconnais avoir cessé d'écouter l'adjoint : il me ramène à l'objet de notre réunion, me conseille de quitter ce sourire, apparu sur mon visage depuis quelques instants, qu'il prend pour de la supériorité. Je fais un effort pour me fabriquer une tête contrite, je n'y arrive plus, je me lâche.

N'interprétez pas tout de travers, dis-je à mon collègue. Au mieux, je suis satisfaite de ce qui m'attend. J'ai commis des erreurs, je paye, tout le monde est content. Je sais que la seule chose qui vous inquiète, ce sont les indemnités que je pourrais réclamer. Vous aimeriez obtenir la garantie que je ne ferai pas appel aux prud'hommes. L'intérêt économique de l'entreprise, dans un marché fragile où les restrictions budgétaires touchent d'abord la culture... Je connais tout par cœur. Vous attendez ma démission sans indemnités ?

Le patron trouve que j'y vais un peu fort. Je me sens bien sûre de moi, pour les provoquer. Il avait l'intention de se séparer d'une collaboratrice telle que moi, malgré mes qualités, mais tout a changé depuis quelques minutes. Il a appris, juste avant notre entretien, que j'ai su jouer de mes influences, plus importantes qu'il ne l'imaginait. Une intervention d'une personnalité très haut placée au ministère de la Culture me permet de rester en place. On lui a fait comprendre que les enjeux pour la société ne sont pas négligeables. On lui impose de me garder, il me garde. Il a maintenu la réunion simplement pour marquer le coup et me faire sentir mes responsabilités. Sachant cela, je peux me dispenser de fanfaronner. Ni démission, ni indemnités, j'ai la simple obligation de reprendre, dès lundi prochain, le chantier de Bourgogne du Sud, avec mon habituelle exigence technique, scientifique et artistique.

Accessoirement, puisque je semble bien introduite dans certains milieux, il ne verrait pas d'inconvénient à ce que j'intervienne de nouveau pour aider la société à se placer sur le marché de la restauration. Il me serre la main, l'équipe, sauf l'adjoint, me témoigne un respect silencieux, je reste sidérée.

OceanofPDF.com

Besoin d'être entourée, je me précipite à l'Opéra. Ma mère garde l'agence, en attendant le retour de ses deux hommes. Ils tardent, n'ont pas donné de nouvelles, ne répondent pas au téléphone.

J'expose ma surprise à ma mère, cette intervention supérieure extérieure et inexpliquée, qui me permet de garder un emploi que j'avais décidé de quitter. Elle ne voit pas de quoi je me plains. Preuve qu'on m'apprécie. Ne pas perdre son boulot, en ce moment, ce n'est pas du luxe. Alors ne te pose pas de questions.

Elle s'inquiète davantage pour son fils. Le rapatriement a-t-il eu lieu comme prévu ? Alban n'a-t-il pas de réels ennuis de santé ?

Barthélemy Joseph nous rejoint, déconfit. Alban était bien dans l'avion, un médecin l'accompagnait, tenait à le faire hospitaliser, vingt-quatre heures au plus, pour observation, examens de routine. Mon demi a refusé net, prétendu savoir à qui s'adresser pour sa santé, signé une décharge au médecin.

Tout juste s'il a remercié son père de l'avoir attendu à sa descente d'avion. On s'habitue à l'ingratitude des enfants, mais, un jour comme aujourd'hui, on pouvait espérer mieux. On sacrifie sa journée de travail pour lui, on s'est démené depuis des jours, avec le responsable du voyage sur place, pour lui éviter des ennuis et il ne tient pas à prolonger la conversation du retour, même pas à rassurer sa mère. Pas voulu non plus rentrer en voiture avec son père. RER B, il serait plus vite rendu là où il doit être.

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Où doit-il se rendre de manière si impérative ? Barthélemy Joseph semble prendre conscience que son fils n'a jamais considéré la cellule familiale comme l'endroit où il devait être. Il s'interroge avec tristesse, attend l'appui de sa femme. Elle secoue la tête, ce qui leur arrive ne lui semble pas moins énigmatique.

Je promets de passer du temps avec eux, pour les soutenir. À moi de déployer les forces de la joie, de leur prouver que les miracles existent. Je leur donne l'exemple de mon maintien en poste, ils s'en foutent. Le mystère d'Alban les dépasse davantage : il évolue dans un monde plus vaste que le nôtre, où il semble trouver son bonheur. Son bonheur nous inquiète,

inquiète ses parents, alors qu'ils ne se sont jamais inquiétés de ses malheurs.

Si nous réfléchissions ensemble à cette question, nous nous sentirions mieux, peut-être ? Mes raisonnements, une fois de plus, leur échappent. Je suis leur fille et belle-fille qui a toujours déployé une réflexion exagérée. Je malaxe les problèmes, alors que le bon sens les réglerait presque tous. Il paraît que mon père Thézé était comme ça, il n'apportait que des ennuis. Notre journée s'annonce bien.

Alban m'appelle dans l'après-midi, alors que je suis toujours à l'agence des parents, il tient à me voir le plus rapidement possible. Je l'attends ici. Non, il veut me voir personnellement, pas organiser une réunion familiale où ses parents lui feraient raconter ses belles vacances. Il n'en est plus là. Où pouvons-nous nous retrouver ? Surtout pas chez lui, pas davantage chez moi. Il exige de la discrétion, enfin de la discrétion de ma part...

Je fais un signe à Barthélemy Joseph : tu as toujours des entrées gratuites dans des lieux touristiques ? Lesquels en ce moment ? Dans Paris ou pas loin...

Deux entrées à Marne-la-Vallée, ça te dit ?

Je prends.

Nous nous retrouvons près des guichets d'entrée de Disneyland. Je suis fière de ma provocation, j'espère faire réagir mon demi. Je lui rappellerai sa première conversion, celle de l'Europa-Park, même si ça doit lui déplaire. Il va m'engueuler, me dire que je l'amène chez l'ennemi...

Abdelkrim Yousef me félicite de mon choix. Disneyland, c'est le meilleur endroit pour passer inaperçu, quand on est, comme lui, quelqu'un qu'on suspecte de tout et de son contraire, jusque dans sa propre famille.

Nous avançons dans ce faux monde sans parler davantage. La joie ambiante nous a coupés, les enthousiastes déguisés en personnages de Disney s'agitent et nous mêlent aux familles affamées. À peine entrés sur le site, les enfants bouffent, réclament à boire. On les gave, on les noie d'avance. Nous nous intégrons à un flux.

Alban crie que nous serons plus isolés dans une attraction, à condition d'éviter les voisins dans le wagonnet où nous nous installerons. Nous pourrions essayer le train de la Mine, basique et apprécié ? Nous sommes plus difficiles. Le Big Thunder Mountain ? Nous ne nous entendrons pas parler, pas plus que dans le Rock'n' Roller Coaster.

Nous parcourons du regard les possibles, leur agencement de village rassurant, changeons de flux pour longer le Crush's Coaster. Ce serait bien, ça ? Bien en quel sens ? Il ne faudrait pas que j'oublie pourquoi nous sommes là : Alban a quelque chose d'important à me dire. Nous ne nous décidons pas, le divertissement est trop envahissant, l'important est repoussé.

Dans ce moment flou, une pensée me traverse : chacune de ces attractions raconte une histoire à laquelle les clients, les fidèles de Disney, vont croire un instant, qu'ils vont vivre avec intensité. Mes fresques romanes avaient-elles une autre fonction ? Ces histoires étagées sur plusieurs registres, plusieurs murs, les historiens sont formels, tout un circuit d'images pour éduquer et distraire le paroissien illettré. Buisson ardent, Tables de la Loi, Big Thunder Mountain, je suis en plein dedans. Dans mille ans, une Alix Thézé, aussi sérieuse et compétente que moi, dégagera les différentes strates de Disneyland au scalpel, en saisira, dans un grand moment d'émotion, la signification spirituelle. Si Alban savait ce qui me traverse le crâne, à cet instant précis...

Je commence à me demander si je n'ai pas commis une erreur en l'entraînant à Disneyland. Impossible de nous parler de manière suivie. Il s'est décidé pour le Space Mountain, des montagnes russes couvertes, l'enfermement en plus du mouvement, parfait pour se cacher, mais pour parler ? Nous restons silencieux dans la file, jusqu'au moment où nous nous approprions un wagon vide. Alban ne laisse personne s'installer derrière nous. Dégage, morveux, si un petit se présente en premier. Réservé à deux amis, si c'est le père qui veut s'installer avec le fils. Des agents de sécurité s'inquiètent, nous rejoignent, pas le temps d'intervenir, le convoi démarre, les cris, la peur anticipée, la joie forcée, montée en douceur, accélération, nous regardons droit devant nous.

Alban a pris la parole depuis quelques instants, inaudible avec les cliquetis, les hurlements, le sifflement de l'air dans la semi-obscurité. Je lui crie de répéter plus fort. Nous allons devoir nous hurler nos confidences en public, dans la nuit, à la vitesse maximale...

Tu m'entends, Alix ?

La descente nous surprend, nous plaque, la remontée nous étouffe, malgré l'élan.

Je devine, grâce à des bribes de phrases, qu'Alban a appris, par Mme Vega, que j'ai fouillé chez lui. De quel droit ? Pour qui je me prends ? Si je croyais que ça n'allait pas se savoir... avec Mme Vega. Et alors ? Qu'est-ce que j'ai trouvé ? Rien. Forcé. Mais beaucoup. Quoi ? Des lectures. Des lectures, ça ne dit rien, des lectures.

Au contraire, ça dit la vie, des lectures, et la pensée, tout, tu devrais te méfier.

S'il n'y avait que les lectures... Le docteur, ensuite, le docteur Ahmad Savant, de quoi je me mêle ? Un type aussi fort que le docteur Savant n'allait pas se laisser prendre à mon petit numéro... Mes histoires de maux de ventre, un vrai médecin... Mes prétentions d'analyse permanente, décrypter les œuvres d'art, je me crois la plus forte... Faut pas que j'en sorte, de l'art, parce que, pour décrypter le reste, zéro. Qu'est-ce que j'espérais du docteur Savant ? Qu'il me montre des radios de mon frère ? Un diagnostic complet, un compte rendu de ses activités religieuses ? Combien de prières, où, comment, avec qui ?

Si ce n'était que ça, je te le dirais moi-même. Oui, j'ai eu un kyste aux intestins. Oui, le docteur Savant m'a guéri. Oui, il m'apprécie et me comprend mieux que personne dans notre famille. Oui, il me conseille et m'oriente. Oui, je prie. Où est le problème ? Mais tu soupçonnes, tu mélanges tout, tu vois de la haine contre toi, personnellement. Tu veux m'empêcher de vivre en dehors de ta norme. Et tu fous la merde. Te présenter à un homme comme le docteur Savant, te faire passer pour ma petite amie... Est-ce que tu te rends compte une seconde de ce que tu as fait ?

Nos rails s'incurvent à me soulever le cœur. Je vérifie mes attaches, convaincue qu'elles ne tiendront pas. Je vais être éjectée de mon siège dans l'obscurité. Pression de plusieurs tonnes sur le ventre et la poitrine, je vais mourir ici.

Le convoi remonte, je reconnais mes torts, je les braille dans le noir. Pourquoi avoir agi de cette manière avec le docteur Savant ? La curiosité, rien d'autre, savoir qui mangeait mon frère, qui l'envoyait dans un pays comme le Kenya ou plutôt la Somalie, comme l'a laissé entendre, j'allais dire Nadir Ahmed, je me ravise à temps, comme l'a laissé entendre à nos parents le responsable sur place.

C'est le plus beau pays islamique, dit Alban, le plus pur. Où est le problème ?

Il me serre le bras dans un virage descendant, douleur supplémentaire. Il veut me convaincre qu'il faisait là-bas du tourisme, du tourisme islamique, mais du tourisme. Ces deux jours avec des purs, des croyants de l'islam des origines, ça n'a rien à voir avec les visites organisées dans des souks ou chez des pseudo-tribus sédentarisées qui mendient des dollars.

Puis-je croire mon frère ? Non, je n'y arrive plus. Il me promène, avec sa visite aux purs. Que croit-il apprendre de plus, en deux jours d'islam pur, qu'un touriste de base promené sur un dromadaire ? J'ai entendu parler des Shebab somaliens, des purs peut-être, des assassins surtout. Si c'est eux que le docteur Savant t'a envoyé rencontrer...

Alban Abdelkrim ne me laisse pas le contredire longtemps, m'annonce que le plus important reste à dire : je ne mesure pas le mal que je lui ai fait. Que je fouille dans ses brochures militantes, déjà limite, mais il pourrait le tolérer...

Le train fonce en l'air et se retourne dans le noir, je n'entends plus que le cri unique de la foule, prolongé jusqu'à la fin de la boucle. Le tracé redevient visible.

Que j'obtienne un rendez-vous uniquement pour voir, comme je le prétends, la tête du docteur Savant, ce serait passé, si j'étais restée anonyme jusqu'au bout. Le plus grave, c'est que mon intervention le discrédite, lui, Abdelkrim Yousef, aux yeux des siens. Après le mal qu'il s'est donné, un Gaulois 100 % devenu musulman... On apprécie, le cas n'est pas si fréquent, même si, crois-moi, nous sommes de plus en plus nombreux, mais on s'interroge... Il faut être plus respectueux des traditions que n'importe qui d'autre, en savoir plus long qu'un croyant de naissance. Les sourates, il les cite dans le texte, comme un imam. Il fait l'admiration de ses amis.

Une visite de sa sœur chez le docteur Savant introduit le doute dans tous les esprits. On sait que j'ai menti, en me présentant comme sa copine, en posant des questions vicelardes. Démasquée instantanément ; c'est lui qu'on soupçonne. On va s'interroger sur mes buts véritables, et, par ricochet, sur les siens. Le docteur Savant lui-même considère que je peux avoir été envoyée par la police. Et même si je ne travaille pour personne, comme l'a assuré Alban, qui a pris le risque de me défendre, je passe pour une fouineuse, donc un danger potentiel, c'est malsain pour tout le monde. Qu'est-ce qui m'empêchera d'aller parler ensuite ? Abdelkrim, puisque c'est sa sœur, tous le savent à présent, ne parle-t-il pas trop en famille ? Ne se laisse-t-il pas aller sans réfléchir ? N'a-t-il pas déjà attiré l'attention sur eux ? Peut-on lui faire confiance ?

En dix minutes, tu as fait de moi un suspect auprès de mes amis. Ils m'imposent déjà de ne plus participer aux prières jusqu'à nouvel ordre, aux rencontres jusqu'à ce que ma bonne foi soit établie. Je dois donner des renseignements sur toi, expliquer ton comportement. J'ai du mal. Une vraie fouteuse de merde. Si je le dis, ça nous enfonce encore plus.

Musad, paraît-il, s'y est déjà mis et n'a pas été le plus tendre avec toi : esprit critique, qui doute de tout, et allumeuse... Oui, Musad se permet de parler de toi de cette manière. Comment veux-tu que je m'en sorte ? En plus, tu as expliqué au docteur Savant que tu travaillais dans des églises catholiques. Tu aurais voulu me plomber, tu ne t'y serais pas prise

autrement. D'ailleurs, je commence à sentir que ton but, ce n'était rien d'autre que ça, me plomber auprès de mes amis. Qu'ils se méfient de moi, que je me sente obligé de revenir vers toi. Que j'abandonne tout. Raté.

Le convoi nous dépose, retour sur terre. Nous nous extrayons de nos sièges conçus pour un voyage lunaire imaginaire ; marche hésitante vers la lumière. Envie d'un nouveau tour, comme au Silver Star, en Allemagne ? Pas vraiment. Alban reste trop écœuré de mon attitude. Sa sœur, l'évidence s'est imposée à lui, pendant notre envolée, Space Mountain, sa sœur a trouvé le moyen de le déconsidérer aux yeux de l'homme qu'il respecte le plus, dont les décisions sont les plus importantes pour son avenir.

Je nie toute préméditation ; un enchaînement de situations indépendant de ma volonté ; je voulais seulement mieux le comprendre. Un doctorant en chimie ne peut pas reprocher à sa sœur d'analyser des phénomènes, en particulier comment vivent ses proches.

Alban tient à ce que nous sortions séparément du parc ; ne pas être vu en ma compagnie ; je le compromets. Je lui demande qui compromet qui. Nous allons nous quitter fâchés.

Il ne sera pas fâché, si je jure de le laisser tranquille, de ne plus me mêler de sa nouvelle vie, de ne pas chercher à en apprendre davantage sur lui ni sur ses activités dans la communauté des croyants. Tu me donnes du boulot, récupérer leur confiance, c'est pas donné, crois-moi. Alors tu as intérêt à me lâcher. Il ajoute : pour ton bien, pour notre bien à tous les deux.

Je ne sais pas si c'est une menace ou un dernier mot d'affection. Il me laisse en plan dans le grouillement des mioches, dernière vision de mon demi, de dos, malingre et furtif.

J'en pleurerai.

Léna m'accueille comme une sœur à la gare de Mâcon-Loché-TGV, elle savait que je reviendrais. La boîte ne pouvait pas se passer d'une experte comme moi. J'ai le talent artistique en plus de la technique, c'est ma force. Ils sont obligés de le reconnaître, là-haut.

Ils n'ont rien décidé, là-haut, comme tu dis. Il paraît que la décision vient d'encore plus haut et que je suis très influente, alors que je ne connais personne au ministère. Totalement inexplicable. Tu connais quelqu'un, toi, au ministère de la Culture ?

Pourquoi je connaîtrais quelqu'un plus que toi ?

Léna Mauser a des sourires en coin. Je me demande, des fois, si, parmi tous les hommes avec qui elle essaie de vivre, elle n'en a pas trouvé un bien placé. Pourquoi un type qui ne couche même plus avec elle me donnerait un coup de main, à moi ?

Maintenant, je suis condamnée à aimer mon travail, à oublier mon frère, à me montrer enfin à la hauteur : rattraper les grattages excessifs de la barbe de Moïse. Nous attendrons les résultats des analyses pour consolider les parties les plus sensibles à l'humidité et fixer les couleurs. Des semaines de travail en perspective, détachée du monde et, selon la promesse que m'a arrachée Alban, détachée de lui.

Je ne rentre plus à Paris, en plein Moyen Âge, sept jours sur sept. Je commente mon travail dans l'église pour les visiteurs du dimanche. J'anime un Disneyland de l'époque romane. Léna apprécie ma nouvelle sérénité, craint toutefois mon retrait excessif.

On n'est pas des bonnes sœurs, tout de même, on ne va pas vivre dans notre église en permanence. Tu ne vas pas virer catho ultratraditionaliste, pour imiter ton frère.

Elle me sent sur ce chemin, je l'inquiète. Je n'ai plus de contact avec aucun homme, comment est-ce possible ? Elle en a trouvé deux nouveaux en un seul week-end. Ils ne lui seront d'aucun secours pour l'éducation de son fils, ils lui auront au moins changé les idées. Je devrais l'accompagner à Paris, laisser de côté notre traversée de la mer Rouge, sur notre mur, qui s'est révélée décevante.

L'analyse des sels démontre un tel degré d'humidité que le dégagement final ne dévoilera que des bribes de la grande scène attendue. Les lacunes sont trop étendues pour qu'on les comble. Pas de repeints, nos tâches ultimes consisteront à consolider le support existant et à démonter notre échafaudage. Je me désole de ce semi-échec.

Comme d'habitude, on dirait que tu te sens coupable de tout, me dit Léna Mauser. Libère-toi, à la fin. Ce n'est pas notre restauration qui est ratée, c'est le dessin original.

Qu'est-ce que je deviendrais sans Léna ? Elle s'agite déjà, pour que nous apprenions vite quel sera notre prochain chantier. Elle tient à ce que nous soyons affectées sur le même. Nous nous entendons si bien. Elle m'encourage à renouer avec Didier Ostend, si je n'ai pas le goût, comme elle, de chercher la nouveauté. Elle pense qu'il ne préfère pas que les garçons. Je veux bien croire qu'elle s'y connaît mieux que moi en hommes, mais, celui-là, elle ne l'a jamais rencontré. Il paraît que je lui ai assez parlé de lui pour qu'elle comprenne ce qu'il vaut et l'intérêt que je lui porte.

Je lui fais remarquer qu'Ostend n'a pas manifesté beaucoup d'intérêt pour moi ces derniers temps. Raison de plus pour me rapprocher de lui, dès que nous aurons bouclé notre chantier.

Les différentes instances qui financent nos travaux viennent constater son achèvement. Satisfecit aux exécutantes. Sans doute, nous n'ajoutons pas une œuvre majeure au patrimoine de l'art religieux. Notre travail de gratteuses-sauveteuses restera obscur, mais noble, selon les mots des officiels en visite.

Je me retrouve seule et vide, rue Botzaris, doutant qu'on me propose un nouveau chantier. Je n'appelle pas Alban, comme il me l'a imposé. Tout juste si j'ai marché une fois dans sa rue, fait demi-tour, quand j'ai aperçu Mme Vega rentrant les poubelles de l'immeuble.

Nos parents, à l'approche des vacances d'été, vivent une période faste, le rebond après la crise. Leur fils est passé deux fois, remis de son voyage, selon eux. Sa thèse avance. Ils n'en connaissent toujours pas le sujet, l'essentiel est qu'elle avance. Il a pris soin de les rassurer, cela ne me rassure pas. Il en a profité pour prendre les nouveaux catalogues, cela les réjouit et m'inquiète encore plus.

Léna passe régulièrement rue Botzaris, me pose les mêmes questions à chaque fois : le futur chantier, ai-je assez insisté pour que nous nous y retrouvions ensemble ? Quelles nouvelles de mon frère ? Je devrais insister aussi. Mes relations avec Ostend et le petit danseur, Nadir Ahmed ? Et puis, mes écritures, comme elle les appelle ? J'ai noté du nouveau ? J'esquive, la questionne à mon tour, ses hommes, son petit, sa fin de mois... Elle parle moins d'argent qu'auparavant : elle a moins de frais de garde pour son fils. Pourquoi tient-elle tant à travailler, dans ces conditions ?

Je me sens toute mélangée devant elle, sa présence me fait plaisir, ses pressions, répétées dans tous les sens, m'exaspèrent : Sors, renoue avec Ostend, réclame un chantier pour nous deux, prends des notes...

Ses conseils me fatiguent, j'accepte pourtant de les suivre, pour avoir la paix. Je me décide : Didier Ostend, pour commencer. Gênée, quand il m'annonce qu'il n'est plus dans l'éolien. Si je lui ai fait tout perdre... Il ne m'en veut pas, au contraire, il n'a jamais eu autant de moyens et de temps : il a négocié des indemnités consistantes, contre l'engagement de ne pas dévoiler certaines pratiques anticoncurrentielles. Il touche le chômage et il rédige des notices pour une encyclopédie en préparation sur les technologies nouvelles. Il rentabilise triplement son passage dans l'énergie du vent, presque grâce à moi.

Je lui demande s'il voit toujours son Nadir. Pourquoi m'intéresser à son Nadir ? Il pensait que je l'appelais pour lui-même, pas pour Nadir, autrement dit, il s'en doute bien, pour mon frère.

Simple moquerie, précise-t-il. Puisque nous avons du temps tous les deux, voyons-nous. Avec Nadir ? Décidément, je ne lâche pas mon idée.

Nous passons une première soirée ensemble, marche, restaurant, cinéma. Didier m'avoue que les ambitions artistiques de Nadir l'occupent beaucoup et l'ont éloigné de lui. Ils s'aperçoivent ici ou là. Le deuxième soir, cinéma, restaurant, marche jusqu'à la rue Botzaris, mon lit. Je trouve Didier encore plus attentif qu'à l'époque de notre première relation. Mon corps s'était engourdi, il me redonne des couleurs, du pigment. Je redeviens réactive à des effleurements ; il me suit, quand je veux plus de douceur. Il a plus de mal à admettre mon insistance à le voir renouer avec Nadir : je le ramène du côté hétéro et je l'incite le même jour à reprendre une liaison homo ? Aucune sincérité de ma part ?

Si mon approche était intéressée, notre proximité est vraie, je le jure, parce qu'elle était imprévue.

Nous finissons la nuit sans dormir, sans rien dire, sans bouger, serrés. Si je tiens à parler à Nadir, il arrangera une rencontre.

Nous nous retrouvons à la Bastille. Nadir rêve d'opéra. Il se verrait bien dans le ballet *Les Enfants du paradis*, intarissable sur ses ambitions. Je le mets en garde : a-t-il assez travaillé ? Son niveau réel, est-il conscient de son niveau réel ?

Il n'entend pas mes questions. Il sait où est sa place, un appel, étoile, Opéra-Bastille, rien ne l'empêchera de s'y produire un jour. Un converti de plus, un fanatique, je ne veux pas le déguster d'avance, avec ma lucidité d'artiste rentrée.

Je réussis à détourner la conversation sur ses cousins, sa fréquentation de la mosquée du 11^e arrondissement. Y croise-t-il quelquefois Abdelkrim Yousef ?

On est moins bavard, en ce moment, dans le quartier. On se méfie les uns des autres, Yousef n'a pas été épargné. J'ai peine à croire que c'est moi qui ai provoqué autant d'inquiétudes dans ce petit milieu. Nadir n'est pas sûr que j'y sois la seule pour quelque chose. Les amis de ses cousins vivent en état de siège, se sentent suivis et écoutés en permanence. Quelques-uns s'en moquent, provoquent, se croient au-dessus de tout, de la loi comme de la peur, avec la protection de Dieu.

Nadir a toutefois appris un détail, sans grand intérêt, selon lui : Abdelkrim Yousef s'est fait arracher une dent. On en a parlé, parce qu'il s'est fait accompagner chez le dentiste, auquel il a demandé cette extraction sans anesthésie. On n'est même pas sûr qu'il avait une dent malade, c'est ça l'étonnant. Nadir n'a pas compris sa démarche.

Je reconnais Alban, immature comme à quatorze ans. Il a voulu montrer sa bravoure à ses amis, leur prouver qu'il est digne de les servir. Tout ça à cause de moi, je n'en doute pas. Je lui ai coûté une dent, le prix de son rachat, après mon intervention calamiteuse. Ses amis lui font à nouveau confiance au moins ? Pas sûr, pas tous. Il garde la protection du Docteur, c'est sa chance.

Le docteur Savant ?

Nadir dit qu'on n'a pas le droit de l'appeler autrement que le Docteur.

Peu de cheveux, petites lunettes, costume Saint Laurent ?

Certainement pas, c'est le Docteur, la tête couverte, une chachiya épaisse, et en qamis.

Il change de tenue, selon qu'il exerce la médecine dans un hôpital public ou réunit des croyants, mais c'est bien le même, tu ne crois pas ? Pourquoi avoir peur de lui donner son nom ?

Parce que ce n'est pas son nom. Je ne peux rien te dire de plus, je serais mal vu.

Je n'obtiens plus rien de Nadir. Il me parle de chorégraphie, de développement musculaire, de concentration de l'énergie dans le geste, de sa carrière future...

Que puis-je pour lui ? Croire en lui. Que puis-je pour mon demi-frère ?

OceanofPDF.com

Je reçois une proposition de chantier, en Bourgogne toujours, plus au nord, en Puisaye ; quelques églises romanes réputées, aux fresques connues, non à dégager, mais à réparer. Je serai intégrée à une équipe existante, sans responsabilité personnelle. Je vois qu'on me reprend, mais que la confiance en moi n'est plus totale. J'aime autant, avec mes doutes sur mon travail, l'incident sur le chantier précédent, l'exécution purement technique me conviendra mieux.

Léna est-elle prévue dans notre groupe ? Il ne semble pas. Je la retrouve affectée par cet oubli. J'interviens auprès de la direction. On me répond que les chantiers se font rares, le patrimoine n'est pas la priorité des communes et des départements chargés de l'entretien des édifices religieux. On n'a pas besoin de tout le monde en même temps.

Léna passe rue Botzaris, déçue, puis en colère. Nous nous rendons visite pour nous soutenir, plus souvent chez moi que dans son deux-pièces, porte de Clignancourt. Elle traîne l'après-midi dans mon appartement. Son fils ? Elle l'a remis en garde : toute la journée avec lui, elle n'en pouvait plus, trop pénible. Il préfère vivre avec sa nourrice. Elle accepte la dépense ? Elle se débrouille. Ce serait encore mieux avec une mission.

Je ne sais pas par quel nouveau miracle le directeur m'annonce qu'elle est prise avec moi, en remplacement d'un membre de l'équipe brutalement empêché. Il n'a pas encore eu le temps d'en informer Léna, je m'en charge. Je vais lui en faire la surprise, une bouteille de champagne à la main, porte de Clignancourt.

Je l'étonne à peine, avec ma bonne nouvelle ; je la dérangerai plutôt ; un homme s'est levé à mon arrivée, un grand aux cheveux drus et noirs, une mèche grisonnante toutefois, carré de visage, autour de la quarantaine, sûr de son élégance, presque trop à l'aise. Première fois que je croise un de ses amis ou amants. Je les imaginai plus jeunes, d'après ses confidences. Je remarque l'alliance de celui-là. Elle s'inquiète souvent de ne pas réussir à construire une vie stable, pas étonnant, si elle ne s'intéresse qu'à des hommes mariés.

Je tombe mal, l'homme ne veut pas s'attarder. Il ne s'est même pas présenté, il ne pense qu'à s'esquiver, discrétion... S'il a peur que je le dénonce à sa femme... J'agite ma bouteille fraîche, il n'y aurait pas de mal à la partager. L'homme décline fermement ma proposition et sort sans montrer la moindre affection pour Léna, ni baiser, ni signe de la main. Il me vient un sale doute.

Ne me dis pas que tu te fais payer par des hommes pour régler ta nourrice ?

Je fâche Léna, je délire sur son compte. Je retire ce que j'ai dit, j'ajoute, pour me rattraper, sincère aussi, que, lorsque je vois un homme pareil chez elle, je l'envie. Je n'ai pas son aisance, il me faut du temps, des détours pour approcher et accrocher quelqu'un.

Celui-là me plaît bien, smart et tout. Tu ne m'as pas dit son nom.

Léna Mauser ne prend pas la peine de me répondre, nous ouvrons le champagne : nous avons obtenu ce que nous voulions, une mission commune, inutile de chercher plus loin. Tout se règle une nouvelle fois par miracle. Alban a peut-être raison, il faut croire en un Dieu protecteur. En tout cas, ne pas chercher plus loin, répète Léna.

Nous nous préparons pour ce nouveau projet, j'ai moins de temps à consacrer à Didier Ostend. Je sens que nous allons redevenir de simples amis. Il me transmet des informations sur Alban, j'en déduis qu'il voit davantage Nadir. Je ne lui en voudrai pas, au moment de partir pour une longue période.

Il semble, selon Nadir, que mon demi s'apprête lui aussi à partir pour un nouveau grand voyage. J'interroge nos parents : leur fils a-t-il réservé chez eux un vol, un hôtel, une destination de rêve ? Il est passé rapidement, sans emporter de catalogue. Barthélemy Joseph s'est souvenu de mes inquiétudes pour questionner Alban, sur un ton léger : toujours extrémiste ou intégriste ?

Les mots des incroyants, a répondu Alban, remplissent le désert de leur pensée, mais le sable du désert emplira bientôt la bouche des incroyants.

Barthélemy Joseph admet que cette manière de s'exprimer n'est pas habituelle chez un doctorant, plus poétique que scientifique, encore moins chez Alban... Mais la science, poussée assez loin, rejoint la poésie, non ?

Cette contamination verbale, de plus en plus flagrante, confirme mes inquiétudes : Alban s'immerge toujours davantage dans son nouveau milieu, il y a retrouvé la place que je croyais lui avoir fait perdre. Tout est à reprendre. Mon beau-père me rejoindrait presque sur ce point, s'il ne me confiait aussitôt qu'ils ont fait le choix, ma mère et lui, d'accompagner Alban sur la voie qu'il a choisie. Tenter de le contredire, comme je semble en avoir l'intention permanente, aurait l'effet inverse, selon lui. Il connaît son fils, contrairement à ce que je pense. Alors accompagnons-le, il ira moins loin avec nous que sans nous.

Sa lucidité m'étonne. Je ne l'avais jamais remarquée chez lui ; le père m'échappe autant que le fils. Le plus troublant, pour moi, reste ce voyage en préparation, en dehors de l'agence familiale. Dois-je, moi aussi, comme nos parents libéraux, accompagner mon frère dans sa démarche, autrement dit le laisser faire ses conneries ?

La veille de mon propre départ, je ne peux pas m'empêcher de téléphoner à Alban, sans réponse, puis d'aller marcher dans le 11^e arrondissement. Je remonte la rue Jean-Pierre-Timbaud en plein après-midi, une rue parisienne semblable à beaucoup d'autres, des petits commerces tristes, des bars, un mélange de marcheurs plus ou moins affairés. Si je croyais tomber sur une enclave fortifiée de l'islam politique, je me trompais. Si les durs sont là, ils se fondent. Je longe ce qui doit être la mosquée.

C'est toi, Alix ?

Je suis prise, je n'avais qu'à pas traîner par là. Je commence à y connaître trop de monde, malgré moi.

Tu peux répondre, c'est bien toi, Alix ?

Musad vient de me dépasser. Des années qu'on ne s'est pas revus. Il a engraisé, un air de bon père de famille, à même pas vingt-cinq ans. Je bafouille des excuses. Pourquoi des excuses ?

D'être là, d'avoir l'air de fouiner, de m'occuper d'affaires qui ne me regardent pas, me dépassent. Je risque de nuire encore à mon demi : Musad ira répéter à son imam, aux cousins de Nadir, à tous les louches du coin que la sœur d'Abdelkrim Yousef les surveille, qu'il faut se méfier de lui autant que d'elle, une allumeuse, pas vrai ? Tu diras que je suis venue allumer la mosquée... Évite, s'il te plaît, pour une fois... Si mon frère l'apprend, il est capable de venir brûler sa grande sœur à l'acide pour faire le caïd.

Musad m'invite à boire une bière, il en descend deux, sans m'adresser de reproches. Il se dit, au contraire, heureux de me voir.

Tu as raison de passer par là. N'aie pas peur, on a le droit de nous toucher, c'est même recommandé. Je crois, moi, que tu viens à nous, pas que tu essaies de nous enlever Abdelkrim.

Je retrouve Musad, toujours à la fois direct et retors.

Tu l'aimes, ton petit frère, tu tiens à ce qu'il reste pur. Mais il n'a jamais été aussi pur et en accord avec lui-même. Si tu restes, je te montre le quartier, ce que nous sommes. Tu peux changer ta vie, toi aussi, avec nous, avec moi. On prendra le temps qu'il faut. N'importe pas qu'on t'attend au coin de la rue Morand pour te jeter de force un voile sur la tête. Tu as le droit de changer, pas forcément en mal. Est-ce que tu te sens en accord avec toi-même ? En ce moment ?

Je ne veux pas me laisser embarquer. Comment voit-il que je n'ai jamais été plus en désaccord avec moi-même que depuis la transformation d'Alban, depuis que je l'ai découverte ?

Musad répète qu'il n'est pas tel que je le crois, il me touche le bras, l'épaule. La foi ne l'a pas rendu moins charnel. On change, mais pas tout à fait. Si j'accepte de le revoir, chez moi de préférence, il me promet de beaux moments.

Je lui fais remarquer que la foi n'a pas atténué non plus sa vantardise. Je constate que sa religion, au moins selon lui, ne met pas la modestie des hommes au premier rang des vertus. Il me garantit que, dans toutes les religions, les vertus sont faites pour être honorées, pas pour être respectées, nuance, et il me caresse la main.

Je me défends, j'ai du mal, il a toujours cet ascendant d'homme qui ne doute jamais. Ça prend, des fois, je me suis fait avoir le premier jour. Je vois trop bien comment Alban a pu se laisser entraîner. Pour une conversion, il suffit d'un homme fort et d'un homme faible. Et si je laisse paraître une faiblesse, il me prendra, comme il dit, il me forcera.

Il sent ma résistance, lâche ma main, commande de nouvelles bières. Je ne savais pas que, pour obtenir une conversion, les musulmans utilisaient l'alcool...

Méfie-toi des généralités, dit Musad.

Il parle beaucoup, assure connaître des gens importants dans le quartier. Si je veux me faire conseiller des lectures, avoir un entretien sur ma foi, il me présentera les personnes les plus compétentes.

Que sait-il de ma foi ? Il me demande ce que moi-même j'en sais, répond à ma place : peu de chose. Je devrais donc lui faire confiance. Je refuse le nouveau verre qu'il commande pour moi. Ses procédés deviennent trop voyants. Vraiment, qui se laisserait prendre ?

Toi, peut-être.

Je me crispe, il éloigne ses mains, me laisse dans le vide un moment, me reprend au moment où je me lève : Si tu voulais savoir où est ton frère, je pourrais te le dire.

J'attends.

Je pourrais te le dire, mais pas ici.

Parlons de lui dans la rue, alors.

La rue non plus n'est pas un bon endroit... Si tu te montres visiblement hostile à la communauté, on me le reprochera. Le mieux serait d'en parler chez toi...

Je pars demain ; mes bagages à faire.

Musad dit que ce ne sera pas long. Je vois la manœuvre, sexe et adieu.

Si tu veux des nouvelles d'Abdelkrim... d'Alban, si tu préfères... Si tu tiens vraiment à avoir des nouvelles de ton petit frère...

Je dis à Musad qu'il me montre les vraies méthodes de son milieu, corruption, chantage et manipulation. Je ne marche pas, il peut me lâcher tout de suite. Quant à Alban... Il fait ce qu'il veut, je me fous d'avoir de ses nouvelles...

À qui vais-je faire croire ça ? Je traînais rue Jean-Pierre-Timbaud par hasard, sûrement ? Musad préfère ne plus insister.

Juste un mot : tu ne trouveras pas Abdelkrim Yousef dans le quartier. Il est déjà parti. Et loin. Plus loin que tu ne pourrais l'imaginer. Il s'épanouit, même si ça te dérange. Là où il est, l'air est sec et sain. Montagne, plateau, je ne te dis pas tout, des fois que tu accepterais de me revoir, pour avoir la suite. Dernier détail : il n'est pas seul, bien encadré, je te rassure. Il progresse de jour en jour, physiquement et intérieurement. Tu vois, programme complet, pour faire de lui un homme digne de ce nom.

C'est quoi un homme digne de ce nom, pour vous ?

Je ne peux pas t'expliquer ici. Je m'arrête là, je t'en ai dit beaucoup trop. Si tu t'intéresses à sa vie, si tu veux partager quelque chose avec lui, avec nous, appelle-moi quand tu veux. Tu me trouveras toujours près de toi, comme le meilleur ami. Oublie le reste.

Il m'embrasse en pleine rue, à même pas cent mètres de sa mosquée, avec sa chaleur et sa décontraction habituelles. Je reste toute seule sur le trottoir.

J'ai eu le malheur de raconter à Léna Mauser ma rencontre avec Musad. Elle me reproche, durant les deux heures de notre voyage vers la Puisaye, d'avoir manqué deux occasions en une, coucher avec un mec et apprendre dans quel pays précisément voyage mon demi et dans quelles conditions. Ça aurait été utile, pour ta famille. Son insistance me dépasse. Qu'est-ce que ça lui fait, à la fin ?

Son autre sujet d'excitation, c'est Ernesto Pignotino, le chef de chantier qui va nous diriger là-bas. Sa réputation est double : le plus compétent et le plus expérimenté des cadres de notre atelier, un expert formé à Venise, au Centre européen, mais le chef le plus pénible, toujours sur votre dos, ne faisant confiance à aucun subalterne réputé par principe incapable. Léna n'est pas sûre de se laisser malmener longtemps par un homme, même le plus doué.

Nous savons qu'il se fait appeler Maître. Il est né en France, mais son nom et ses origines italiennes lui sont montés à la tête, il se prend pour un maestro de la peinture primitive italienne, au moins pour un de ses descendants. Une collègue a assuré à Léna qu'il est en réalité le petit-fils d'un plâtrier calabrais immigré.

Son accueil correspond à nos inquiétudes. Le râleur nous reproche d'avoir pris notre temps. L'église n'est pas au centre du village ; à la limite d'un bois, la dernière trace d'un monastère ruiné. Nous avons erré un quart d'heure de trop avant de le trouver.

Maître Pignotino nous fait remarquer qu'il attendait une autre équipe. L'atelier lui impose Léna au dernier moment, à la place d'une demoiselle avec laquelle il a l'habitude de travailler depuis vingt ans. Cette volteface l'indispose ; prêt à refuser la nouvelle venue.

Léna se défend : la personne dont il parle est en congé maladie, il a fallu lui trouver une remplaçante. Maître Pignotino ne croit pas aux ennuis de santé de cette compagne de travail de la plus haute valeur, une femme increvable, vingt ans sur les mêmes chantiers, pas un manquement. Cela sent le passe-droit à plein nez. Il ne sait pas comment nous nous y prenons, mais nous avons intérêt à prouver nos talents, si nous voulons travailler avec lui.

Il ne s'agit pas de dégager une fresque inconnue, mais de reprendre une restauration ancienne. Les critères ont changé. Les repeints, ici, étaient excessifs. Les restaurateurs de l'époque ont comblé les lacunes, comme pour faire du neuf, en ajoutant des détails vraisemblables, en réalité parfaitement imaginaires. Ce neuf lui-même a vieilli différemment de l'ancien authentique. La discordance entre les époques est devenue criante. À nous de distinguer les ajouts, de les éliminer et de les remplacer par des traits suggérant notre ignorance et notre honnêteté.

Le *tratteggio*, c'est ma spécialité, dis-je à maître Pignotino, pour lui montrer que nous valons bien celle que nous remplaçons.

Il ne nous laisse pas le temps de défaire nos bagages, au travail tout de suite. Il nous pose des colles toutes les cinq minutes, pour prendre en défaut nos connaissances historiques ou techniques. Léna perd son assurance, d'un seul coup, je réponds à sa place, quand c'est nécessaire. Maître Pignotino me suggère de laisser ma copine répondre.

Je la laisserai répondre quand vous aurez fini de nous questionner : nous ne sommes pas vos élèves. Nous voulons bien suivre vos consignes, si vous tenez compte de nos suggestions et si vous ne nous prenez pas pour des idiots.

Il me regarde autrement, puis considère Léna Mauser. Je devine ce qu'il pense : celle-là s'y connaît moins, je garde mes chances de la martyriser et de l'éjecter. Je devrais lui dire qu'il se goure. Il met fin, sans explication, à la journée de travail, pour nous montrer notre logement commun. Pas d'hôtel à proximité, cette fois, un camping deux étoiles, un mobil-home. Nous allons vivre à côté de ce tyran minutieux, partager la cuisine et la salle de bains avec lui.

Le chantier est délicat, plusieurs mois de travail, toute la belle saison. Léna me glisse qu'elle ne tiendra pas, sans riposter, avec un type pareil. Déjà qu'elle ne tient pas deux jours avec ceux, non qu'elle aime, mais qui lui plaisent, comment tenir deux mois avec un odieux complet ?

Nous avons l'avantage d'être deux filles. Maître Pignotino nous mène la vie dure sur l'échafaudage, mais nous pouvons rire ensemble, s'il s'absente un moment. En vérité, j'apprécie son exigence dans le travail, elle ne me laisse pas le temps de réfléchir à autre chose. Je m'aperçois, après des heures de concentration sur quelques millimètres carrés de peinture, sous sa

pression, ses questions, ses hypothèses, que rien d'autre ne m'a traversé l'esprit ; pas eu le temps de remettre en cause la vanité de cette minutie, ni de me demander ce que je fais pour mon demi, où il vit à cette heure précise.

Les questions me reviennent le soir, je n'ai pas non plus le temps d'y répondre ; trop crevée, je dors. Léna s'endort encore plus vite que moi, laborieuse et soumise comme elle ne l'aurait pas cru. Pignotino est aussi effacé et silencieux, le soir, dans le mobil-home, qu'il est agressif, le scalpel à la main.

Les tensions entre nous viennent parfois de nos maladresses, surtout du téléphone. Léna reçoit trop d'appels, à tout moment de la journée, d'anciens amants prêts à renouer pour un week-end. Maître Pignotino s'indigne, nous sommes dans une église, notre activité est d'ordre chirurgical et non moins religieux. Le chirurgien interrompt-il son intervention pour fixer un rendez-vous à sa maîtresse ? Le prêtre répond-il au téléphone pendant l'office ?

J'ai eu le malheur, moi aussi, de recevoir un appel de Didier Ostend m'annonçant que Nadir avait obtenu des informations nouvelles sur le voyage d'Alban. Mes questions, sans réponse d'Ostend, ont inquiété maître Pignotino. De quels fondamentalistes ai-je parlé ? Je semble être liée à des musulmans, il n'en revient pas. Bon catholique, famille italienne, traditionaliste avoué, spécialiste de l'art chrétien, il ne doutait pas que ses collaboratrices partagent sa foi et ses valeurs. Suis-je vraiment de confession musulmane ?

Dis-lui que tu t'es convertie, me souffle Léna, il va faire un arrêt cardiaque.

Je ne cherche pas la provocation, mais je sens bien que maître Pignotino est troublé par mes réponses. Je suis obligée de lui avouer, sans entrer dans les détails, l'existence et le cheminement de mon frère. Je remarque qu'il se tient, depuis, à plus grande distance de moi, comme si mon demi pouvait déteindre sur nous.

Je lui glisse que des spécialistes de la peinture ne devraient pas avoir peur des mélanges de couleurs ; le genre de remarque à ne pas faire. Pignotino m'interdit l'usage du téléphone, à moi aussi, me pose de loin des questions perfides sur ma famille, mes origines, mes lectures, ma conception du monde. Il me soupçonne de ne pas être franche, décrypte chacun de mes propos.

Il dit apprécier mes compétences, ma sûreté de geste, mais je sens qu'il doute de moi, de mes intentions. Quel est le sens de ma présence ici, dans cette église catholique ? Je reste trop évasive pour lui. Il a remarqué que je passais beaucoup de temps à écrire sur mon ordinateur. Il aimerait savoir ce que j'ai de si important à noter chaque soir.

Je commets une erreur : je prétends prendre des notes sur notre chantier, nos avancées, nos doutes, nos corrections, nos discussions techniques. Pignotino veut immédiatement lire mes comptes rendus. N'est-il pas le responsable du chantier ? Est-ce que je n'écris pas des âneries ? Je n'ai pas le droit d'exprimer dans son dos des critiques sur lui et son travail. Quel usage est-ce que je compte faire de ces notes ? Il exige un droit de regard, sinon il m'interdira l'usage de l'ordinateur comme du téléphone.

La dictature s'installe, comme prévu, soupire Léna.

Je refuse de communiquer mes écrits à maître Pignotino, vie privée, liberté d'expression. Je lui promets de ne pas parler de son travail. Il en est encore plus furieux. J'ai pris soin de mettre un code à mon ordinateur, j'ai bien fait : je l'ai retrouvé plusieurs fois déplacé. Je ne quitte pas ma clé USB. J'ai surpris ce matin Pignotino fouillant les poches d'un de mes pantalons posé sur un dossier de chaise. Léna me conseille de lui confier ma clé USB, après mon travail. Maître Pignotino la flique moins que moi. J'accepte sa proposition, en attendant que notre maître se calme.

Nous avons pris du retard sur le chantier ; certains repeints sont difficiles à dater, les époques se chevauchent trop étroitement. Nous avons envoyé des prélèvements à analyser, les résultats ne sont pas arrivés aussi vite que nous l'espérions.

Pour tenir les délais, Pignotino nous oblige à rester sur place samedi prochain. Il assure avoir obtenu l'autorisation légale de la direction. Il croit nous avoir à sa main : empêcher Léna de vivre ses amours multiples et aléatoires. Il a perçu qu'elle a besoin de beaucoup d'argent et promet de nous faire payer en heures supplémentaires.

Nous nous laissons faire. Léna a donné rendez-vous dimanche à un de ses amis parisiens. La chaleur monte, l'ami est content de trouver plus de fraîcheur à la campagne. Ils baiseront dans le mobil-home, c'est Pignotino qui sera dégoûté. Je fais la même proposition à Didier Ostend. Puisqu'il ne veut rien me révéler au téléphone de ce qu'il a appris sur le voyage de mon demi, qu'il vienne jusqu'à moi. Il lui semble préférable, en effet, de parler d'Alban dans un trou, loin de Paris. Ce qui se passe est si grave ? À moi de voir, quand j'aurai reçu les explications de Nadir Ahmed.

Il débarque avec lui. Pignotino découvre son erreur de nous avoir maintenues sur le site. Il voulait nous contrôler, nous en faire baver, le voilà obligé de partager le mobil-home avec un jeune pas très raffiné (je préférerais l'homme marié de l'autre jour), ignare et tapageur, et un couple de gays, dont un Maghrébin. Il renonce à faire visiter l'église à nos invités et nous laisse rapidement entre nous.

Une dispute éclate, à la fin de notre déjeuner, entre Léna et son ami malpoli, qui s'est permis, après trois verres de montagny, des sous-entendus antipédés et antiarabes. Elle ne le croyait pas aussi nul, elle le met dehors, sans en paraître affectée. Ce n'est pas la première fois qu'elle en vire un avant d'en profiter, difficile de tomber sur la bonne personne.

Nadir me demande s'il peut parler devant Léna. Je n'ose pas la chasser, elle vient de prendre sa défense. Elle connaît mon frère, je lui en ai assez dit sur son compte, un peu plus, un peu moins...

Léna ne veut pas gêner, propose de s'éloigner. Je lui suggère de rester avec nous jusqu'au café. Nadir hésite encore, il préférerait parler de danse, de la chance qui s'offre à lui. Une petite compagnie lui a fait une proposition, rien de grandiose encore... Didier Ostend le ramène à notre sujet. Ils n'ont pas fait deux cents kilomètres pour se réjouir d'un succès modeste, mais pour partager avec moi des nouvelles importantes.

Abdelkrim Yousef est en voyage, ce n'est pas un secret. Je dois savoir, si j'ai encore des illusions, que ce voyage n'a pas pris les voies touristiques habituelles. Avec les cousins de Nadir, rien n'est clair, ils échangent à demi-mot. Il n'est pas sûr de tout, une certitude pourtant, pas la plus rassurante, le groupe de croyants a pris la voie terrestre. En avion, on n'échappe pas aux contrôles ; en voiture, on peut traverser l'Europe sans croiser un uniforme, rejoindre l'Asie par des montagnes, avec l'aide de frères, partout.

Nadir a vu personnellement le minicar Toyota où trois amis, parmi lesquels mon demi, ont rejoint quatre Rouennais chargés. Selon un cousin, ils emportent du matériel informatique. Ce trafic n'est pas l'unique but du voyage. Tous ont pour objectif de rejoindre un camp d'entraînement, du moins c'est ce qu'a raconté un des participants. Ils feraient mieux de se taire, même devant les amis, a dit le cousin de Nadir, mais ils sont tous comme ça, tellement fiers d'eux qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de se vanter.

Abdelkrim n'était pas prévu dans le groupe initial, tenu à l'écart depuis que je me suis agitée pour lui. Il est revenu en grâce, en faisant valoir ses compétences, ce qui n'est pas le moins inquiétant, pense Didier Ostend : Ses compétences, tu vois ce que ça veut dire, ses compétences ?

Je n'ai jamais associé mon frère à des compétences : de l'énergie, des excès, des rêves cauchemardesques, oui, mais des compétences...

Tu oublies son doctorat.

Comme il est parti, il ne soutiendra jamais sa thèse.

Soutenir une thèse, c'est une chose, avoir les connaissances d'un chimiste, c'en est une autre. Si le Docteur l'a défendu, alors que tous les autres se méfiaient de lui, ce n'est pas par affection personnelle. Il pense qu'un chimiste apportera beaucoup à son groupe.

Quand vous parlez du Docteur, encore une fois, c'est bien du docteur Ahmad Savant, le chirurgien si parfait de l'hôpital Henri-Mondor ?

Lui ou un autre, c'est le Docteur. Là n'est pas l'essentiel. Nadir et Didier sont venus pour me faire prendre conscience de ce qui arrive : mon frère a franchi un pas supplémentaire. Il est dans une sorte de camping comme ici, mais à visée militaire. Abdelkrim Yousef apprend à devenir un combattant de Dieu, malgré sa tête de petit Français pâle, plus ou moins bourgeois, niveau d'instruction supérieur. Il n'est pas encore devenu un djihadiste au sens propre, mais ça commence à y ressembler. Son passeport, c'est la chimie. S'il est capable de maîtriser plus vite que les autres des techniques plus sophistiquées, il trouvera sa place, sauf s'il se fait éjecter par des trop purs, racistes, ou qui ne feront jamais confiance à un Occidental.

Ils ne sont pas nombreux, les purs Occidentaux convertis comme lui, mais ils existent. Ils ne sont pas forcément aimés, mais ils plaisent, en prouvant qu'on peut transformer et dominer d'anciens infidèles. Ils font tout pour se faire bien voir alors.

Je reconnais le goût ancien de Didier Ostend pour la géopolitique et les théories générales, mais j'aimerais mieux savoir où, exactement, mon demi avait l'intention de se rendre et s'il y est arrivé, et toujours en vie. Sur ces points, Nadir a moins de certitudes. Ses cousins eux-mêmes ne formulent que des hypothèses. L'un d'entre eux a entendu dire que le groupe a prévu un long détour par l'Asie pour rejoindre le Moyen-Orient, en particulier Dubaï, d'où serait originaire le Docteur. Mais les autres sont sûrs qu'ils ont roulé vers Lahore, au Pakistan, pour voir la plus grande mosquée d'Asie, et que leur destination finale était le Waziristan, au Pakistan, à la frontière afghane.

Quelle que soit la destination, beaucoup de pays à traverser, des déserts, des régions en guerre, comment sept lascars peuvent-ils se déplacer si longtemps sans être interceptés ?

Des points de chute amis partout... Et puis la plus grande partie du monde est vide. Nous, nous avons peur du vide, pas eux. Le vide les protège, alors ils passent par le vide et ils atteignent leur but. Enfin, Nadir n'en sait pas plus. Aucun échange, aucun message compromettant pour donner des nouvelles.

N'attends pas de carte postale avec vue sur une oasis et des cocotiers. Alban ne voyage plus en suivant le modèle de ses parents. Il a commis cette erreur la dernière fois, il a compris. Aujourd'hui, il va droit à l'extrême. C'était dans sa logique personnelle, et sa logique personnelle rencontre la logique d'un mouvement politique et religieux. Ce n'est plus un fantasme de sa part, c'est du concret. On voulait que tu en prennes conscience, mais c'était sans doute déjà fait.

Je le crains, oui, mais je n'aurais jamais osé le penser pour de bon. Je voyais bien Alban en rêver, tourner autour, sa rencontre avec des purs, en Somalie, pas forcément s'engager dans un groupe armé.

Vous me conseillez quoi ? Qu'est-ce que je peux faire pour lui, aujourd'hui ?

Sans doute plus rien, répond Ostend.

Je n'aime pas sa réponse défaitiste. Admettons que mon demi s'entraîne militairement... S'entraîner, ce n'est pas encore combattre. Admettons qu'il sache manipuler des produits chimiques, ce n'est pas suffisant pour fabriquer une bombe atomique. Il pensera à moi, il reviendra, nous parlerons. Il n'aura encore rien fait de décisif. Je le connais, le plus grand rêveur de nous tous... il fantasmait à quinze ans sur les coasters, aujourd'hui sur le djihad... le même rêve, le même jeu, il ne passera jamais à l'action. Il se fera arrêter à une frontière. C'est ce qui peut lui arriver de mieux.

Nadir a entendu dire que, si on se faisait arrêter dans certains pays en guerre, on finissait dans une cage minuscule exposée en plein soleil. Je ne peux pas espérer une issue de ce genre pour mon frère. Il est préférable de ne plus rien espérer pour le moment. Ce n'est plus du rêve, ce n'est plus du jeu. Ils me le répètent : du concret, je saisis ce que ça veut dire, du concret ? Je devrais préparer nos parents au pire, selon Ostend. Tout ce qui reste en mon pouvoir.

Je n'ai jamais eu autant de mal à travailler. Maître Pignotino nous harcèle pourtant moins depuis dimanche. Il semble se désintéresser de nous. Nous nous sommes déconsidérées à ses yeux. Le monde que nous transportons avec nous lui paraît de plus en plus étranger. Il n'était pas heureux de notre venue, il ne soupçonnait pas à quel point nous serions éloignées de lui et de l'idée qu'il se fait de professionnelles de la restauration d'art. On attendrait un minimum de distinction, Léna a des relations vulgaires ; un minimum de morale, Alix entretient des amitiés contre nature et antichrétiennes... Le nouveau monde lui échappe, contaminé, désolant. Il se plaint d'être entouré de semi-incapables, préoccupées de tout sauf de l'art roman, de tout sauf du patrimoine chrétien, de tout sauf des valeurs humaines de notre civilisation.

Léna m'incite à réagir. Les idées ne sont pas son fort. Si Pignotino se place sur ce terrain, elle pense que j'ai plus de ressources qu'elle pour le contredire. S'il s'agit seulement de l'envoyer balader, elle s'en chargera toute seule.

Elle s'en est chargée. Pignotino menace d'en référer à nos responsables parisiens. Il se fera un plaisir d'obtenir la résiliation de nos contrats.

Doucement, dit Léna, vous avez vu comment on s'est imposées à la place de votre copine ? C'était bien votre copine de vingt ans, non ? Alors, n'allez pas vous plaindre trop vite, vous seriez surpris de voir votre contrat résilié avant le nôtre.

L'argument ne vole pas haut, mais il porte. Pignotino nous regarde avec inquiétude. L'aplomb de Léna pour énoncer les absurdités les plus grosses et les rendre crédibles me surprend toujours. Je me demande quelquefois... Il vaut mieux que je ne me demande plus rien. Nous avons de nombreuses semaines de vie commune devant nous, beaucoup de travail ; pas tenable, si personne ne fait d'efforts.

Nous passons le reste de la journée en silence. Je n'ai jamais si peu avancé dans le comblement d'une lacune. Ma main est lourde ; poser des hachures à l'aquarelle sans trembler, insurmontable. L'image de mon demi s'agitant sous les ordres d'un commandant du djihad, au milieu d'équipements militaires, de cordes, d'échelles, de barbelés dissimulés sur un plateau africain ou dans une poche désertique d'Afghanistan ou du

Pakistan, me traverse sans arrêt. Je n'arrive pas à croire qu'il se soit autant éloigné de moi. Je m'y perds, je suis perdue, comme lui, aux ordres d'un petit chef, dans la forêt poyaudine. Qu'est-ce que je fais de mieux dans mon désert français ? De plus honnête, de plus beau, quand je griffonne mon tratteggio sans y croire ?

Pourquoi restez-vous la main en l'air, Alix ? me crie maître Pignotino. Il ne s'agit pas de chercher l'inspiration. Posez votre trait où il doit être et passez au suivant, on n'exige rien de plus. Si vous étiez capable d'admirer l'œuvre que vous sauvez, ce serait encore mieux.

Admirer, pourquoi pas ? Nous travaillons sur des scènes du Nouveau Testament, une vie silencieuse du Christ. Le registre à traiter, un Massacre des Innocents, à vivre de l'intérieur, centimètre carré par centimètre carré. Comment me dire : je travaille sur du beau millénaire, sans garder en tête que le beau millénaire, ici, à admirer, c'est un massacre d'innocents ?

Je ne peux pas penser toujours, il faut vivre aussi. Nous avons obtenu de maître Pignotino de rentrer à Paris les week-ends. Je m'intercale dans les goûts flottants de Didier Ostend. Bien présent avec moi, telle semaine, alors sans nouvelles de Nadir, donc sans nouvelles d'Alban ; soudain plus lointain, chargé d'articles à rédiger ; plus vraisemblablement, Nadir est revenu d'une de ses mini-tournées.

Ces jours-là, je me rapproche de ma mère et de mon beau-père, les plus surprenants des parents : situation rare dans notre vie commune, nous avons la même inquiétude à partager. Bientôt deux mois qu'Alban ne s'est plus manifesté, leur libéralisme s'effrite, leur confiance aussi.

Leur fils les déteste-t-il à ce point ? Ils n'avaient jamais soupçonné avoir si peu compté à ses yeux. Des doutes les prennent, aussi rudes que les miens. Ils se sentent responsables d'erreurs indéfinies. Étaient-ils forcés de travailler si tard à l'agence, tout au long de l'enfance d'Alban ? De s'en remettre à des tiers, à moi surtout, pour suivre son éducation ? Il s'en tirait toujours, rien n'est venu les troubler. Leur dernier espoir, qu'il s'en tire encore, là où il est. Je leur parle de son camp d'entraînement, sans pouvoir m'empêcher de laisser tomber une vacherie : ne confondez pas trop vite ce genre de camp avec vos camps de vacances.

Ils ne le prennent pas mal. Barthélemy Joseph pousse même plus loin que moi ma critique. Cette histoire le rend perplexe sur son métier. Il n'avait jamais mesuré la portée de son cynisme personnel, déposer des vacanciers, clients payeurs avant tout, dans des bulles ensoleillées, à côté de pays en guerre, parfois au milieu de régions sinistrées.

Nous vendons de l'ignorance et de l'indifférence, en enfermant les nôtres dans des camps sécurisés. C'est comme avec Alban : du moment que rien de mal n'arrivait, nous avions le sentiment d'avoir réussi notre mission.

Je ne suis plus sûr de rien, répète Barthélemy Joseph, à chacune de nos rencontres.

Je n'ai rien appris de neuf, lui non plus. Nous nous soutenons avec les mêmes espérances : s'il était mort ou arrêté, nous aurions été prévenus. Nous nous forçons à conclure qu'Alban exerce sa liberté. Sa conversion a été libre, son départ aussi.

En sommes-nous certains ? Nous avons du mal à croire qu'un homme dérive sans être manipulé. Alban a pu être séduit par Musad, guidé par le docteur Savant. A-t-il fait allégeance à un groupe sans y être contraint ? Nous ne savons pas s'il vaut mieux le croire dominé ou pleinement déterminé.

Il reste une dernière possibilité, informer le ministère des Affaires étrangères. Barthélemy Joseph y songe depuis un moment, mais il ne sait pas comment présenter l'affaire sans nuire à son fils. Faut-il le désigner comme une victime soustraite à la France, à sa famille, ou le dénoncer comme un militant décidé, un criminel en puissance ?

Le balancer... Si c'est pour son bien... Que savons-nous de son bien ? Son père conclut qu'il vaut mieux, pour le moment, ne pas attirer l'attention sur son fils.

Tu veux dire ne pas attirer l'attention sur ton agence de voyages ?

C'est possible, me répond Barthélemy. Nous critiquons nos activités actuelles, mais nous ne sommes pas assez forts pour renverser toute la table. Les uns persistent à vendre leurs voyages, une autre à nettoyer des peintures romanes. Nous n'avons pas le courage d'Alban.

Sans autre aide de Barthélemy Joseph et de ma mère, je me retourne vers Musad. J'ai refusé ses propositions la dernière fois, je suis prête à tout ce dimanche.

Fuyant au téléphone, il m'incite à me taire. La paranoïa de ces gens doit être justifiée, les téléphones écoutés. J'hésite à me plier : si une grande oreille m'entend, elle saura que je cherche mon frère pour le sortir d'un mauvais plan. Musad me coupe, il arrive.

Je ne suis plus sûre de vouloir l'attendre. Je ne vais pas jouer la vierge sacrificielle pour savoir. Il a vite fait de monter rue Botzaris. À cran, rien du charmeur baratineur toucheur de toujours, il m'engueule. Que je laisse tomber les téléphones, que je m'abstienne de citer le nom de mon frère, pas plus Alban qu'Abdelkrim, si je tiens à lui rendre service. Moins j'en sais, moins je parle de lui, plus je l'aide.

Musad finit par se calmer, retrouve sa voix enveloppante, son naturel coucheur. Je vais lui résister le plus longtemps possible, surtout s'il s'interdit, pour notre bien à tous, de me fournir la moindre indication. Je lui offre un gin, il le refuse.

Dis-moi, toi aussi tu te radicalises, en ce moment. Tu as renoncé à l'alcool ? Aux femmes illégitimes aussi ? Je n'y crois pas.

Il admet qu'il va se marier.

J'étais prête à coucher avec toi, cette fois, je ne vais pas te supplier...

Il retrouve son sourire, il m'avait toujours au sourire. Il se lève, me frôle, s'arrête, reprend son pas vers la porte, revient. Surtout, que je ne parle plus de mon frère au téléphone, à lui ni à personne. Je suis probablement écoutée, comme sœur d'Abdelkrim Yousef. Je n'arrive pas à le croire. Moi, une simple demi-sœur... Rien à voir dans cette histoire...

Détrompe-toi, reprend Musad, tu es plus intéressante que tu ne le crois.

Si au moins je savais où en est Alban, ça me donnerait des raisons d'être prudente.

Ça t'exposerait encore plus. Fais-moi confiance, reste en dehors.

Il s'apprête à sortir, un dernier mouvement vers moi : si ça peut te rassurer, Abdelkrim a pris, là-bas, contact avec une ONG, une ONG islamique, ça existe, qu'est-ce que tu crois ? Il est parti aider une population en difficulté.

C'est où, là-bas ? Et depuis quand ne faut-il pas prononcer au téléphone le nom d'un humanitaire soucieux de la santé des populations ?

Musad estime avoir trop parlé, contre les consignes. Il l'a fait pour moi, il ne peut pas davantage, désolé.

J'ai besoin de parler à Didier Ostend et à Nadir tout de suite. Ils sauront ce que signifie une ONG islamique. Ce serait un tel soulagement d'apprendre que mon frère ne se prend pas pour un combattant, mais pour un protecteur des déshérités.

Je les retrouve tous les deux, dans la discrétion, j'applique la leçon de Musad. Nadir me cite des sigles, des ONG arabo-musulmanes. Il ne connaît personne, dans son quartier, qui s'en réclame, mais pourquoi pas ?

Didier Ostend n'y croit pas : Musad t'enfume, c'est un malin. Il te dit ce que tu attends, pour que tu te tiennes tranquille ou que tu enfumes toi-même ceux qui pourraient écouter ton portable. Ne te fais pas d'illusion sur ton frère, il n'a pas l'esprit d'un touriste humanitaire. N'écoute pas Musad, pas fiable.

Nadir n'est pas aussi catégorique qu'Ostend. Il promet de se renseigner sur les liens possibles de la communauté avec une ONG.

Le plus étonnant, c'est de se retrouver le dimanche soir en Puisaye. Musad s'efface avec ses ONG... Finalement, je devrais considérer ce chantier comme une bénédiction, l'allègement par le travail, l'école du sacré authentique. Merde, je parle comme une religieuse. J'ai des missels sous la main, à l'entrée de notre église, je ne vais pas me mettre à genoux et prier pour le salut de mon frère ? Ça me ferait peut-être du bien. Pas trop vite.

En ce moment, nous tentons, Léna et moi, sans rien ajouter, de mieux faire ressortir, sur le registre central du mur de la nef, les traits d'Hérode ordonnant le Massacre des Innocents, pendant que maître Pignotino termine, de l'autre côté, le Songe de Joseph et la Fuite en Égypte, scène en partie mangée par des algues.

Raviver les couleurs dissimulées l'excite au plus haut point, fanatique du pigment retrouvé. Nous ne lui connaissons aucune vie extérieure. Il passe tout son temps, dimanche compris, entre l'église, le village et notre camping. Nos relations de travail seraient apaisées, s'il ne lui prenait des envies, de temps en temps, de faire des incursions dans notre existence. Mes notes l'exaspèrent, si j'y passe trop de temps : l'anxiété de me voir porter un jugement négatif sur son travail persiste. Il aimerait obtenir la permission de lire sur mon écran ; refus ; il essaie d'entrer à l'improviste, dans le réduit où je travaille, pour surprendre quelques mots. Je me barricade, il le prend mal, finit par oublier.

D'autres fois, il s'en prend à Léna et à ses hommes réels ou supposés. Il l'a aperçue un soir avec quelqu'un au village. Il n'a pas pu s'empêcher de s'approcher d'eux, par-derrière, pour les dissuader, a-t-il dit ensuite, de venir s'accoupler dans notre mobil-home. Il s'est présenté à l'homme comme le responsable de Léna, pour lui signifier qu'il n'avait pas tous les droits ici. Il a eu la satisfaction de voir cette personne se séparer aussitôt d'elle. Une pression morale sur des êtres immoraux par nature ne leur fait pas de mal, de temps en temps, ajoute-t-il, d'autant plus qu'il a noté que ce monsieur était plus âgé que Léna et portait une alliance.

Vous devriez réfléchir, avant de détourner des pères de famille.

Nous nous foutons de lui et de sa morale archaïque. Plus tard, je demande à Léna si elle accumule les nouveaux selon une typologie précise (la série des petits mecs pas dégrossis, la série des hommes mariés) ou si elle recycle les mêmes. Elle fait semblant de ne pas voir ce que je veux dire.

Je lui rappelle que je l'ai moi-même aperçue, à Paris, avec un homme portant une alliance. Est-ce le même que Pignotino a fait fuir ou un nouveau ? Un local ? Ce serait inédit. Elle fait dans le Poyaudin, sans s'en vanter ? Ou elle invite des réguliers de Paris, sans me le dire, alors qu'elle étale, d'habitude, ses relations avec une certaine complaisance ?

Elle trouve que les questions de Pignotino sont déjà abusives, si je m'y mets aussi... Plus moralisatrice que lui... Je l'ai connue plus relâchée pour parler de ses hommes. Est-ce que ce serait sérieux avec celui-là ? Le même qu'à Paris, donc, et elle le cache... J'énerve Léna, n'en parlons plus.

Une bénédiction pour moi, ce chantier ? Le sentiment s'épuise vite. Je me sens de plus en plus recluse dans notre église ; mon univers s'est rétréci à deux cents mètres carrés de peinture. Peinture universelle, dit maître Pignotino. Noces de Cana, Tentation du Christ dans le désert. C'est petit, mais c'est grand comme le monde.

Je veux bien, mais quand on n'a plus personne à qui parler... Léna elle-même s'est rétrécie, moins démonstrative avec moi, moins joyeuse. Je déteins sur elle. L'attente d'Alban me coupe de tout le monde, j'éteins les meilleures volontés autour de moi.

Je ne peux pas me laisser dissoudre comme ça, je réagis, je m'ouvre à l'univers. Je deviens une lectrice de tous les journaux disponibles, à la maison de la presse du village, sur Internet. Je guette les articles sur le Proche- et le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord, la région subsaharienne, les groupuscules répertoriés, même les ONG musulmanes, aussi opaques que les groupes d'activistes, les enlèvements, les proclamations des réseaux pro- et anti-islamistes. L'obsession mondiale me gagne, l'impression que la vie sur la Terre se résume à des groupes souterrains et opposés, des joueurs violents et provocateurs. J'imagine mon frère parmi eux.

La peinture romane du XII^e siècle elle-même, avec ses scènes antiques, massacre, tentation, fuite, ne me distrait pas de ma monomanie. Elle la renforce au contraire.

Mon ventre se serre chaque fois qu'une dépêche annonce l'arrestation de combattants. J'épluche les noms, à défaut les nationalités. Des suspects sont recherchés ou capturés sur tous les continents, mon demi est-il l'un d'entre eux ? Pas de jeune Français, cette semaine, ni d'Abdelkrim. J'examine à la loupe la photo d'un salafiste, soupçonne un travestissement, une barbe poussée pour masquer les traits d'Alban. J'explore les pigments, les retouches éventuelles. Non, cette fois encore, il ne s'agit pas de mon frère.

Difficile de dire si je crains de le voir apparaître sur mon écran ou si je l'espère. Au moins je saurais ce qu'il est devenu, même si je devais en souffrir. Mon obsession devient envahissante et dérange Pignotino. Ces journaux que je ne jette pas, ces recherches qui encombrant mes nuits... Pas fraîche, la fille, le matin, devant son pan de mur rouge et ocre.

Vous êtes de moins en moins à votre travail, se plaint maître Pignotino, vous auriez besoin d'être soignée. Ce n'est pas normal. Ce n'est que votre frère, après tout. Vous n'êtes pas responsable de lui. Vous n'êtes pas non plus une Marie-Madeleine à la dévotion d'un Christ.

Il a du mal à sortir de ses références religieuses. Je considère les paroles de maître Pignotino comme des idioties, mais elles me font du bien. Il a raison, je dois lutter contre mes tendances, m'adresser enfin aux autorités de l'État pour qu'on recherche Alban Joseph comme une personne disparue.

Ce ne sera pas lui nuire, mais l'aider, ma seule ambition depuis le début. Croire qu'on préservera les affaires de l'agence de voyages, en cachant l'histoire de mon demi, c'est une erreur, je le vois de plus en plus clairement. Erreur de maintenir la fiction de sa liberté de choix. Nous avons seulement honte de voir un garçon bien élevé, brillant, passer de l'autre côté. Quel autre côté ? C'est le plus embarrassant à dire. Je sens que je ne suis pas encore fermement décidée.

Je me fixe une limite : notre première campagne de restauration touche à sa fin. Je ne la retarderai pas par un départ anticipé. Je respecte mes engagements. Je n'en prendrai pas d'autres, c'est tout. D'ici là, je renonce à la presse, je jette la documentation accumulée, je m'abstiens de toute lecture. Dans trois semaines, nous quitterons la Puisaye. Dans trois semaines, j'aurai assez de force pour franchir le pas. Quel pas ? Dénoncer mon demi.

C'est un matin, je travaille au burin, autour de la main levée d'un personnage dont nous discutons l'identité depuis plusieurs jours, saint veillant ou figure secondaire, pour le premier miracle de Cana. Je souligne le tracé des doigts : main bénissant ou main étonnée devant la force miraculeuse ? Nous n'arrivons pas à tomber d'accord.

Mon téléphone vibre dans la poche de ma blouse, Pignotino est prêt à me l'arracher des mains. Combien de fois nous a-t-il interdit de répondre au téléphone pendant le travail, dans un lieu sacré ? Et à un moment décisif comme ce matin ?

Nous esquissons une lutte sur l'échafaudage, mon burin l'effleure, glisse et tombe. Maître Pignotino l'imagine déjà fiché dans une scène du registre inférieur et se penche. J'en profite pour répondre.

Didier Ostend, je serai bref : prépare-toi.

Me préparer à quoi ?

Peux pas t'expliquer au téléphone. Prépare-toi.

Je descends sous les insultes de Pignotino, alors qu'aucune peinture n'a été endommagée. Je récupère mon burin, le lance dans sa direction ; mauvaise réception, petite coupure, il m'accuse d'avoir voulu le tuer, m'interdit de chantier pour la journée.

Je lui aurais demandé la permission de m'absenter, il me l'aurait refusée. Je ne vais pas me plaindre d'être écartée pour la journée, si je dois me préparer. À quoi me préparer ? Je pense tout de suite au pire : on a retrouvé le corps d'Alban, on envoie la famille le récupérer, au Waziristan ou ailleurs.

Léna sent que ça ne va pas, se tient auprès de moi. Je lui annonce la nouvelle, la mort d'Alban, ce ne peut pas être autre chose... Prépare-toi... Prépare-toi à une mauvaise nouvelle.

Si c'était le cas, dit Léna, Didier Ostend n'aurait pas été prévenu le premier. La famille d'abord, vos parents. Donc il est vivant.

Heureusement que j'ai Léna. J'appelle Barthélemy Joseph, en train de réfléchir à de nouvelles formes de voyage, une tendance que l'agence a trop négligée jusqu'ici, porteuse, le tourisme responsable, humanitaire, il va s'y mettre. Rien sur Alban ? Rien.

Tu vois, dit Léna, prépare-toi, c'est prépare-toi à la bonne nouvelle. Ton frère est de retour, Nadir l'a appris par ses cousins, il a averti Ostend.

Pourquoi ne pas le dire clairement, alors ? Alban est revenu, ce n'est pas plus long que prépare-toi, s'il tient à économiser son forfait.

Léna pense qu'il se méfie plutôt du téléphone. Lui aussi se croit sur écoute ? La paranoïa universelle.

Ostend n'est peut-être pas écouté, mais toi ?

Qui m'écouterait ? Qu'est-ce que je représente d'écoutable ? Je bosse en silence dans une église de la campagne bourguignonne, sept heures par jour.

Tu es la sœur d'Abdelkrim Yousef.

Je suis la demi-sœur d'Alban Joseph, pas d'Abdelkrim Yousef. Qui connaît Abdelkrim Yousef ?

Sans doute beaucoup plus de gens que tu ne le crois, qui le connaissent aussi bien ou mieux que toi.

Léna me fait peur, je suis trop naïve. J'ai toujours eu la réputation de piger vite, je dois me trouver dans une période de confusion mentale. Je me concentre, nouvelles interrogations : comment Léna sait-elle tout ça ? Est-ce que j'aurais sous-estimé ses facultés cérébrales ? Quoi d'autre ?

Puisque tu es si forte, dis-moi à quoi je dois me préparer exactement, si Alban est rentré en France, sans se soucier de nous prévenir, ses parents ou moi.

Elle me rassure, elle n'en sait pas plus que moi, elle me soutient, c'est tout.

Je passe le reste de la journée sur Internet. Aucune dépêche d'agence récente ne signale un complot, une arrestation de voyageurs suspects, la reconduite à la frontière de migrants illégaux, une embuscade dans les montagnes afghanes, la plus petite explosion. C'en est même étonnant, le calme sur cette Terre, le jour où la voix tendue de Didier Ostend m'a donné l'ordre de me préparer.

En milieu d'après-midi, le gérant du camping frappe à la porte de notre mobil-home. Je suis attendue à l'accueil. Pourquoi n'a-t-il pas conduit la personne jusqu'ici ? Elle refuse, n'a pas donné son nom, ça semble pressé.

Je me prépare, je ne le reconnais pas, masqué par son sac à dos, devant l'accueil, à l'extérieur. C'est lui, en personne, le plus attendu, mon demi.

Il m'entraîne aussitôt à marcher avec lui, tout en esquivant ma tentative d'embrassade.

Je n'ai pas le droit de te prendre dans mes bras pour te dire ma joie de te voir vivant ?

Distance avec les femmes, même si c'est sa sœur ?

Inutile qu'on nous voie davantage ensemble. Le gérant du camping, c'est déjà beaucoup.

Nous bifurquons vers le bois contigu, hors des allées, là où les petits feuillus s'épaississent. Alban pose son sac à dos au pied d'un frêne, coup d'œil circulaire, ses bras se posent sur mes épaules, les attirent vers lui, deux baisers sonores sur chaque joue, comme les jours où je réussissais un examen, et il me tient serrée, comme il ne l'a jamais fait, plusieurs minutes.

Je m'étais préparée à tout, depuis ce matin, à sa mort, à son indifférence, pas à sa tendresse. Mon cerveau s'efface de moi, vide d'intentions et de questions. Seuls mes bras vivent encore et entourent la taille d'Alban et l'écrasent et l'étouffent. Cela dure. Les doigts de mon demi quittent mes omoplates pour aller desserrer mes mains.

Tu me coupes la respiration, grande sœur. Je ne suis pas venu ici pour mourir.

Je m'aperçois que j'avais perdu le souffle moi aussi. Nous revenons à la vie commune, inspiration, expiration, trop rapprochées d'abord, de plus en plus espacées, jusqu'à ce que nous puissions nous regarder, à quelques pas l'un de l'autre, pas encore nous parler.

L'homme sous mes yeux a subi une nouvelle métamorphose. Le maigre aux épaules étroites s'est élargi, épaissi, rondeur des muscles ; la tête d'enfant prolongé s'est asséchée, un athlète au sommet de sa forme, à la peau tannée d'efforts et de soleil. Nos parents seraient contents, ils jureraient que leur fils revient d'une cure de thalasso aux Caraïbes, en pension complète.

C'est ça, vos camps ?

Mon demi se contracte aussitôt, je sens qu'il ne m'autorise pas encore à lui parler librement. Autre changement, cette dureté dans les yeux et les mâchoires. Je devine un contrôle de soi jamais vu chez Alban, gestes et paroles. Il s'en veut de notre épisode de tendresse et scrute les bois. Je crois que personne ne nous menacera ici ; plus isolé qu'une oasis ou qu'un plateau semi-aride.

Il m'aimait moqueuse autrefois, ça n'a plus l'air de prendre. Je me sens maladroite devant un vieux trop sage. Je le fais marcher à côté de moi ; son pas me surprend, plus ramassé et mécanique, plus souple aussi, à mesure que nous nous enfonçons dans les fougères. Il avance plus vite que moi, s'en aperçoit, s'arrête et se retourne.

La tension entre nous retombe. Je découvre quelque chose sous ses traits émaciés et brunis. Quoi ? Pas facile à identifier. Quelque chose qui manquait à Alban, je dirais un air radieux, quand il se détend.

Je le rattrape, les questions se mélangent dans ma tête et s'annulent dans ma bouche, peur de le braquer encore.

Tu me diras ce que tu voudras.

Le moins tu en sauras, le mieux ce sera pour toi.

La dureté officielle, c'est bien, mais n'oublie pas que je suis ta demi-sœur.

Il se relâche, je vois qu'il est embarrassé... l'envie de me faire plaisir... pas trop quand même... sa grande sœur, la seule avec qui il partageait ses exploits idiots de petit frère... Il a changé, il doit bien rester un rien de la personne ancienne. Je vais le ressusciter, ce rien, s'il me donne quelques heures. Je suppose qu'il doit repartir vite ?

Alban se montre moins catégorique d'un seul coup. Il ne sait pas combien de temps durera son séjour, longtemps peut-être, cela ne dépend pas de lui. Il est conseillé à ceux qui reviennent, comme lui, d'un long voyage, de se faire oublier.

Est-il recherché ? Pas besoin d'être recherché pour intéresser certaines personnes. Il sait qu'il a été suivi, depuis son retour. Se débarrasser des suiveurs, un nouveau plaisir.

Dans ces conditions, est-ce bien malin de rendre visite à un membre de sa famille ?

Alban rit, toujours plus radieux : Ces gens-là sont trop bêtes. Les évidences leur échappent. Rassure-toi : je ne suis soupçnable de rien et, si je le suis, c'est encore mieux. Il ne peut rien nous arriver ici, Dieu nous protège.

La protection de Dieu et nous... Je ne veux pas paraître trop mécréante, mais je ne suis pas sûre qu'elle soit suffisante. C'est curieux, cette certitude de se sentir à l'abri, sous prétexte qu'on croit. Je ne sais pas quel entraînement il a suivi, là où il était, ni quel enseignement, je suppose tout de même qu'on se méfiait de l'inconscience des recrues et qu'on leur apprenait à prendre des précautions extrêmes...

Alban confirme mon impression. Pourquoi alors sa première idée a-t-elle été de se réfugier auprès de sa sœur ?

Si quelqu'un est bien caché, dit Alban, c'est ma sœur. Je mets au défi les petits fonctionnaires des services du monde entier de repérer ma sœur ici, ils sont trop mal organisés.

J'avoue que l'assurance radieuse de mon frère me met mal à l'aise. Les clandestins, les criminels recherchés ont-ils tous ce sentiment d'immunité, ce plaisir de la provocation et du risque ?

Quand un homme ordinaire prend un risque, me répond Alban, il se casse la gueule. Si on est sorti du cadre ordinaire, le risque nous protège.

On vous apprend ça, dans vos camps ? Mais c'est le début de la folie, une telle sûreté de soi.

Pas de la folie, du simple bon sens : même s'ils se cachaient dans chaque arbre de cette forêt, les hommes dont je te parle n'en descendraient pas avant longtemps. Ils ne peuvent pas intervenir n'importe comment, ils doivent attendre le moment propice. Tant que je suis avec toi, je recule le moment propice. Ils sont obligés de rester accrochés à leur arbre, comme des petits singes.

Mon demi lève la tête vers les cimes des frênes et crie : Salut aux singes de la forêt.

Tu vois, ils n'osent pas répondre. Leur présence même nous protège. C'est ce qu'on m'a appris. Toi aussi, tu me protèges, en étant simplement là, avec moi. Ce n'est pas de l'inconscience de rejoindre sa sœur aînée, au plus profond d'un trou creusé au centre de la France.

N'empêche, lui-même ignorait que j'étais au plus profond de ce trou et il a réussi à me trouver, pourquoi pas les petits singes dont il parle ?

C'est grâce à Nadir Ahmed qu'il m'a repérée. Ses amis lui disaient, à son retour : pas question de t'exhiber avec nous. Ton groupe se disperse jusqu'à nouvel ordre. Tu n'existes plus, pour le moment. Tu donnes ton préavis, on déménagera ton appartement, on te fournit une nouvelle adresse. J'ai vu l'adresse, une cité du 93, j'ai dit : ce n'est pas une adresse pour se cacher, ça, c'est une enseigne lumineuse au-dessus de ma tête. Fais ce qu'on te dit. Et si je trouve mieux que ce qu'on me dit ? Ils me connaissent, ils m'ont seulement imposé de me faire oublier le temps qu'il faut.

Je suis presque heureuse d'entendre Alban : faussement soumis, toujours aussi peu obéissant au fond, il n'a pas changé autant que je le craignais. Mais la désobéissance est-elle appréciée de ses nouveaux amis ? Qu'est-ce que je sais de ses amis ? Pas grand-chose, pourtant j'ai l'impression qu'ils ne tolèrent pas l'insoumission, encore moins la liberté d'esprit.

Fais-moi confiance, dit Alban, je leur en ai montré plus qu'il n'était nécessaire pour qu'ils soient tolérants avec moi.

Il refuse de m'expliquer ce qu'il entend par là. Dans tous les cas, il fallait se planquer chez quelqu'un de discret. Un de ceux avec qui il a voyagé a pris contact avec un de ses cousins, Nadir Ahmed, qu'il ne connaît pas trop, mais qui semble bien me connaître et se préoccuper beaucoup de moi.

Il paraît que tu pleures beaucoup sur moi. Il m'a décrit le coin où tu vis, l'endroit idéal, dans ma situation. J'ai appris qu'il dansait... danseur, comment est-ce possible ? Sa compagnie, des petits frimeurs plutôt amateurs, il m'a semblé, a trouvé des engagements du côté de Saint-Étienne et de Clermont-Ferrand. Ils partaient ce matin en car. Nadir m'a proposé de me poster à la sortie de Paris. Il m'a fait monter dans son car, sur une aire d'autoroute, en dix secondes. Si des petits singes me suivaient, ils ont perdu ma trace. Tu m'imagines, en voyage avec une bande de danseurs et de danseuses, tous endormis à neuf heures du matin. Ils commencent leur nuit, m'a dit ton Nadir. Tout ce qu'il faut pour passer inaperçu. Le chauffeur m'a lâché à hauteur d'Auxerre. J'ai fini à pied, quelques heures de marche, rase campagne, pour semer les derniers singes possibles, en suivant les indications de Nadir. Franchement, personne ne serait assez malin pour me retrouver dans un bled pareil.

J'aimerais croire mon frère. Quel homme est-il devenu en quelques mois ? Ce soldat mûr auquel il voudrait ressembler ou ce gamin plus inconscient que jamais ? Les deux à la fois et les deux sont effrayants. Que dois-je faire de lui, à présent ? Notre mobil-home est étroit, complet. Maître Pignotino n'admettra pas la présence d'un tiers. La location fait partie du budget alloué pour la restauration des peintures, hors de question qu'un profiteur abuse des biens sociaux.

Je peux encore moins lui présenter Alban comme mon frère. Le peu qu'il sait de lui le scandalise déjà ; les gendarmes seraient chez nous demain matin. Le mettre dans le lit de Léna ? Un de ses innombrables amants ; autre scandale ; moindre. Elle ne demanderait pas mieux, maintenant qu'Alban ressemble à un surfeur californien.

C'est lui qui n'est pas d'accord. Il préfère passer la nuit dans les bois, endurci, prêt à toutes les rigueurs, malgré l'automne qui vient. Ensuite, il pourrait acheter une tente, s'installer dans le camping, peu occupé en cette fin de saison. La vie discrète, nous nous verrions le moins possible, dans la forêt. Pour trouver cette tente, nous aurons besoin de la voiture de Léna. Elle a déjà rencontré Alban, elle sera forcément témoin de sa présence. Il me suffira d'obtenir, sans mal, qu'elle ne parle pas de lui à maître Pignotino.

Je laisse mon frère dans une clairière. Le gérant ne me pose pas de questions, quand je lui annonce la venue d'un nouveau client demain matin. La malice de son œil m'en dit assez. Il pense que j'introduis au camping mon petit ami, dans le dos de maître Pignotino, dont il connaît le caractère et les principes. Il me couvrira.

Je ne m'endors pas ce soir : je vois Alban allongé dans un trou d'herbe, entouré de singes hurleurs. Hier, j'étais prête à le dénoncer et, aujourd'hui, qu'est-ce que je fais ? J'aide un membre de ma famille à retrouver une vie normale ou je deviens la complice d'un activiste, sans doute clandestin, peut-être recherché ?

Convaincue, à cinq heures du matin, que mon demi n'aura pas tenu dans son terrier : il aura compris que je ne peux rien lui donner, il préférera retrouver les siens, les nouveaux, les vrais. Il aura repris la route de Paris à pied.

J'erre dans la nuit des bois, pas foutue de m'orienter. J'aurais bien besoin d'un stage d'entraînement paramilitaire, moi aussi, si je veux retrouver mon frère. Je lève un renard, provoque des courses brèves, lapereau, blaireau, toute cette vie d'avant le jour, la plus ordinaire et la plus inquiétante des vies. Si un marcassin me terrifie, qu'est-ce que je vaudrais à côté de mon frère ? Je m'affaisse sur un talus, j'attendrai d'y voir clair.

Je me réveille frigorifiée, cherche l'axe du soleil levant, tombe sur le visage tranquille de mon demi, à quelques pas. Ma présence ne l'a pas troublé. Inconscience ou maîtrise, rien ne le menace. Je l'admire, malgré moi. Nous nous faisons signe, instant heureux, la reconnaissance des enfants.

Je l'aide à sortir de son trou. Il se sent dans le flou du réveil, plusieurs espaces se superposent en lui : un plateau désertique se mêle une seconde à notre carré de bois poyaudin. Il n'en revient pas d'avoir retrouvé la France, de se réveiller près de moi. Combien d'années que cela ne nous est pas arrivé ? Les derniers mois l'ont éloigné de sa sœur, de son pays, de nos façons d'être et de penser. Il n'en a éprouvé, dit-il, aucune nostalgie. Le retour le secoue plus que le départ.

Son réveil difficile le laisse sans défense devant moi, il parle plus facilement qu'hier soir, j'en profite. Je réclame plus de détails sur son plateau désertique. Il commence, se reprend vite, évoque un est, un nord, la chaleur et le froid, l'altitude et de grands espaces vides.

C'est comme ça, au Waziristan ?

En Somalie, en Éthiopie, en Asie... Dans les Alpes aussi.

Il a retrouvé sa maîtrise : ce que j'ignore est préférable à ce que je pourrais apprendre sur lui. Ne nous disons les choses qu'à moitié, c'est toujours trop. Si j'étais en plein accord avec lui, ce serait différent, mais il sait que je ne l'approuve pas, pour le moment. Plus tard, peut-être, si je change de point de vue...

Comment changer de point de vue, s'il ne me dit rien ?

Prenons notre temps, aidons-nous l'un l'autre. Le plus urgent, aujourd'hui : emprunter la voiture de Léna Mauser, acheter à mon nom et à mes frais, dans la ville la plus proche, une tente, des vêtements adaptés à la saison, un téléphone sans abonnement, jetable, ce sera encore mieux.

Un téléphone ? Jure-moi que tu ne t'en serviras pas pour des plans ou des trafics foireux. Je ne tiens pas à être considérée comme la première responsable. Il m'assure qu'il ne mêlera sa demi-sœur à rien de mal. Il a seulement l'intention de suivre les événements de loin. Il appellera des gens indirectement ; des numéros sûrs, pas écoutés, des intermédiaires plus ou moins extérieurs, comme Nadir ou certains de ses cousins.

Mon demi sait être convaincant, cela fait partie de son rayonnement nouveau. Je ne suis qu'à moitié convaincue, mais je marche. J'obtiens la voiture de Léna, perplexe, à la pause de midi. Je dépense la moitié de mon salaire du mois pour Alban.

Je le tanne avec de nouvelles questions. Si je dépense autant d'argent pour lui, j'ai le droit de savoir pourquoi, il me semble. Il me parle uniquement de sa mise au vert ; mise au vert, c'est du vocabulaire de voyou.

Si ta religion t'impose des comportements de truand, il faudra m'expliquer ce qu'est une religion.

Il répond à côté, presque à chaque fois maintenant : que je veuille savoir où je place mon argent, c'est une attitude de capitaliste américain. Même une fille comme moi est contaminée par l'esprit des fonds d'investissement anglo-saxons. Je lui oppose que ces fonds investissent rarement dans des organisations islamiques. Qu'est-ce que j'en sais ? Si des investisseurs estiment que des organisations islamiques peuvent leur rapporter de gros dividendes, ils investiront dedans. À l'inverse, il admet que des organisations islamiques placent des sommes dans des sociétés occidentales. C'est la nouvelle guerre, tout le monde veut occuper le terrain de l'autre et en profiter, les adversaires se mélangent à la perfection.

Je fais remarquer à Alban que je ne lui parle pas du monde entier, mais de lui, mon petit frère, un individu qui a besoin de se cacher, pour des raisons personnelles que j'aimerais connaître, parce que je suis un autre individu et sa grande sœur.

Il me rappelle qu'il a renoncé, depuis sa conversion, à se placer sur le plan individuel. Ce qui compte pour lui, aujourd'hui, c'est l'intérêt de la communauté, vision globale, je dois m'y faire.

Je négocie, avec le gérant du camping, un emplacement excentré pour la tente d'Alban, alors qu'il nous propose une meilleure place, pas trop loin des sanitaires.

Je déploie sa petite tente, après avoir déterminé la meilleure orientation. Il pourrait m'aider, non ? Le travail collectif, c'est mieux, il me semble... à l'entendre... ce serait le moment de le prouver... J'arrange toute seule le futur couchage de mon frère. L'individu Alban Joseph a-t-il besoin de dormir confortablement ou l'élément du grand Tout islamique, appelé Abdelkrim Yousef, s'en fout-il globalement ?

Alban prend mal mon ironie, je ne lui laisse pas le temps de réagir, je le pousse brutalement sous sa tente. Je viens de voir apparaître, quittant l'allée qui conduit à notre mobil-home, maître Pignotino et Léna Mauser, en marche vers notre chantier de l'église, pour la reprise de l'après-midi.

Je les rattrape, au risque de les surprendre. D'où surgit-elle, celle-là ? Léna pigera vite ; maître Pignotino sera déçu de ne pas pouvoir ajouter un retard à la liste de mes manquements. J'ai présenté mes excuses pour le burin, il les a acceptées, après quelques hésitations.

Il n'attend pas longtemps pour me faire un nouveau reproche. Je tarde à me mettre au travail. Je contemple, sans un geste, un autre personnage énigmatique de la scène des Noces de Cana, un barbu à la gauche du Christ : père de la mariée ? Apôtre ? Ou, puisque la taille est réduite, représentation d'un donateur ? Pour tout dire, je m'en fous, ce n'est pas ça qui m'empêche de travailler, plutôt l'irritation. Je devrais être contente d'avoir récupéré mon demi et je sens qu'il m'échappe toujours autant. Nouvelles inquiétudes : ne se sert-il pas de moi ? Ne me force-t-il pas à jouer, malgré moi, un rôle dans son histoire ? Et lequel ? Vis-à-vis de ses amis ou de ses ennemis supposés ? Personne à qui en parler. Quelqu'un pour m'entendre ?

Maître Pignotino me tombe dessus. Il observe que les jours passent et que mon attitude ne s'arrange pas. Les délais nous pressent et je reste les mains pendantes. Je l'inquiète. Léna me fait savoir, à la première absence de Pignotino, que la visite d'Alban n'est pas un secret pour elle. Elle ne nous a pas trouvés très discrets. Je peux compter sur elle, mais Pignotino ne va pas tarder à s'interroger. Ce qui n'entre pas dans l'espace d'une fresque romane le panique.

Ton frère a l'intention de rester longtemps ?

Je n'en sais rien moi-même. Je dis une partie de mes incertitudes à Léna : l'embrigadement militaire et idéologique de mon demi fait de lui quelqu'un de manifestement déterminé, mais j'ai le plus grand mal à définir à quoi il est déterminé. D'un côté, je suis contente qu'il me fasse de nouveau confiance, de l'autre, je crains de lui rendre service, parce que lui rendre service, c'est rendre service à un mouvement collectif derrière lui, qu'il compare plus à une armée qu'à une ONG.

Le plus dur à avouer, c'est qu'Alban me semble de plus en plus beau, de plus en plus intelligent, de plus en plus sûr de lui, alors qu'il devient peut-être de plus en plus odieux. Je devrais le détester a priori et je n'y arrive pas. Suis-je trop complaisante ?

Léna me demande s'il a déjà commis quelque chose pour être obligé de se cacher ici.

Comment puis-je le savoir ? Je ne peux pas le conduire à la gendarmerie du canton sur un doute.

Léna me conseille de ne rien faire pour le moment. Si c'est nécessaire, elle me protégera. Léna me protéger, mais de quoi ou de qui ? Pignotino revient sur le chantier et râle de nous trouver une nouvelle fois inoccupées.

Alban mène une vie discrète au camping. Je le vois peu : enfermé sous sa tente ou, à l'extérieur, occupé à courir et à faire des exercices dans les bois. Il passe pour un amateur de jogging, alors qu'il se comporte comme un combattant obligé de maintenir sa condition physique et se cache pour prier. Le reste du temps, il lit, pour entretenir le feu, dit-il, les paroles du Prophète, des brochures, des proclamations de prédicateurs. Celles que j'ai vues chez lui ? Des nouvelles aussi, rapportées de voyage, encore plus incendiaires.

Il ne vit pas pour autant comme un sauvage et fréquente l'unique café du village, pour y prendre ses repas, à mes frais. Je ne sais pas ce qu'il raconte aux habitués et aux patrons ; tous semblent l'apprécier. J'espère qu'il n'a pas entrepris de convertir les poivrots à sa foi, avec ses raisonnements vicieux sur l'idéal égalitaire et universel de la communauté des croyants, auquel nous devrions tous adhérer. Pas assez bête pour se trahir, il soigne son image de vacancier fin de saison, curieux du pays.

Il m'assure que notre activité de restaurateurs de fresques est mal perçue. Les gens du café nous considèrent comme des peintres en bâtiment bien trop lents et inefficaces. Avec des seaux de vingt litres et des rouleaux, ils auraient recouvert les murs de l'église depuis longtemps, ce serait plus propre et moins coûteux. Notre présence les scandalise plus que celle d'Alban. Elle menace leurs impôts.

Je n'avais pas vu mon demi rire si fort depuis des années. Se réhumaniserait-il, au contact de la campagne bourguignonne ? Loin de ses amis, influents et prêcheurs, son rigorisme se relâcherait ? Il suffirait que je le garde près de moi le plus longtemps possible, que je lui pique ses livres compromettants. Une foi acquise sur le tard ne se fortifie pas toute seule. Sans gardien, elle se délite. Je retrouve l'espoir.

Je vais jusqu'à pousser Léna à échanger avec lui. Il voit tout de suite que je cherche à la lui mettre entre les pattes et Léna ne se montre pas aussi entreprenante que je l'aurais aimé. Elle refuse d'être manipulée par moi, me dit-elle franchement, accepte toutefois de lui tenir compagnie de temps en temps. Elle semble curieusement déçue de ses conversations superficielles. Il doit se méfier d'elle.

Mon frère est devenu un personnage local à la vie fictive. Sa présence prolongée, en cette saison, finit par susciter des questions. Ses justifications, variables selon les interlocuteurs, semblent moins naturelles qu'au premier jour. Est-ce que, par hasard, il n'aurait pas perdu son logement ailleurs... Sa femme ne l'aurait-elle pas mis à la porte ? Chômeur ? SDF ? Pas encore bandit en cavale, encore moins clandestin sans papiers, il paraît si français... Surtout pas combattant du djihad au repos. Il fait pourtant parler.

Le gérant du camping a apporté sa contribution : on sait désormais que le sportif est aussi là pour la restauratrice de l'église, son petit ami probable. Mais pourquoi font-ils semblant de s'ignorer ? On soupçonnait déjà, selon Alban, le chef de chantier de partager la vie de deux femmes. Je devrais m'afficher avec mon frère, pour nous épargner des rumeurs provinciales. Un paradoxe pour lui : au moment où, si je l'écoute bien, il croit et espère jouer un rôle dans le mouvement du monde, de retour de lieux décisifs pour l'histoire d'aujourd'hui en marche, le village le plus reculé nous observe avec l'esprit le plus archaïque.

Je devine pourtant qu'il souffre de ne pas pouvoir apparaître en pleine lumière. Un reste enfoui d'individualisme : montrer qui il est. Il se retient de m'en dire davantage, prudence de clandestin, mais l'envie est là, criante, de se vanter devant sa sœur.

Son endurance, dans des conditions climatiques extrêmes, faisait l'étonnement des locaux, dans son camp d'entraînement, et puis... Et puis quoi ? Rien. Il a besoin de parler avec moi, en même temps il esquive tout ce qui pourrait ressembler à de l'intime, revient sans cesse à ses idées fixes, ses lectures, des généralités pour moi. Il me prend pour son miroir, peut-être, son sparring-partner... Il compte sur moi pour l'aider à garder la forme religieuse. Je ne me vois pas dans le rôle, ça dégénère souvent entre nous. Je ne sais pas d'où ça me vient, dès que je passe dix minutes auprès de lui, la tentation de lui ouvrir le ventre, mettre tout sur la table, le forcer à me dire ce qu'il retient toujours, depuis le grand changement.

Je lui ai demandé hier, dans le bois où nous marchions, si la foi n'était pas un prétexte... De la daube, ta dévotion... je la sens pas... tes méditations coraniques, une posture... Ce qui t'excite, je suis sûre, c'est l'action... tu en as plein la bouche, quand je t'écoute... c'est ça, ton paradis, la vraie promesse des branches radicales de l'islam... Je me trompe ?

Il commence calmement. L'action au service de la foi, pas le contraire... le minimum à assimiler pour une profane... réduire les infidèles par l'action, s'ils ne sont pas capables de saisir eux-mêmes le bien-fondé de la foi...

Tes phrases toutes faites, comme dans tes brochures... Sors un peu de ta littérature de combat. Je te sens bouffé, c'est triste. Ce n'est pas ta vie. Je voudrais bien que tu me donnes une seule raison d'être avec tes copains islamistes les plus durs, les salafistes, j'en suis certaine, même si tu ne les nommes jamais... Allez, donne-moi une raison personnelle, authentique, pas tirée d'un livre de prédicateur cinglé. À part des rencontres, Musad, Savant, je ne vois pas... Une raison sociale, alors ? Tu es tout le contraire de ceux que tu prétends défendre, ni déshérité, ni maudit... Religieuse ? Je ne vois rien de religieux dans le reste de ta vie. Mais te donner l'impression d'être au milieu d'une guerre, ça oui, je le sens bien. Une attirance, tu la nies, cette attirance ? C'est physique, non, bien plus que spirituel ? Sois honnête deux secondes avec toi-même...

Tu ne réponds pas, pour une fois ? C'est que je dois avoir raison... Alors je réponds à ta place : pour te sentir exister dans ton époque, tu te serais laissé embarquer par n'importe quel groupe. C'est infantile. Je te vois comme ça, désolée. Tes convictions profondes, la foi venue de l'intérieur en fusion, je rigole. L'ennui, avec les convictions profondes, c'est qu'elles arrivent toujours de l'extérieur. Des convictions plaquées, rien d'autre. En 1970, tu aurais filé au Cambodge, chez les Khmers rouges. Dans les années trente, je t'imaginerai plus stalinien que Staline ou facho, aucune motivation intérieure, l'époque, c'est tout. Des tas de gens croient entendre une voix intérieure, alors qu'ils suivent une masse.

Alban donne un coup de poing à un jeune tronc et s'écorche. Sa voix résonne sous les feuillages. Répondre à sa place, c'est bien moi. Si je tiens à le faire sortir de ses brochures, je vais être servie. J'ai toujours essayé de bouffer son espace vital. C'est fini, il occupe l'espace tout seul, jusqu'au bout du monde, s'il en a envie. Et, contrairement à ce que je crois, c'est un désir profond, rien de plaqué. Si je suis incapable de reconnaître des convictions authentiques, c'est que je n'ai aucune épaisseur, décérébrée au dernier degré... Penser qu'on ne peut croire à rien de fort, en dehors de son petit milieu d'origine, ce déterminisme à la con... Estimer que tout se vaut, au hasard des circonstances, ce relativisme occidental, c'est la mort.

Je ne relativise rien, je t'observe, depuis que tu es là, je t'écoute. Tu parles peu de toi, mais tu en dis assez. L'appel de Dieu, en toi, je ne le sens jamais. C'est peut-être indicible... Mais je vois ce que tu aimes, te prendre pour un homme d'action, embarqué dans un grand truc collectif, le seul qui soit à l'échelle mondiale aujourd'hui. J'étudie ce que racontent tes potes dans le monde entier, depuis un moment... Tout ce qu'on t'a fait lire, avaler... Cette violence, l'Antéchrist à toutes les sauces, cette volonté d'affrontement systématique, même avec les autres musulmans pas assez radicaux... Cette montée en puissance qui oblige le monde entier à se positionner : si tu n'adules pas l'islam, tu le détestes. Vous avez réussi au moins un truc, l'islam est devenu la question centrale... l'obsession mondiale... ça lui donne un pouvoir d'attraction et de répulsion ultra-excitant pour des gens comme toi.

Comme toujours, me reproche encore Alban, je fais ma donneuse de leçons avec lui. J'ai tout lu, tout vu, tout su et je juge tout le monde, alors que je ne sais rien. Le jeune tronc prend un nouveau coup de poing, se fend et vibre un moment. Mon demi se tourne vers moi, ses phalanges abîmées tremblent aussi. Il va me sauter à la gorge. Je ne bougerai pas, donneuse de leçons, peut-être, mais pas trouillarde.

Il se contrôle de justesse, recule : Au moins, je fais travailler ta petite cervelle. Je ne sais pas ce que tu espères en me provoquant. Ça ne prend pas. Rien ne me touche, dans ton vieux monde, même pas toi. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux d'en être sorti. À présent, mon espace, c'est l'univers créé, mon temps, c'est l'éternité, ça t'échappera toujours.

Est-ce que tu t'entends parler ? J'aimerais savoir qui, de nous deux, est le plus grand donneur de leçons...

Il me laisse en plan dans la forêt. Je tourne une heure, du mal à en trouver l'issue. Il me fait dire par Léna, le soir, qu'il ne m'adressera plus la parole, si c'est pour entendre mon matraquage bien-pensant. Il acceptera de me reparler, quand j'aurai admis que nous ne sommes pas condamnés à rester coincés dans notre petit milieu d'origine et dans notre individualité étriquée. Je pense trop petit, comme la plupart des gens. Je me suis toujours présentée comme une fille à part, il serait temps que je le prouve. Je le déçois. S'il croit qu'il ne me déçoit pas...

Si ma petite cervelle le dérange, s'il est convaincu de l'authenticité de sa foi et de mon étroitesse d'esprit, qu'il retourne jouer les martyrs dans ses camps d'entraînement. Je charge Léna de lui faire passer le message. S'il préfère mourir pour une foi qu'il n'a même pas, qu'il ne se gêne pas. Je m'en veux aussitôt d'avoir eu des pensées pareilles. Trop tard, Léna a déjà transmis.

Je traîne autour de la tente fermée, autour du café de la place, dans les bois, je ne croise plus mon demi. M'a-t-il écoutée ? A-t-il décidé de partir ? Léna m'assure l'avoir aperçu ce matin, à la sortie du village, sur la route, très agité au téléphone.

Maître Pignotino, pour une fois, a des obligations familiales dans une autre province ce samedi. Léna compte passer le week-end à Paris, me propose, puisque mes relations avec mon frère se sont gâtées, de l'accompagner. Je refuse. Pignotino me conseille de ne pas profiter de son absence exceptionnelle pour transformer notre mobil-home en lupanar.

Lupanar, il n'a pas de mot plus moderne ? Il a repéré mon manège, ce voyageur installé plus bas au camping... Il me croyait moins dévergondée que Léna, comme on peut se tromper. Si je préfère, notre chantier n'a pas à devenir un bordel.

Je le rassure, je ne ferai entrer personne dans notre mobil-home. J'ajoute que, si je ne trouve pas d'autre solution, j'utiliserai l'église. Il rougit, de pudibonderie ou de colère, avant de se remettre : je provoque, il ne me croit pas capable de souiller un lieu saint, pas moi.

Vous me faites donc encore confiance ? Vous avez tort.

Léna sort de ma chambre. Qu'est-ce qu'elle y faisait ? Elle m'avait prêté un pull, elle le récupère pour finir son sac. Qu'est-ce que j'ai pu dire à Pignotino pour qu'il soit cramoisi comme ça ?

Je me sens libre, débarrassée de mes collègues. Je chercherai plus tranquillement mon frère. S'il n'a pas déguerpi, je me réconcilierai avec lui, nous mangerons à la face du monde, au café du village. Je m'interdirai toute discussion sur sa foi, l'islam et l'histoire mondiale en cours. Ces questions n'amènent que des disputes dans les familles. Quel sujet de conversation

nous restera-t-il ? Notre vie à tous les deux est bouffée, pour des raisons contraires, par la même obsession, l'obsession mondiale. Nous avons à peine évoqué nos parents, le temps de me voir interdire de leur annoncer la bonne nouvelle du retour de leur fils, au cas où je serais écoutée, et eux aussi.

Je cherche Alban, l'impression qu'il m'évite avec des techniques paramilitaires, si, comme le prétend Léna, il n'a pas quitté les lieux. Je passe sans fin devant le café, me décide à y entrer, pose quelques questions sur le jeune du camping.

Le coureur à pied ? Curieux comme tout le monde s'intéresse à ce gars-là. Vous n'êtes pas la première à demander des renseignements sur lui.

Qui d'autre ? On reste évasif, des gens de passage, pas nos oignons.

Un buveur de bière fait remarquer qu'on voit de moins en moins le sportif. Il court de plus en plus loin, une compétition à préparer, sûrement.

J'erre dans les bois, j'écoute les craquements des branches, j'aimerais tellement voir Alban surgir en coureur de fond. Je vais finir l'après-midi cloîtrée dans notre mobil-home.

Pour marcher du café au camping, je longe l'église. À l'angle de la nef, j'aperçois une silhouette disparaître sous le porche. L'église est ouverte aux visiteurs le dimanche après-midi, plus rares en ce début d'automne. Je jette un coup d'œil en passant. Si c'est un amateur de peintures murales médiévales, je me fendrai d'un commentaire de spécialiste. Pas de promeneur dans la nef, chœur vide.

Le craquement métallique de notre échafaudage, familier quand nous grimpons sur la plate-forme, attire mon attention. Alban a franchi le cordon de sécurité qui limite l'accès à notre chantier et s'est hissé sur le premier palier.

Vision panique, l'image instantanée de mon frère s'en prenant à nos fresques, à la fois par haine religieuse de la représentation des visages divins ou saints et par colère contre sa sœur : je n'ai aucun mal à l'imaginer en iconoclaste détruisant les yeux et les visages fraîchement ravivés par mes soins.

J'ai dû pousser un cri, Alban s'accoude au garde-corps et m'accueille avec le plus grand calme. Pas d'outil de destruction en main ; pas surpris de me voir surgir à côté de lui, agitée ; aucune animosité visible. Il se dit curieux de voir l'endroit où je travaille.

Je lui avoue mon étonnement. Depuis son arrivée, il n'a manifesté aucun intérêt pour mon boulot. J'ai remarqué qu'il prenait soin de passer au large de l'église. Je le comprenais, sa radicalité religieuse doit lui rendre odieuse la vision d'un lieu de culte chrétien. Je pensais que notre église serait le dernier lieu où je le rencontrerais.

Je le fais rire : il a toujours admiré mon ouverture d'esprit ; il a suffi qu'il se convertisse pour que je me révèle la personne la plus fermée, la plus sectaire. Lui respecte mon travail, si étonnant que cela me paraisse, d'autant plus qu'il remarque, partout sur les murs, la présence d'un personnage coranique important, Îsâ ibn Maryam, que je dois probablement appeler Jésus, fils de Marie. Fils de Marie, seule différence entre nous, je ne devrais pas l'appeler le Fils de Dieu, car il n'est qu'un prophète parmi les prophètes, annonçant le prophète Muhammad.

Alban est heureux de ne pas voir de scène de crucifixion dans le cycle en cours de restauration, car Îsâ n'est pas mort sur une croix, mensonge chrétien. Mon peintre anonyme du Moyen Âge le savait peut-être, il a évité cette erreur, au moins ici, c'est un gage de paix entre nous.

La représentation de Jésus, dans la plupart des scènes de ce mur, ne le dérange donc pas ? Îsâ représenté ou non, il n'en fait pas une histoire ; pas sectaire, pas fermé. Je prends sa tolérance soudaine pour une concession, non au christianisme, mais à sa sœur. Je n'ai pas plus que lui envie de gâcher ce moment où nous nous retrouvons, comme le frère et la sœur que nous ne cessons pas d'être, conversion ou pas. Je sens que nous reprenons notre conversation de l'autre jour, là où nous l'avions laissée, la colère en moins : Alban voudrait me prouver la pureté et la profondeur intérieure de sa foi. Prière de lui épargner mes sarcasmes historico-idéologiques.

Puisque nous acceptons, pour une fois, de nous installer dans l'intime, je peux lui montrer les parties de la fresque restaurées de ma main. Je lui explique comment nous retrouvons des pigments anciens, éliminons des salissures pour faire réapparaître les couleurs d'origine, colmatons les trous au mastic, retouchons les parties manquantes bien identifiées, le bas d'un vêtement, le prolongement d'un mur, sans faire du faux médiéval, par simples hachures à l'aquarelle. Je lui montre les gestes et le résultat sur différents registres, avec la fierté d'une sœur montrant un dessin réussi à son frère, pour l'épater.

Je m'embarque alors dans des explications savantes sur l'analyse des sédimentations, infrarouges, ultraviolets, nature chimique des produits d'altération, après prélèvement des sels présents dans la peinture. Merde, moi aussi, je me lance dans les généralités... Je suppose que je cherche à nous trouver un terrain d'entente, quelque chose qui nous serait encore commun, la chimie. Lui, le doctorant, moi, la restauratrice d'art, nous avons besoin des mêmes connaissances. Nous avons cru nous éloigner l'un de l'autre, c'est bon de sentir que nous avons encore beaucoup à partager. Nous ne serons jamais des ennemis, promesse.

Alban m'écoute, surpris, me laisse m'enfoncer dans les détails les plus pointus, les carbonates, les sulfates. J'aimerais qu'il m'interrompe, relève une approximation scientifique de ma part et la corrige. Nous serions vraiment ensemble.

Il saute de l'échafaudage au milieu d'une de mes phrases. L'esquisse d'une fuite me coupe la parole. Alban, d'en bas, ironise sur mon discours technique, uniquement technique. Nous sommes devant des peintures religieuses, qu'est-ce que je trouve à en dire ? Je les dissèque comme un ingénieur penché sur un moteur d'avion, ça ne me gêne pas ? Je lui rappelle que je suis athée, moi, comme nous l'étions tous dans notre famille, depuis deux générations.

Pourquoi me suis-je spécialisée dans la restauration de peintures religieuses, si je ne crois pas au Dieu qui les a inspirées ? Incohérent, selon lui.

Je lui fais remarquer qu'un ingénieur peut construire des moteurs d'avion sans avoir le brevet de pilote. Trop facile ; il préférerait me savoir chrétienne fervente en harmonie avec mon travail plutôt que sans foi.

Comment peux-tu redonner vie à tes fresques, si tu ne crois pas à leur sens ?

Mon frère ne semble plus capable de m'adresser la parole que pour me mettre en cause sur le plan religieux. D'autant plus pénible que je passe moi-même mon temps, depuis des semaines, à me répéter que je travaille sur du mort. Je n'aime pas que mon frère en remette une louche. On n'aura pas réussi à maintenir la fraternité bien longtemps entre nous.

Qu'est-ce qui nous sort de la bouche, depuis des jours et des jours ? Je n'aurais pas osé imaginer des discussions et des relations pareilles entre nous, il y a un an, c'est effrayant. Si quelqu'un nous entendait, il nous prendrait pour des cinglés. Jamais un frère et une sœur ne se sont parlé comme nous. À quoi Alban me force-t-il ? Sa conversion nous a-t-elle changés tous les deux à ce point ? Sa formation, son entraînement, c'est plus fort que lui. Ce doit être ça, être fanatique, ne plus pouvoir sortir d'une parole magique, d'un cercle magique... Et harceler, harceler celui qui, comme moi, a eu le malheur d'y poser un pied, pour essayer de suivre, jusqu'à ce qu'il pose le deuxième, par épuisement... Ne compte pas sur moi.

Ce n'est pas du harcèlement, dit Alban, c'est la vérité nouvelle, la seule moderne. Tu le disais toi-même, l'autre jour, je te donne raison sur un point, au moins, l'islam est devenu central, plus que n'importe quelle autre religion. Son poids t'oblige à réfléchir sur toi, sur ta vie, et ça te paraît insupportable. L'existence des islamistes oblige tout le monde à réfléchir,

mine de rien, à ce qu'il fait et à ce qu'il veut, alors que personne ici n'a plus l'envie ni le courage de réfléchir vraiment.

Réfléchir, comme si je ne savais pas réfléchir aussi bien que lui, encore mieux en dehors de toutes les religions. Des machines à tuer, les religions, que les gens de foi essaient de faire passer pour des machines à réfléchir. Le plus vieux tour de passe-passe du monde. Alors, tes tours de magie délirants, je n'en peux plus. Je lui demande, là, bien en face, s'il n'est pas tout simplement en train de perdre la tête, en se laissant embringer dans une religion, puis dans un camp d'entraînement, et je ne sais pas où demain, une vraie folie collective.

Il se contrôle, sourit : tu te trompes complètement sur nous. Nous n'avons pas perdu la raison, nous avons seulement changé de raison, c'est ce qui vous dérange. Ce qui compte pour moi, c'est ça, et pour accomplir ce changement, le faire apparaître à la face du monde, il faudra que se produise un nouvel événement majeur. Un ou plusieurs événements renversants. Tu veux savoir ce que j'ai vraiment au fond de moi ? Tu crois toujours que je n'ai envie que d'action ? Va pour l'action, même si nous ne lui donnons pas tous les deux le même sens. Alors écoute : si je réussis à faire partie d'un de ces nouveaux événements majeurs en préparation, je deviendrai plus grand que moi. Je serai enfin à ma place dans la communauté. Je l'espère, je l'attends. J'ai tort de te le dire, mais tu m'y as forcé, tant pis. Oublie.

Un nouveau coup sur la tête, comment interpréter autrement les paroles de mon demi ? Je crois bien qu'il n'est venu ici que pour m'annoncer quelque chose d'inconcevable. Et ce quelque chose serait son passage à l'action violente. Mon propre frère, un dernier coup sur la tête.

Non, je dois commencer à délirer comme lui. Il ne serait pas assez bête pour me faire ce genre de confiance. On a dû lui apprendre à se méfier de tout le monde, dans son camp d'entraînement, surtout de ses proches. Je ne vois toujours pas pourquoi il a pris le risque de venir retrouver sa sœur et de lui annoncer qu'il se prépare à un nouvel événement violent. Violent, j'en rajoute, il a dit majeur. Il a dit renversant aussi. Si c'est majeur et renversant, ce ne peut être que violent.

Non, je n'y crois pas, c'est juste un gamin qui veut se faire mousser. Je l'ai dit et je le redis, pas une question de foi. Seule l'action violente le fait bander et personne ne lui a encore proposé d'action violente. Il s'en invente une, extraordinaire, majeure, renversante, je suis la seule devant qui il peut s'en vanter.

Je préfère ça, dis-moi que tu te vantes, que tu t'amuses à foutre la trouille à ta sœur, comme tu t'es toujours amusé à lui foutre la trouille, parce que c'était ta sœur, comme quand tu te jetais sept fois dans le Silver Star au point de t'évanouir, comme quand tu voulais te faire enterrer vivant dans le sable du Calvados, pour me foutre la trouille, uniquement pour me foutre la trouille, dis ?

Il ne bronche pas.

Ou alors, c'est de l'inconscience, de la folie pure. Tu te crois tout-puissant, à l'abri partout. Si la volonté de Dieu doit se réaliser, les précautions sont inutiles, on peut prendre tous les risques... Pas crédible... Je ne te laisserai pas faire le pire... Une histoire pareille ne peut pas arriver chez nous, avec le type le plus intelligent de la famille... Invraisemblable.

Ce que tu lis dans les journaux, dit Alban, c'est toujours de l'invraisemblable qui s'est réalisé, sinon ce ne serait pas dans les journaux. Si tu lis mon nom dans le journal, un de ces jours, c'est que l'invraisemblable se sera réalisé.

S'il s' imagine que je vais le laisser partir comme ça, à présent. Je ne le lâche plus. Toujours la seule à m'occuper de lui, quand ça n'allait pas, je suis obligée de continuer. J'obtiendrai de maître Pignotino qu'il accepte de l'embaucher comme aide sur nos chantiers, à côté de moi. Il préparera du mastic et de l'aquarelle, rangera les outils et les pinceaux, contribuera au rayonnement de l'art chrétien du XII^e siècle.

Ça te remettra les idées en place, au lieu de foncer dans tes rêves de martyr.

Alban s'écarte de moi, pour me montrer que je n'ai aucune prise sur lui. Mon délire de sœur va trop loin. Si quelqu'un ici est extrémiste, c'est moi. Il ne peut plus rester avec moi. D'ailleurs, il a prévu de s'en aller demain, on le rappelle, besoin de lui, de son expérience toute neuve, nouvel événement majeur en préparation.

Tu ne partiras pas. Si je dois me convertir à ta religion pour te retenir, je me convertirai demain.

Alban change de ton à la seconde et me déstabilise une nouvelle fois : Tu es une vraie sœur, ma seule amie. Si tu es ma seule amie et une vraie sœur, tu dois me laisser tout seul et m'oublier. J'ai eu besoin de toi trois semaines, pour me mettre à l'écart, c'est fini. Demain, je ne serai plus de ta famille. Je ne le suis déjà plus. Impossible ? Tu ne veux jamais me croire, alors je vais te raconter une dernière histoire. Celle-là, elle n'est pas tirée d'une brochure de prédicateur. Tu attends du vécu, pas du général, alors écoute mon histoire vraie. Ce doit être la pire connerie de te la raconter, mais je pense que tu me lâcheras après ça.

Il regarde en l'air, comme pour repérer un observateur qui nous écouterait. Ses yeux parcourent les scènes peintes, s'arrêtent sur un détail, reprennent leur mouvement circulaire. Trop de monde ici, l'endroit lui pèse, nous le quittons.

Alban marche vite. Sa dernière histoire ? Il a l'air de regretter de l'avoir annoncée ou il ne sait pas par où la commencer. Nous passons la lisière du bois.

Il met d'abord en cause ma responsabilité personnelle. Au moment où son dernier voyage s'organisait, on ne voulait plus de lui ; je m'étais agitée pour entrer en contact avec lui pendant son premier voyage, je mettais mon nez dans les affaires de la communauté, je dérangeais. On jugeait préférable d'écarter le frère d'une sœur pareille. Alban a promis qu'il ferait ce qu'il fallait pour que je les laisse tranquilles, plus que ce qu'il fallait.

Partir, c'était déjà couper avec moi. Il a eu le plus grand mal à les convaincre, mais l'appui du Docteur, in extremis, a été déterminant.

Il s'est senti encadré tout au long du voyage, toujours quelqu'un à côté de lui, même pour la toilette. Pas étonnant, on partageait tout, mais il sentait un contrôle spécial. Il a souffert de ce manque de confiance, s'est porté volontaire pour les tâches les moins reluisantes.

Au camp, cela se passait mieux, pas un moment de vide, entraînement, action, formation, prières. Le repos n'existait pas, pas de repli possible sur sa petite personne : je ne me souviens pas d'avoir pensé une seule fois à toi, aucune place pour une pensée extérieure. Dieu, courir, sauter, Dieu, dire des versets, graisser des armes, Dieu, la période la plus intense de ma vie.

Je ne sentais plus de méfiance, surtout quand j'ai pu exposer des principes de chimie adaptés à ce que tu imagines. On m'a simplement rappelé à la modestie, une fois, parce que j'insistais sur mon doctorat futur. Ils avaient raison, je ne m'étais pas encore complètement débarrassé de l'arrogance scientifique d'un universitaire français. J'ai lutté contre mes dernières tendances personnelles. Tu ne peux pas mesurer la libération que ça représente. Devenir un être collectif, vraiment collectif, je n'imaginais pas que c'était possible.

On me rappelait chaque jour que j'en étais encore loin. L'ancien n'est jamais complètement mort en soi, il faut lutter pour l'abattre heure après heure. Ce n'est pas facile pour tout le monde. Les natifs de certains pays étaient plus favorisés. Déjà plus dur pour des Maghrébins ou des Pakistanais qui sont nés et ont vécu dans un pays occidental, mais ils s'en sortaient à peu près, surtout ceux qui venaient d'Angleterre ou des États-Unis. Beaucoup de croyants récents, même parmi les musulmans de naissance ; des fervents impressionnants, tu ne te rends pas compte de ce que c'est.

Nous n'étions que deux à être des Français sans aucun lien d'origine avec le monde musulman. L'autre avait dealé dans sa cité, prison, Fleury-Mérogis, des amitiés, une rencontre. Il s'est converti, sans avoir le temps ni l'envie de devenir très instruit dans la religion. Je crois surtout qu'apprendre l'ennuyait vite.

J'ai évité de créer des liens avec lui, pas par mépris social ou sentiment de supériorité, enfin j'espère, mais pour ne pas reconstituer un binôme franco-français, avec des repères nationaux archaïques. Lui aurait bien aimé parler de sport avec moi. Nous n'avions pas le temps, je l'ai tenu à distance. Il m'en a voulu, je crois, ça m'arrangeait.

Je partageais tout avec tous, rien de particulier avec un seul. Il fallait montrer sa détermination, je la montrais. Encore plus aujourd'hui qu'hier ? Encore plus : chaque jour, on nous poussait à bout, presque sans sommeil. Il fallait tenir la fatigue, une torture volontaire, je tenais. Nous tenions, sauf quelques accidentés évacués, sauf l'autre Français.

Il cherchait à dormir plus longtemps, lâchait un exercice, ne revenait que sous la contrainte, râlait, se faisait secouer, râlait moins. Il s'est renfermé, pour éviter les coups, s'est prétendu malade. On l'accusait de se faire vomir, il s'est caché pour vomir. De plus en plus difficile de le faire bouger.

Il déprimait. Pas un coup de déprime, la dépression au sens médical, étouffements, crises de panique. Il a essayé de se sauver du camp, réclamait des médicaments, voulait téléphoner à sa mère, à Montreuil.

J'ai senti que sa sincérité de converti ne comptait plus aux yeux du groupe. Il redevenait un Occidental avec un mal typiquement occidental, une faiblesse occidentale qu'aucun croyant ne pouvait connaître ni admettre. Il a été suspecté d'être un infidèle dissimulé, infiltré.

J'ai eu le malheur de le défendre à ce moment-là : un garçon qui craque, le mieux serait de le mettre au repos, de lui trouver des anxiolytiques et de l'évacuer comme un blessé ordinaire.

Ma solidarité avec lui a surpris, ou plutôt n'a pas surpris : l'autre Gaulois... plus vaillant, utile avec ses connaissances en chimie, mais peut-être guère plus fiable que le premier... J'ai répété que je ne l'aimais pas, que je n'avais jamais tenu compte de sa nationalité.

J'ai été convoqué plusieurs fois pour me justifier. Je disais et redisais qu'il n'avait aucune valeur particulière pour moi, pas plus compatriote qu'un autre. On me demandait si je trouvais admissible, chez un futur djihadiste, un mal comme la dépression nerveuse. Je ne l'admettais pas, je trouvais seulement qu'il fallait y mettre un terme pour le bien de l'homme et du groupe.

On m'a dit : c'est bien, fais ce que tu as à faire pour y mettre un terme. Je n'ai pas saisi tout de suite. La phrase m'a été répétée par des camarades. Qu'est-ce que j'attendais ? S'il ne guérissait pas rapidement, s'il minait le moral des autres par ses crises de larmes, j'en serais tenu pour responsable.

On a signalé une nouvelle tentative de fuite ; il aurait proposé de l'argent à un autre combattant pour entrer en contact avec la France. Il devenait dangereux pour la sécurité du camp. Mon indulgence pour un homme dangereux renforçait les doutes sur mon propre compte. J'avais le devoir de faire ce qu'on attendait de moi depuis mon départ, plus que ce qu'on attendait.

Je me suis étonné de ma propre lenteur d'esprit. Deux jours pour y voir clair vraiment. Je l'ai fait, pendant qu'il dormait, comme je l'avais appris, avec tous mes doigts, les pouces surtout. Il s'est réveillé, il s'est rendormi.

Un trou était déjà creusé sur le plateau, à ce qu'on m'a dit, et même deux, si je n'avais pas voulu comprendre, à ce qu'on m'a dit aussi. J'ai regagné le respect et la confiance de tous. Jusqu'ici, ils ne m'avaient pas considéré comme l'un des leurs. C'était fait. J'étais fier.

Je ne te dis pas que je n'y ai pas repensé le soir, un vieux fond pas encore éliminé. Je n'avais pas le droit de m'y attarder. Ce ne sont pas des pensées de ce genre qui m'ont empêché de dormir, mais un entraînement de nuit. De toute façon, on a eu la preuve que c'était un traître.

Alban ajoute que je sais maintenant de quoi il est capable et que, de mon point de vue étroit, c'est impardonnable. Il n'a besoin d'aucun pardon, ni du mien, ni de personne. S'il m'écœure, il en sera heureux. Nous ne devons plus avoir de lien. On le rappelle enfin, on lui fait totalement confiance, il n'a pas le droit de décevoir.

Il continue à marcher, à son rythme rapide, je m'arrête net, plus la force de mettre un pied devant l'autre. Cela se brouille en moi. Mon demi est-il venu jusqu'à moi pour me dire sa fierté d'être devenu un étrangleur professionnel ? Est-ce qu'il n'en rajouterait pas pour mieux me détacher de lui, la sœur trop collante ?

Je me raccroche à cette possibilité, oui, invention, mythomanie de mon frère... Il aimerait tellement avoir l'air d'un dur, qu'il est incapable d'être.

Je ne te crois pas, tu es capable de toutes sortes de folies, pas de celle-là. Ce que tu me racontes, c'est du mélo islamiste... J'ai vu les brochures illustrées dans ton ancien studio, les dégoulinades de sang sur les mains de l'Antéchrist... du gore de teen movie... vous êtes tous les mêmes, des petits mecs avec des fantasmes infantiles, des plateaux d'Hollywood aux plateaux de Somalie ou d'Afghanistan, les mêmes conneries. Vous êtes tous dans le même film dégueulasse, mais ce n'est qu'un film. Tu n'as fait de mal à personne, c'est un jeu vidéo, rien qu'un jeu...

Mon demi a toujours souffert de l'étroitesse de sa vie, il cherche à lui donner une dimension planétaire, à montrer son importance. C'est ma faute aussi, je l'ai trop tanné, il finit par me balancer n'importe quoi pour se débarrasser de moi. C'est ce que je veux croire.

Alban revient vers moi, concentré. Je voudrais qu'il éclate de rire... Je t'ai bien eue... Non, il me demande seulement si je veux connaître le nom du garçon, l'adresse de sa mère à Montreuil.

Un nom ? Quel nom ? Un vrai comme Alban Joseph ou un pseudo du style Abdelkrim Yousef, pour une pseudo-exécution ?

Tout est vrai, Alix. Tu prends tout pour une représentation, tu ne crois jamais à rien, ça condamne ton petit monde. Tout est vrai, Alix.

Il reprend sa marche d'entraînement au combat, je n'arrive pas à le suivre. Je vois Alban, au loin, sortir de la forêt. J'attends, dans un bourdonnement que je prête à des insectes. Quand je retrouve un rythme normal de respiration, les insectes ont disparu, mon frère aussi.

Le gérant du camping l'a vu rentrer précipitamment. Alban reste cloîtré sous sa tente, plus rien à me dire. Je m'enferme dans le mobil-home, mon ordinateur sert de déversoir à ma colère et à ma honte. Colère, s'il a fait ce qu'il prétend, soumission d'exécutant, surenchère de converti qui veut plaire à l'autorité supérieure imaginaire. Colère, honte de mon frère. Colère

toujours, s'il ne l'a pas fait, parce qu'il cherche à me dégoûter de lui, pour aller au pire, ailleurs, bien tranquillement, colère et honte.

OceanofPDF.com

Maître Pignotino et Léna Mauser, en ce dimanche soir, rentrent de week-end, chacun de son côté. L'un aurait pu ramener l'autre en voiture, pas question. Des combattants du djihad s'accordent plus facilement entre eux pour organiser leurs déplacements. Léna arrive en voiture, Pignotino, un quart d'heure plus tard, en taxi depuis la gare d'Auxerre.

Ils me trouvent abattue. Je n'ai pas profité du dernier beau dimanche de la saison ? Comment leur faire admettre que je suis en train de sortir, moi aussi, de leur univers avec de plus ou moins beaux dimanches ?

Mon air sombre met Pignotino de bonne humeur : l'Adonis du camping, pour lequel il me soupçonne d'être restée dans notre trou, ne m'aurait-il pas donné la satisfaction que j'attendais ? Ma tête le lui fait penser, comme le départ précipité de l'athlète en question.

Quel départ précipité ?

Le temps de payer sa course, Pignotino a vu surgir l'énergumène, à peine vêtu, demandant si le taxi était libre. Le chauffeur était trop heureux de ne pas repartir à vide. Il a accepté d'attendre quelques minutes que le client réunisse ses affaires. Singulièrement pressé, il n'a pas pris la peine de démonter sa tente. Il faut que la mésentente entre nous ait été complète. Maître Pignotino a du mal à cacher sa satisfaction.

Je me précipite vers la tente fermée, vide ou à peu près. Je récupère le téléphone portable démantibulé. J'entre dans une sorte de crise nerveuse que Pignotino prend pour du dépit : on n'a pas le droit de se mettre dans des états pareils pour des jeunes gars qui n'en valent pas la peine, une fille posée comme moi, sa meilleure seconde... Il se permet de me faire un compliment, pour une fois, si cela peut m'aider.

Léna me ramène dans ma chambre, prend mes mains dans les siennes, pour contenir mes tremblements nerveux, me questionne. Je ne veux pas lui donner toutes les réponses qu'elle attend, pas avouer les histoires de mon frère. Le faux n'est pas plus avouable que le vrai. Je dis seulement mes peurs, mon demi plus transformé que je ne le craignais, encore plus radicalisé, sur le point d'obéir à je ne sais quels ordres. Je n'arrive pas à croire qu'on puisse prendre parti si franchement, si complètement contre soi-même, les siens, son monde d'origine.

J'ai besoin que Léna me rassure, qu'elle me répète que les transformations d'Abdelkrim Yousef n'atteignent pas en profondeur notre Alban Joseph. Je voudrais garder cet espoir. Léna me le garantit. Je suis prête à la remercier, je me ravise : qu'est-ce qu'elle en sait ? Je ne lui ai donné que des bribes d'Alban. C'est gentil de chercher à me faire plaisir, mais c'est du vent.

Elle me jure qu'elle ne me réconforte pas pour me reconforter. Elle est avec moi plus que je ne l'imagine. Elle sait que je la considère comme une pétasse sympa, mais pas trop futée. Elle me montrera qu'elle vaut bien mieux. Si j'ai besoin de soutien, elle sera là. Si je veux récupérer tout de suite mon frère à la gare ou à Paris, sa voiture est à moi. Nous partons tout de suite.

Maître Pignotino n'est pas d'accord, notre chantier n'est pas encore terminé. Qu'est-ce que c'est que ces deux assistantes qui abandonnent une campagne de restauration en plein milieu ? Il nous sentait mal depuis le premier jour, c'est le bouquet. Et de quel Abdelkrim Machin parlons-nous ?

Léna m'aide à emballer mes affaires, maître Pignotino s'interpose et défait mon sac de voyage. Nous devons conclure la campagne avec la Jérusalem céleste... Si les délais ne sont pas tenus, c'est rupture de contrat, désertion... L'entreprise trinque...

Vous ne retrouverez pas de place dans la profession, vous pouvez compter sur moi. Et pas un euro pour la fin de la mission.

On s'en fout des euros, on s'en fout de la mission.

Dans ma précipitation, je partais sans mon ordinateur. Léna m'y fait penser. Pas la peine de le laisser à ce connard de Pignotino. Et mes clés USB, je les ai bien toutes ? N'oublions rien derrière nous.

Heureusement que je t'ai, Léna.

À la gare d'Auxerre, nous demandons l'heure du prochain train pour Paris... et le précédent ? Alban ne peut pas l'avoir pris. Il est forcément dans les alentours... Nous courons de quai en quai, interrogeons les employés, les voyageurs, les taxis... Personne n'a remarqué un homme comme Alban. Les dangereux sont invisibles, c'est leur force. Nous prenons la route pour Paris, je pousse sans cesse Léna à rouler plus vite.

Calme-toi, me dit-elle, tu m'empêches de conduire.

Je ne me calme pas, pression artérielle maximale, je veux bien exploser, si ça emmerde le monde entier. Ce qui me met en rage, c'est de ne plus avoir aucune prise sur mon demi. Il est parti trop loin dans son trip religieux, fondamentaliste, extrémiste, activiste. Je suis obligée d'admettre que ce ne sont pas des bons sentiments fraternels qui le feront dévier. D'un seul coup, notre poursuite me semble vaine.

Allez, on rebrousse chemin, Léna. Je me fous d'Alban, qu'il aille jusqu'au bout de sa logique de converti. S'il est programmé pour tout faire sauter, qu'il fasse tout sauter tout de suite, ce sera plus clair. Si c'est le seul moyen de le libérer... Allez, demi-tour, on laisse tomber.

Léna ne sait plus quoi faire : tu ne penses pas un mot de ce que tu dis. Elle ne me reconnaît plus, une fille calme, comme moi, sûre d'elle, elle ne m'imaginait pas incontrôlable.

Ferme les yeux, dors, on reprendra tout plus posément à Paris. Tu y trouveras plus facilement de l'aide. Si tu veux, je t'arrangerai ça. De toute manière, retourner en Puisaye, plus aucun sens. Pignotino ne voudra plus entendre parler de nous.

Je ne veux pas dormir, même pas fermer les yeux. Si j'ai envie de sauter de la voiture en marche, je sauterai de la voiture. Trop d'années perdues, tout sent le renfermé, je sens le renfermé. Le bonheur de ne plus avoir à poser mes petites hachures de peinture pour combler les lacunes, sans imiter l'original, pour que la restauration soit réversible... au nom des générations futures... Quelles générations futures ? Elles se foutront de mon *tratteggio*, les générations futures... Du réversible, alors qu'il n'y a que de l'irréversible. Je suis en colère et j'ai honte.

Tu me fais peur, Alix. Tu as besoin d'un médecin. Comment je vais trouver un médecin un dimanche soir ? Tu ne peux pas rester dans cet état.

J'ai envie de rester dans cet état, moi. Mais si tu tiens à ce que je consulte, je vais consulter. C'est même ta meilleure idée de la soirée, un médecin. Je connais celui dont j'ai le plus besoin ce soir. J'ai l'estomac retourné, il me faut un gastro-entérologue. Accélère, j'ai l'adresse, direction Créteil, hôpital Henri-Mondor, un spécialiste exceptionnel.

Si tu crois que tu vas trouver un spécialiste en consultation un dimanche soir, tu es encore plus secouée que je le croyais. Le mieux, c'est que tu dormes chez moi, cette nuit. Je veillerai sur toi, je vais te filer un somnifère. Ensuite, ce serait bien que tu me laisses faire, je crois qu'il est temps.

Que je la laisse faire quoi ? Elle me semble aussi obscure que mon frère, d'un seul coup. Qu'elle me dépose chez moi, rue Botzaris. C'est elle qui a la voiture, elle se garera où elle veut, chez elle, porte de Clignancourt, après un arrêt à la gare de Bercy, où nous avons couru derrière les voyageurs, à la descente du train d'Auxerre. Alban n'y était pas, forcément, il connaît tous les trucs pour nous échapper. Nous repartons, Léna porte mes bagages, me force à monter chez elle, me crie dessus. Pour un peu, elle me brutaliserait. Elle me couche, en me faisant avaler je ne sais quoi avec un grand verre d'eau.

Léna Mauser m'a mise sous hypnose toute la nuit, avec ses médicaments. Du mal à m'en sortir, pas le droit de rester prostrée une matinée entière ; me secouer sous la douche, me frapper les joues jusqu'à ce que les idées me reviennent.

Je ne lâche pas la dernière en date, une visite au docteur Ahmad Savant, hôpital Henri-Mondor. Léna refuse de m'accompagner, projet aberrant. Tout ce que je risque, selon elle, c'est de me faire jeter du service. Qu'est-ce que j'espère de gens pareils ? Qu'ils m'exposent, dans le secret de leur cabinet médical, leurs projets de déstabilisation de l'Occident ? Leurs itinéraires clandestins vers des camps d'Afrique ou du Moyen-Orient ? Je rêve ? Je ne saisis rien de ce qui nous entoure ? La peinture romane m'a mise trop longtemps à l'écart des événements. Ces mois de chantier en Puisaye, où j'ai vécu coincée entre Pignotino et ses pigments, ont contracté mon univers. Il est temps que je me réveille.

Elle est à l'aise, Léna, comme si elle n'avait pas partagé le même univers restreint. Elle croit que ses hommes élargissent ses perspectives ? Quels hommes ? Tous plus inintéressants les uns que les autres... Après une deminuit avec eux, elle le reconnaît elle-même. Et ce fils qu'elle n'élève pas... Tu parles d'une ouverture au monde, et elle vient me faire la morale... Que je me réveille. Après m'avoir filé une surdose de somnifère. Je ne peux plus la voir, comme je ne peux plus voir Pignotino, personne.

Je ne me laisse pas dominer par Léna Mauser. Elle a compris et renonce. Je vais faire ce que j'ai à faire. Créteil, l'hôpital Henri-Mondor. Le pied mal assuré, je débarque tout de même. Le docteur Savant ne reçoit pas en consultation le lundi matin. Si je suis déjà une de ses patientes, je dois connaître les délais pour obtenir un rendez-vous. Si je veux bien donner

mon nom, accepter une date, même lointaine...

J'exige de rencontrer le docteur sur-le-champ, affaire vitale, un médecin est obligé de faire une exception pour une question de vie ou de mort, sinon ce n'est pas un vrai médecin.

La secrétaire essaie de me dire que le scandale ne me mènera à rien. Je ne perds pas plus de temps à négocier, je pénètre dans le service de gastro-entérologie, interpelle les aides-soignantes. Docteur Savant ? Docteur Savant ? Prise de court, l'une d'entre elles me signale sa présence dans une chambre à l'étage supérieur.

Pas le temps d'y faire irruption, deux blouses bleues me ceignent, averties par la secrétaire. Je continue à crier le nom du docteur Savant, ma voix l'attire sur le seuil. Il est prêt à faire acte d'autorité, pour ramener le calme dans le service, me reconnaît, me fait relâcher ; vite dans son bureau. Le personnel reste interloqué. Le docteur me demande de me calmer, si je ne tiens pas à être orientée vers un service psychiatrique. J'aurai ma place parmi les agités.

Je lui réponds que, s'il utilise ce genre de méthode totalitaire, je ne me gênerai pas pour proclamer dans tout l'hôpital que le grand docteur expédie des jeunes de toutes origines dans des camps d'entraînement militaire au soleil. Excellentes pour la santé, sûrement, ces cures prescrites par le docteur Savant.

Mes menaces ne l'impressionnent pas : Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. Personne ici ne vous écouterait. Vous me confirmez votre état délirant. Si vous ne délirez pas, c'est que vous me confondez avec une autre personne.

Je lui rappelle le pseudo de mon frère, Abdelkrim Yousef, une personne inventée aussi, sans doute ?

Le sort de ses patients ne l'occupe que d'un point de vue médical, couvert par le secret du même nom. Il n'a pas l'habitude de répondre aux sommations illégitimes des familles. Sa solidité me déconcerte, douceur et fermeté du praticien, homme de déontologie, diagnostic, pronostic, protocole de soins, tout parfait. Si M. Yousef a des problèmes de santé, comme il en a déjà connu, son service le prendra en charge, ni plus ni moins qu'un patient quelconque. J'aurai le plus grand mal à prouver le contraire : dénonciation calomnieuse, mise en cause de l'honneur et de l'intégrité d'un chef de service reconnu.

Mes remarques se doublent, selon lui, d'une xénophobie latente qui me desservirait, puisque mes inventions ne reposent sur rien. Il doute que M. Yousef ait cité son nom en dehors de la sphère médicale, d'où, s'il veut être compréhensif avec moi, une probable confusion avec une autre connaissance de mon frère.

Je lui fais remarquer que je ne me suis jamais présentée comme la sœur de M. Yousef, mais sa petite amie.

Ce mensonge vous déshonore, il n'y a rien à en dire de plus. Je sais exactement qui vous êtes et ce que vous cherchez.

Je ne me laisse pas démonter : moi aussi, je suis sûre de ce que vous êtes, à présent, mais je ne vous veux aucun mal personnellement. Je tiens seulement à ce que mon frère ne soit pas mêlé à des histoires qui le dépassent. S'il vient vous voir, ici ou à la mosquée Omar, inutile de lui faire confiance plus longtemps. Il m'a tout balancé sur vous.

Le docteur Savant ironise : Vous ne connaissez que le mensonge, comme tous les vôtres, c'est triste. Si Abdelkrim Yousef dénigrerait son médecin, vous n'auriez pas besoin de m'en informer ce matin. D'ailleurs, qui vous dit que je ne l'ai pas déjà vu ? Qui vous dit qu'il ne m'a pas prévenu de votre visite ? Qu'il ne vous a pas dénigrée vous-même comme une malade qui s'accroche à son frère ?

Vous mentez aussi mal que moi. D'accord, il ne vous a pas dénigré, mais il ne m'a pas dénigrée non plus. Pas encore et pas ici. N'empêche que vous auriez tort de lui faire confiance. Pour une fois, je vais vous dire la vérité. J'ai parlé des heures avec lui, en Bourgogne, et même, au cas où il ne vous l'aurait pas avoué, dans une église catholique. Ça ne vous surprend pas de la part d'un bon musulman ? Vérifiez, à votre prochaine rencontre, tout à l'heure peut-être, vous serez surpris. Faux croyant, faux sympathisant, il vous plantera.

J'ai réussi à troubler le docteur Savant un moment, les yeux perçants derrière ses lunettes doutent de moi. Il se reprend.

Vous l'aimez trop pour lui vouloir du mal. Vous mentez donc sur lui, encore une fois, comme vous avez menti sur vous-même. Je ne peux vous croire à aucun moment. Nous nous sommes tout dit, vous n'avez pas votre place une minute de plus dans cet établissement.

Nous nous sommes tout dit, oui, mais vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi. Je sais à qui m'adresser pour qu'on me croie.

Ne vous faites d'illusion sur personne, mademoiselle Thézé, fille d'un confrère chirurgien connu pour ses indélicatesses. Vous voyez, moi aussi j'ai des renseignements précis. Vous seriez étonnée, au moins autant que moi. Je crois que vous avez tout intérêt à retrouver votre sérénité.

Je reste comme une idiote désarçonnée. Qu'est-ce que mon père vient faire là-dedans ? Le docteur profite de son effet pour me raccompagner fermement à l'accueil et ne me quitte pas des yeux jusqu'à ma sortie de l'établissement. Je me retourne, le vois, de loin, essuyer ses lunettes. Je me demande si j'ai bien fait de plomber une nouvelle fois mon frère. Tant pis, je me laisse porter, comme je le sens, à l'instinct. Je verrai ce qu'il en sortira.

Je passe au studio d'Alban, à tout hasard. J'aimerais tomber sur lui en pleine grasse matinée. Il a prétendu l'avoir liquidé. Quelle confiance puis-je moi-même avoir dans ses aveux, vrais ou faux ? Je sonne longtemps, Mme Vega finit par sortir du local à poubelles, se réjouit de ma visite. M. Joseph a rendu les clés. Le seul ennui, c'est qu'on aurait besoin de lui pour l'état des lieux et il n'a pas fourni de nouvelle adresse. Elle n'est pas contente, il ne lui a pas dit au revoir. Il a préféré envoyer des déménageurs, deux jeunes avec une camionnette de location. Ils ont vidé le studio en un rien de temps et déposé les clés à la loge, sans attendre. Sans état des lieux, il perdra sa caution, dites-lui bien.

Je questionne Mme Vega sur la camionnette, l'immatriculation, la société de location. Elle ne trouve rien de notable, sinon que le véhicule ne portait aucune marque connue, pas loué donc, n'était pas si grand, peut-être pas une camionnette.

Et les déménageurs ? Pas du tout l'air de déménageurs, jeunes, mais très bien.

Je me surprends à poser des questions ambiguës, policières, et à en avoir honte : étaient-ils typés ? L'un des deux pouvait avoir le type maghrébin, pas sûr. Ni barbe, ni tenue particulière ? Non, des jeans usés.

Que dit mon instinct ? Plus grand-chose, les portes se ferment les unes après les autres sur mon demi. Il s'efface ici, comme je le craignais, pour réapparaître ailleurs, où il ne faudrait pas.

J'ai encore un espoir avec Nadir, le mieux informé de tous. Je l'appelle, le supplie de joindre un de ses cousins du 11^e arrondissement. Il s'excuse, sa tournée se prolonge dans les Cévennes et les cousins ne parlent pas au téléphone. Je lui réclame l'adresse de ses cousins. S'ils ne parlent pas au téléphone, je leur ferai une visite directe. Qu'est-ce que je risque ?

Une visite directe, moi, chez ses cousins ? Nadir me juge folle. Qu'est-ce que ses cousins iraient raconter à une étrangère ? Même la demi-sœur d'Abdelkrim Yousef ? Surtout sa demi-sœur. Un premier conseil : renonce, c'est trop fort pour toi. Un second : ne m'appelle plus au téléphone.

Où est le mal d'appeler un ami ? Je croyais que tu étais seulement danseur. Quoi d'autre sinon, qui t'empêcherait de me parler au téléphone ?

Nadir coupe. Il confirme mes doutes croissants : les chercheurs en chimie ne cherchent rien, les médecins font semblant de soigner des malades, les danseurs de danser.

Je me rabats sur Didier Ostend, tout est parti de lui, mon dernier recours. Je tombe au mauvais moment, il se prépare à un entretien d'embauche chez Areva. Ses compétences dans l'éolien intéressent des spécialistes du nucléaire. Cela ne le gêne pas, avec son passé alter-mondialiste et antinucléaire ? Nouvelle conversion, comme tout le monde ?

Le salaire à négocier fait disparaître toute gêne. J'annonce à Ostend que j'ai l'intention de remonter la rue Jean-Pierre-Timbaud, d'interroger les passants jusqu'à ce que l'un d'entre eux me dise qu'il a vu mon demi. Si ça ne suffit pas, j'investirai la mosquée Omar, je réclamerai l'imam de service, je ne le lâcherai pas avant de savoir où Yousef se cache et ce qu'on espère encore de lui. Je compte le griller définitivement.

C'est risqué pour lui, non ? Pour toi aussi.

Tu me trouves folle, comme les autres ?

Didier Ostend me demande où je suis. Que je ne bouge surtout pas, il me rejoint tout de suite. Et son entretien d'embauche ?

Aucune importance, servir la soupe aux gens du nucléaire, au fond, j'ai raison, ça l'écœure. Il est content que je l'appelle, je lui évite sans doute une connerie. Il voudrait m'en éviter une autre.

Nous nous retrouvons dans le métro. Ma surexcitation ne faiblit pas, il veut me ramener rue Botzaris, me calmer. Je ne m'y oppose pas, s'il me laisse le temps d'aller récupérer mes affaires, vêtements, accessoires de toilette, maquillage et ordinateur, chez ma collègue Léna Mauser, porte de Clignancourt.

Didier s'étonne que j'aie passé la nuit chez elle, alors que j'ai mon appartement tout près, aux Buttes-Chaumont. Me suis-je déjà étonnée de le voir passer ses nuits avec Nadir ? Rien ne m'empêche de dormir chez ma collègue, si ça me fait du bien. D'abord, elle ne m'a pas laissé le choix.

Il ne pensait pas à une affaire de sexe. Simplement, il a rencontré Léna Mauser, en Puisaye ; un genre qu'il n'aime pas. Elle a pourtant un genre que tous les hommes semblent aimer. Ce doit être ce qui le dérange, alors. Pas exactement, il sent autre chose aussi, un truc indéfinissable, qui ne collait pas avec moi. Il est vrai qu'une collègue n'a pas à être une amie. Je n'ai pas le temps de m'encombrer de considérations psychologiques.

Léna se prépare à aller récupérer son fils. Mon départ devrait l'arranger, c'est le contraire. Elle préférerait que je reste encore une nuit, elle a peur pour moi. Je crois surtout qu'elle a peur du tête-à-tête avec son fils. Elle le voit si peu, de plus en plus une étrangère pour lui. Elle reconnaît se sentir mal à l'aise avec son propre enfant.

Didier prend mes bagages, Léna lui résiste un moment, cède. Nous convenons de nous revoir rapidement. Ces mois de vie commune ont une grande importance pour elle, pour nous. Nous ne pouvons pas les effacer aussi brutalement.

Didier Ostend ne me quitte pas jusqu'au lendemain. Il voudrait me faire sortir du cycle où il m'a lui-même fait entrer. Il regrette aujourd'hui sa révélation du premier jour. Il ne pensait pas que j'allais me focaliser à ce point sur cette histoire de conversion et de fanatisation. Il a l'impression, depuis l'histoire de la plage du Calvados, que nous aimons nous faire souffrir l'un l'autre, Alban et moi, une sorte de jeu ou de folie à deux.

Ses nouvelles analyses pseudo-psy, pour moi, c'est du vent. Ce qui se passe entre Alban et moi n'est pas un jeu de frère et sœur, ni même de deux individus dont la psychologie forcément bancale expliquerait tout. Alban m'a au moins appris, avec sa conversion religieuse, que les petits moi moi ne suffisent plus. Il se passe des trucs, aujourd'hui, en nous et autour de nous, dans le monde entier, bien plus grands que nous et qui nous concernent tous, plus que jamais. Un truc collectif, on ne s'en rend pas compte, Alban est dedans, je suis dedans, on y est tous, jusqu'au cou. J'essaie de suivre.

Ostend quitte mon lit, me regarde de loin. Je repère l'inquiétude dans ses yeux : est-ce qu'Alban ne m'aurait pas embarquée dans ses histoires ? La contamination, trois semaines l'un à côté de l'autre, en Puisaye, l'un protégeant l'autre, on ne sait pas lequel ; l'autre cherchant à convaincre l'un, on ne sait pas non plus lequel. On dirait que je suis passée dans le camp de mon demi, une variante du syndrome de Stockholm.

Si c'était le cas, je ne courrais pas partout pour tenter de le récupérer.

N'empêche, me dit Ostend, tu ne penses plus de la même façon, ça se sent.

J'essaie de ne pas me contenter de simplifications. Ce n'est pas parce que quelqu'un, selon moi, a tort, que toutes ses façons de voir sont condamnables ou condamnées. Et toutes tes pensées ne sont pas justes, sous prétexte que tu as raison.

Il faut simplifier quelquefois, répond Ostend. Enfin, si les plus primaires des plus dogmatiques parmi les plus extrémistes des simplistes religieux t'apprennent à réfléchir plus subtilement, alors bravo, je m'incline.

Et pourquoi pas ? Didier Ostend ne me suit plus. Je lui rappelle que, sans moi, il était prêt, hier, à se faire embaucher dans le nucléaire, après avoir milité pour les énergies renouvelables. Mes revirements et mes contradictions ne devraient pas l'effrayer plus que les siens.

Il considère que ça n'a rien à voir et que je m'engage dans une voie douteuse, une complaisance masquée vraiment inquiétante. Décidément, nous ne sommes pas faits, malgré tous nos efforts, depuis des années, pour nous entendre.

Tu m'as fait le plus grand bien, depuis hier, dommage que ça s'arrête.

Je me rhabille, lui aussi. Il a rendez-vous chez Areva. Il a eu le temps, hier, de déplacer son entretien, avant de me rejoindre, pour essayer de me tirer de la panade. Je croyais qu'il avait renoncé, pour moi, à cette nouvelle carrière ; elle était seulement remise de vingt-quatre heures. Restons-en là.

Il me jure que je peux compter sur lui, après son rendez-vous. J'ai son soutien, je l'appelle quand je veux. Merci.

Je marche jusqu'à l'Opéra, pour retrouver la paix. Les parents devraient être faits pour ça. L'agence, en fin de matinée, c'est calme. Pourquoi faut-il, quand j'ai besoin de parler à ma famille, que je la surprenne toujours en plein travail ? Cela limite les embrassades, la joie de se revoir n'est jamais pure. Une joie pure, j'en ai pourtant une à leur disposition, au cas où ils auraient encore des inquiétudes : leur fils s'est bien remis de son dernier voyage, indemne, bruni, fortifié ; des convictions plus solides que jamais. Il n'a pas eu le temps de passer les voir, déjà reparti ailleurs, on ne sait pas où, un homme d'avenir, très occupé.

Nos parents manifestent une satisfaction raisonnable, leur garçon est en vie, un bonheur appréciable. Leur tristesse est aussi mesurée : ils auraient préféré une visite de sa part, même rapide. Puisque je leur assure qu'Alban se porte bien, ils ne se plaignent pas d'être tenus à l'écart. Ils se sentent confortés dans leur attitude, accompagner Alban de loin, sans le heurter ;

l'opposition frontale l'aurait sans doute radicalisé beaucoup plus vite. Là, il avance dans une expérience. Quand il trouvera l'issue bouchée, il reviendra en arrière, vers eux, qui sait ? Ils lui ont toujours fait confiance, cela n'avait pas si mal réussi jusqu'ici, non ? Ce doctorat, il a quelques années pour le finir, il le finira.

J'en arriverais presque à envier nos parents, leurs certitudes, leur optimisme. Je ne veux pas les retarder dans leur travail. Bien sûr, j'aurais pu leur annoncer que leur petit garçon perturbé prétend avoir étranglé sur ordre un camarade de combat dépressif. Leur révéler aussi qu'il a l'intention de participer à un nouvel événement majeur. J'aurais eu du mal à leur expliquer la nature de l'événement en question. Alors, je préfère leur épargner ces souffrances. À tort, probablement : comment leur reprocher leur indifférence, si je m'acharne, comme toujours, à les laisser dans l'ignorance ? Cela doit m'arranger aussi.

Je descends l'avenue de l'Opéra. On dirait que j'ai tout fait pour ne plus avoir à compter sur personne. Je tiens les uns à l'écart, je décourage les autres. Je me retrouve aussi seule que mon frère. Si je crois que ça va m'aider à le sortir de là... Pourquoi pas ? Je perçois de mieux en mieux ce qu'il doit ressentir, heureuse de n'avoir à compter sur personne d'autre.

Léna Mauser m'appelle, une urgence, ai-je reçu le même document qu'elle ? Quel document ? Un recommandé de l'atelier de restauration qui nous emploie... Je marche dans Paris depuis des heures. Si un recommandé m'a été adressé, j'irai le chercher à la poste demain. Quelle urgence à recevoir une lettre de licenciement ?

Ce n'est pas encore le cas, une convocation, pour l'instant, rupture de contrat, demande d'explications, mise en demeure d'achever la mission. Léna aimerait connaître mon point de vue. Les menaces ou les injonctions paraissent embrouillées, comprendrons-nous la même chose ?

Qu'elle me lise la lettre intégrale au téléphone, ce genre de document est généralement assez court et primaire. Je pourrai réfléchir en marchant le long du canal Saint-Martin.

Léna se montre insistante, ma présence auprès d'elle est indispensable, elle m'attend. Je lui promets ma visite, à la fin de ma promenade. Vite, alors. Je prends mon temps, j'étais heureuse de me retrouver privée de toute aide extérieure, je ne vais pas répondre aux sommations de la première venue.

À mon arrivée, peut-être parce que j'ai trop tardé, Léna n'est plus là pour m'ouvrir. Un homme m'accueille à sa place, justifie son absence : le fils à aller chercher chez la nourrice.

Elle est à Paris depuis deux jours, elle ne travaille pas, elle trouve le moyen de laisser son fils en garde... Si c'est pour recevoir un homme plus tranquillement, admettons. Celui-là... Sa tête me dit quelque chose, l'homme marié... Son plus fidèle, on dirait. Je remarque aussitôt qu'il ne porte plus son alliance. La situation a dû progresser depuis la dernière fois.

J'avais déjà noté son élégance, encore plus nette aujourd'hui, un costume sombre avec des moirures ; chemise ouverte, claire, pour faire ressortir le teint hâlé. Léna a bon goût, quelquefois. Reste l'âge : la mèche blanche posée sur des cheveux noirs, mais le visage ne semble pas avoir dépassé la quarantaine. Il se nomme, en me tendant la main, cette fois : Medina.

Nous attendrons Léna ensemble ? Ce courrier qui semblait tant la perturber ?

Medina me désigne d'un geste négligent le recommandé ouvert sur la table basse. Rien de pressé. Ce n'était pas l'avis de Léna, m'a-t-il semblé. L'homme me fait asseoir sur le canapé pliable dégingué, tout en restant debout et en m'examinant.

Il ne pense pas que Léna rentrera rapidement, avec ou sans son fils. Je sais bien que j'ai pris mon temps. Elle avait pourtant l'air pressé de me parler. Si elle tient à me faire payer mon retard, j'admets. Ce n'est pas grave, je repasserai, ou dites-lui de faire un saut chez moi. J'aurai récupéré mon propre recommandé, j'y aurai réfléchi, nous en parlerons plus posément.

J'agace Medina avec mon recommandé, mon retard, mon départ. Il me fait rasseoir, plutôt vivement. Pour qui se prend-il ? Je ne suis pas une fille comme Léna Mauser. Il n'a plus le même ton pour me préciser que c'est lui qui tient à me parler, pas Léna. Il s'excuse de ne pas s'être présenté complètement tout à l'heure. Medina, fonctionnaire de la DCRI.

Je ne connais aucune DCRI, je devrais ? C'est lié au ministère de la Culture ? La Direction de l'architecture et du patrimoine ? Les initiales ne collent pas... J'ai mal agi en Bourgogne ? Saboté ma restauration ? M. Pignotino n'est pas content ?

Medina trouve que je parle trop ; la DCRI, c'est la Direction centrale du renseignement intérieur, les services chargés de la surveillance et de la protection du pays, si vous préférez.

Vous êtes venu pour mon frère, alors ?

Je comprends vite, c'est bien. Cela ne l'étonne pas, me connaissant comme il me connaît.

Comment ça, me connaître ? Nous nous sommes juste entraperçus, avant aujourd'hui, pas plus d'une fois, ici même. Il m'a surveillée en Bourgogne ? Repéré par Pignotino ? Léger comme connaissance...

J'ai raison, on ne connaît pas aussi bien une personne qu'on a rencontrée une ou deux fois qu'une autre qu'on a beaucoup lue.

Lue ? Comment m'aurait-il lue ?

Il note que mon cerveau se ralentit, je devrais faire un effort. Il m'accorde, à ma décharge, que sa démarche n'est pas académique, peut-être pas déontologique, mais mes interventions récentes, particulièrement intempestives, l'obligent à intervenir dans le processus.

Quel processus ? Quelles interventions ? Mon ramollissement cérébral atteint le point de non-retour.

Je suis bien la sœur d'Abdelkrim Yousef ? Plutôt la demi-sœur d'Alban Joseph, si ça ne vous fait rien. J'en sais assez sur les activités de mon demi-frère, quelle que soit son identité, pour imaginer que la DCRI puisse s'intéresser à son cas et à son environnement, ne pas m'étonner d'écoutes possibles et d'enquêtes sur les proches, parents ou amis.

Je me suis révélée un proche intéressant, dans la mesure où j'ai engagé une enquête personnelle sur mon propre frère. J'étais susceptible, par ma position, de recueillir certaines données intimes plus spontanément qu'un fonctionnaire de police. Et je l'ai fait. Le tout, pour les services, était d'y accéder.

Une rapide évaluation de mes activités et de mes liens personnels ou professionnels a attiré l'attention sur Léna Mauser. L'entourage de l'entourage peut être utile. Ma proximité professionnelle naissante avec elle et ses gros besoins d'argent rapidement identifiés ont fait d'elle un passage obligé.

Je ne peux pas m'empêcher de dire : la salope. Pour être un passage obligé, c'est un passage obligé. Je suis sûre qu'elle vous en a fait profiter. Quelle salope.

Medina me détrompe, rigueur professionnelle, pas question de mettre en danger une source par des relations trop personnelles. Léna Mauser, seulement rétribuée, a signalé l'existence de documents écrits de ma main. La perturbation provoquée par l'annonce de la conversion fraternelle semblait avoir fait de moi une graphomane. Léna Mauser a commencé, grâce à des conseils simples, à transférer les données de mon ordinateur, encore plus facilement celles de ma clé USB, sur le sien, pour les adresser, presque en temps réel, aux services de la DCRI, en particulier à lui, Medina, qui a pu les lire, au fur et à mesure que j'écrivais, les analyser, en sélectionner les éléments importants pour sa hiérarchie, comme les connaissances et les déplacements d'Abdelkrim Yousef, que son équipe suivait déjà, mais surtout, c'est l'avantage d'une sœur, sa psychologie et ses faiblesses.

La salope... la salope... Je n'ai plus d'autre mot à ma disposition. Je revois tout, l'empressement de Léna à préserver mon ordinateur, la peur que je l'oublie... Dire que je lui confiais ma clé USB, à sa demande, pour empêcher Pignotino de mettre son nez dedans. La salope, la salope... Ses questions de bonne copine, ses conseils... Un premier licenciement évité, grâce à une intervention supérieure inexpliquée, puis notre mission commune en Puisaye, que rien ne laissait prévoir ; notre éviction était programmée et nous revoilà ensemble ; l'amie de Pignotino écartée sans raison valable... Je m'étais étonnée, tant de miracles, une influence que je ne me connaissais pas. Je n'ai pas poussé le raisonnement plus loin. Pas de quoi me faire des compliments sur ma perspicacité. Rien vu ; la salope.

Comment a-t-elle pu obtenir qu'on nous remette sur le même chantier, alors qu'on voulait me foutre à la porte ?

Elle n'y est pour rien, dit Medina. Cela s'est passé entre ministères. Les petites entreprises comme la vôtre, anciennement la vôtre, n'existent que grâce aux commandes publiques, donc au ministère de la Culture et à la Direction de l'architecture et du patrimoine. Elles savent où est leur intérêt. Nous ne pouvions pas perdre notre meilleure source auprès de vous qui gardiez des liens avec Yousef.

Les salauds... les salauds... Mais un truc m'échappe : vous me dites tout ça... Vous êtes en train d'assécher votre source, comme vous dites. Je n'adresserai plus la parole à Léna, je ne la laisserai plus toucher à mon matériel. C'est simple, je ne veux plus voir une salope pareille.

Et vous me tombez dessus, vous allez aussi me perdre comme source. Je vais crypter mes données, plutôt ne plus rien écrire de compromettant sur personne. Je saisis de moins en moins pourquoi vous m'avez attirée chez Léna Mauser, si c'est pour me balancer que vous m'espionniez. Je ne vois pas ce que vous cherchez à obtenir... Dans tous les cas, ce sera contre-productif. Il me suffit de faire savoir à Alban, si je le retrouve, qu'il est grillé. Il se mettra à l'abri, avec l'aide d'un réseau bien au point.

Puisque vous m'avez lue, vous devez savoir que je n'ai aucune information concrète sur ses connaissances, leurs méthodes, leurs projets. Je ne suis pas dans la confidence... Alban n'a pas lâché un nom devant moi, pas un lieu. Je n'ai rien de plus à vous apporter. D'ailleurs, qu'est-ce qui vous a fait croire que j'étais fiable ? La psychologie de mon frère ? Ses

faiblesses ? Qui vous dit que je n'ai pas tout inventé ? Vous aurez bonne mine, devant votre hiérarchie, quand vous serez obligé de lui expliquer que vous avez travaillé pendant des mois sur un montage de mensonges.

Medina sourit, il me laisse aller. Manifestement, il attend que je m'épuise toute seule.

Vous avez compris notre métier, mademoiselle Thézé, pas très différent du vôtre. Nous passons notre temps à gratter des mensonges qui cachent des mensonges et encore des mensonges, jusqu'à ce que nous arrivions à la dernière couche.

Parce que vous croyez que la dernière couche c'est la vérité ? S'il suffisait que ce soit la dernière couche pour que ce soit la vérité authentique...

Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Thézé, nous savons faire le tri nous-mêmes. Nous recoupons vos notes et ne prenons pas vos explications et vos observations pour des faits indiscutables. Et si nous nous adressons directement à vous, ce n'est pas pour nous griller nous-mêmes et ruiner en une heure des mois d'enquête sur Yousef et sur son environnement. C'est même le contraire.

Votre lecture ne nous a pas été inutile, elle nous a fait progresser plus rapidement que vous ne l'imaginez. Simplement, aujourd'hui, nous pensons que vous pouvez nous être utile autrement.

Je ne suis pas une salope comme Léna, moi, je n'ai pas besoin de fric pour faire élever par une autre un enfant que je n'ai pas envie de voir.

Nous ne parlons pas d'argent, mademoiselle Thézé, nous parlons de votre frère. Entendons-nous, j'interviens, parce que vous mettez votre frère en danger.

Vous voudriez me faire croire que votre DCRI a pour seul objectif de protéger mon frère ? De le protéger de moi, en plus ? Je rêve.

Quand je dis que vous mettez votre frère en danger, je ne dis pas que cela nous dérange, encore moins que cela nous fait de la peine. Vous ne nous connaissez vraiment pas. Nous n'avons aucune intention de l'aider, je vous rassure, au contraire. Mais, par votre attitude actuelle, dont Léna nous a informés immédiatement, vous menacez des mois de travail de nos services. Vous avez interféré une première fois, au moment de son voyage au Kenya. Votre agitation a déjà jeté le doute sur Abdelkrim Yousef. Les perturbations que vous avez provoquées autour de lui ont eu pourtant un avantage : elles

ont forcé certaines personnes à se manifester. Vous avez réveillé des dormants, nous les avons mieux cernés. Mais vos dernières interventions sont désastreuses. Notre travail est une longue attente, nous laissons faire jusqu'à un certain point. Nous sentions ce point tout proche. Et vous débarquez chez ce médecin, à Créteil, vous téléphonez à droite et à gauche, vous proférez des menaces. Vous ne vous en rendez pas compte, le moindre de vos mots se répercute, vous faites retomber le doute sur Yousef, le groupe tout entier se sent en danger et se met en veilleuse ou se disperse.

Vous seriez surprise d'apprendre que le bon docteur Savant, qui avait de nombreux rendez-vous à l'hôpital Henri-Mondor, a disparu depuis votre visite. L'administration de l'établissement ne parvient pas à le joindre. Les opérations prévues sont annulées. On s'inquiète, personne ne le sait, mais c'est à cause de vous.

Je n'imaginais pas que ma voix avait une telle portée. Une petite restauratrice du patrimoine, option peinture, spécialité art roman du XII^e siècle, tape des notes personnelles sur son ordinateur et des services plus ou moins secrets les décortiquent. Elle rend visite à un médecin et elle met la pagaille dans un réseau d'activistes. Vous n'allez pas me faire croire ça.

C'est pourtant la vérité, dit Medina.

Un détail m'échappe : si j'apporte autant d'informations aux services de la DCRI, si le monde entier sait à présent que mon demi a éliminé un autre Français ; que tout un groupe a circulé à l'étranger dans des conditions illégales, pourquoi les protéger ici et me demander de ne surtout pas les déranger ?

Une fille comme moi devrait assimiler plus vite, c'est la base : on laisse faire jusqu'à la dernière limite. Si des gens tombent pour un petit trafic, cela ne présente aucun intérêt. À peine condamnés, de nouveau dans la nature, encore plus prudents, encore plus dangereux.

Et qu'un homme en tue un autre dans un camp, ce n'est pas suffisant non plus ?

Je vous ai bien lue, les dernières pages qui me soient parvenues : vous n'êtes pas certaine vous-même que cette élimination ait eu lieu. Vous pensez que votre frère a cherché à vous décourager de l'aider. Vous avez peut-être tort, mais nous n'avons aucune preuve de quoi que ce soit. Nous ne représentons pas plus que vous la justice. Et il y a plus important que la

mort douteuse d'un djihadiste, même français. Pour vous, c'est un acte grave d'une personne qui vous tient à cœur. Pour nous, un incident mineur dans une guerre plus vaste. C'est elle qui nous intéresse. Nous sommes dans une guerre sans guerre, latente partout, sans territoire défini, et vous en faites partie, sans le savoir. Vous vouliez savoir la raison de ma visite, la voilà. Le plus sage pour vous, c'est de sortir de cette guerre ou de cette non-guerre. Je vous conseille de ne plus courir derrière votre frère, c'est dangereux pour vous, pour lui et surtout pour nous. Tout contact, même indirect, avec lui ou un autre est à proscrire. À commencer par votre interface dans le milieu, le nommé Nadir Ahmed.

Pourquoi Nadir ? Un petit danseur rêveur... tout le contraire d'un islamiste... artiste, gay...

Sans doute, mais il est votre interface, sans le savoir. Évitez aussi votre ami Didier Ostend.

Didier ? Mais c'est le plus antifanatique de tous, anti-sectaire, antitotalitaire, antitout depuis ses quinze ans, écolo, développement durable...

Vous avez raison, mais, comme vous nous l'avez appris ces derniers jours, par vos contacts téléphoniques, il commence à se lier à un groupe nucléaire important et il est l'interface de votre interface Nadir.

Je constate que la paranoïa bat son plein. Qu'est-ce que je représente, moi, dans votre système paranoïaque ?

Vous êtes l'interface d'Abdelkrim Yousef. Sa fragilité : il revient vers vous, quand vous ne bougez pas. Si vous courez derrière lui, il s'éloigne. Nous vous demandons solennellement de ne plus bouger, pour l'attirer à vous. Dites-vous que nous vous écoutons, vous regardons et vous lisons. Un mouvement de votre part peut être fatal à beaucoup de gens, en particulier à votre demi-frère. J'espère que vous reconnaissez que ma démarche n'est pas hostile. Elle est justifiée par la situation que vous avez créée, mais aussi par ma lecture de vos notes. Je ne devrais pas vous le dire, analyser pour mes supérieurs un document tel que le vôtre a été une expérience inédite dans mon métier. Vous avez une manière de dire, enfin, je ne sais pas comment formuler ça... Ne tenez pas compte de ce que je viens d'ajouter, c'est off. Un dernier conseil : à partir de maintenant, ne notez plus rien. Je me mettrai simplement en contact avec vous, en cas de besoin.

OceanofPDF.com

Si Medina est capable de me lire à cet instant, il constate que je n'ai pas suivi ses conseils. Comment en serait-il capable ? Léna Mauser, qui devait être mon interface avec lui, n'est plus là pour me piquer ma clé USB ou transférer les données de mon ordinateur. Ces gens-là, les vampires Medina ou autres, ont-ils d'autres moyens de me sucer le sang ? Je verrai bien, j'écris, je ne peux pas m'en empêcher, question de survie, encore moins depuis qu'on m'a imposé de ne plus bouger, de ne plus noter. Pas la bonne méthode avec moi, désolée. Je vais être plus prudente, ne rien laisser traîner sur le disque dur, tout sur la clé USB qui ne me quittera jamais. Je la planquerais, s'il le faut, dans mon vagin ou dans un sachet dans mon estomac, comme les passeurs de drogue.

Si tu arrives pourtant à me lire, Medina, on ne sait jamais, je suis obligée de douter de tout et de tout le monde, si tu me lis, je t'embrasse sur la bouche. Je vais te passer l'envie de refiler ce que tu appelles un document à tes supérieurs. Comme si j'écrivais un document...

Ma rencontre avec ce Medina m'a au moins soulagée d'une question. Elle cheminait depuis quelques semaines : n'était-il pas temps de dénoncer mon demi aux autorités légales de mon pays ? Les autorités légales m'en dispensent, elles savent déjà tout et semblent tolérer mieux que moi le comportement illégal de mon frère. Elles trouvent qu'il n'en a pas fait encore assez. Un petit effort, s'il te plaît, Alban Abdelkrim, on ne s'intéressera vraiment à toi que si tu participes à un crime de masse, un nouvel événement renversant.

Je commence à mesurer, au calme, les effets de mes interventions auprès de Nadir et du docteur Savant. Si j'ai réussi à discréditer une seconde fois et définitivement Abdelkrim Yousef aux yeux de ses amis, s'il passe pour une balance, qu'est-ce qu'il leur reste à faire ? C'est là, sans doute, que j'ai tout foiré. Si j'en crois Medina (nouveau baiser sur la bouche, si tu as récupéré cette nouvelle page), si j'en crois Alban lui-même, on se débarrasse des

boulets, sans hésiter longtemps, dans ces groupes. Ils s'en prendront à moi aussi ? Le fonctionnaire Medina serait sincère, quand il prétend intervenir pour me protéger en m'empêchant de faire des conneries ? Mais qui protégera Alban ? À cette heure-ci, on a déjà relevé son cadavre, règlement de comptes...

Aucun journal n'en parle ? Aucun site ? Qu'est-ce que cela prouve ? Le silence est de l'intérêt de tous, des réseaux comme des sections antiterroristes. Chacun se sent plus libre d'agir, dans le silence. Ils ont les mêmes intérêts, tous : la mort de mon frère sert les uns et le silence sur la mort de mon frère sert les autres.

Mais si ce n'est pas mon intérêt, à moi ? Qu'est-ce qui m'empêche de faire dire dans les journaux ou sur des sites que la DCRI préfère couvrir l'élimination de pauvres égarés ? Qu'est-ce qui me retient de retourner rue Jean-Pierre-Timbaud, de faire une entrée fracassante dans la mosquée, à l'heure de la prière du vendredi, et de réclamer le corps d'Abdelkrim Yousef ? Où es-tu, Abdelkrim Yousef ? Lève-toi et viens avec moi, Abdelkrim Yousef !

Je te fais peur, Medina ? La Thézé va mettre en l'air la sécurité de tes services, l'intérêt de la nation tout entière... Et si je t'embrasse sur la bouche pour la troisième fois, je suis sûre que tu auras encore plus peur. Qu'en pensez-vous, les supérieurs hiérarchiques ? Trouille supérieure, fatalement, mais vous, je ne vous embrasse pas sur la bouche. Surveillez-moi bien, vous ne savez pas comme ça me démange de foutre par terre, en même temps, leurs plans et les vôtres.

J'ai récupéré mon recommandé : convocation au siège. Qu'est-ce que ça veut dire ? Me retrouver à côté de Léna Mauser, la fausse amie ? Si nous avions fait ensemble la prochaine campagne de restauration, en Puisaye, le mur sud, nous aurions traité un cycle Judas, Jardin des Oliviers. Les vieilles histoires durent longtemps. Je me rendrai à cette convocation, ne serait-ce que pour savoir si la Mauser aura le courage de s'asseoir près de moi.

Elle l'a et ne manque toujours pas d'aplomb. Sans me regarder, elle justifie devant l'équipe son abandon de poste : moi. Elle m'a suivie, pour m'empêcher de commettre des bêtises. Je n'allais pas bien, des ennuis familiaux insurmontables, j'avais besoin de son aide. Victime de sa bonté pour moi.

Elle ose parler de sa bonté pour moi, je n'en reviens pas. Discours dicté par la DCRI ? Tu es derrière, Medina ? Est-il nécessaire de tout me mettre sur le dos ? Léna Mauser n'est pas loin de pleurnicher, elle met en avant ses problèmes d'argent, de garde d'enfant, pour ne pas perdre son contrat. Elle promet de retourner auprès de maître Pignotino, pour rattraper le temps perdu et clore le chantier. Elle ne pleurniche plus, affiche sa confiance, sûre du soutien de la Direction de l'architecture et du patrimoine, semble-t-il, probablement sollicitée une dernière fois par le ministère de l'Intérieur.

La réunion avance, elle ne se sent plus, ça se voit, c'est elle la femme importante. L'équipe lui paraît acquise, personne ne doute que le mal soit venu d'Alix Thézé. On se tourne vers moi, on attend mes explications. Aucune envie de me défendre ; l'authenticité historique d'une fresque médiévale, au milieu de tant de menteurs, n'a plus beaucoup de sens pour moi. Je suis partie précipitamment, je n'ai pas l'intention de revenir en arrière.

Une seule voix, discrète, s'élève pour dire que garder Léna Mauser comme collaboratrice et éliminer Alix Thézé, c'est se priver des plus grandes compétences et encourager l'incompétence.

Personne ne contredit ce conseiller artistique, même si le directeur de l'atelier rappelle que plusieurs de mes attitudes ont mis en péril le chantier et menacé l'intégrité physique de M. Pignotino. Je me contente de dire que je n'ai rien à ajouter aux déclarations de chacun. Je n'arrive à en vouloir à personne, même pas à Léna Mauser. Après tout, si tu es devenu mon lecteur, Medina, c'est grâce à elle. Je sais pour qui j'écris maintenant, ça change tout.

Medina se présente rue Botzaris, première heure du matin, il compte m'impressionner, sûrement. Il insiste, pourtant, sur le caractère non officiel de sa démarche. Je lui fais remarquer qu'il me paraît plus tendu que moi, à le voir zyeuter les recoins de mon appartement.

Si vous espériez tomber sur Abdelkrim Yousef, c'est raté.

Il n'est pas aussi naïf, il se doute bien que je ne prendrais pas le risque de l'héberger à nouveau, encore que les comportements des hommes dans sa situation soient souvent déroutants. Ils ne devraient pas rendre visite à leur famille et pourtant, parfois, les plus aguerris le font. On se demande s'ils n'ont pas envie de se faire prendre.

Ils savent qu'ils sont plus forts que vous, c'est aussi simple que ça.

Medina s'étonne de me sentir aussi méprisante avec des fonctionnaires de police. Je devrais savoir que ce n'est pas mon intérêt, ni celui de mon frère.

Si vous êtes certain qu'il n'est pas là, qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Medina s'enferme, s'embrouille dans plusieurs débuts de phrase... Si c'est ça l'efficacité policière... À la fin, il réussit à me dire qu'il attend de moi le renouvellement de ma promesse, pas une politesse cette fois, une vraie promesse. Il insiste, je n'ai pas tenu parole, c'est encore plus important aujourd'hui : je dois cesser d'écrire sur mon ordinateur, ou, si je ne peux pas m'en empêcher, me dispenser de le mettre en cause. Il n'est pas le seul à avoir accès à mon document.

Je ne devrais pas vous réclamer d'arrêter d'écrire, a continué Medina, je fais moi-même une bêtise en venant personnellement, mais vous ne me laissez pas le choix. J'ai lu vos dernières provocations, vos interpellations à distance...

Qui vous les a transmises, cette fois, pas Léna pendant la réunion tout de même ? Transmission de pensée... Elle n'est pas magicienne...

Dans certains cas, nos services disposent d'autres moyens. Nous avons accès aux ordinateurs directement, si nous le voulons. Je ne vous explique pas la manip, le logiciel espion, mais nous récupérons vos données à volonté, avec l'aide de spécialistes, des hackers, pour être franc. Tapez une phrase, un paragraphe, un article, je le verrai s'afficher sur un écran aussi

bien que vous.

Je lui fais remarquer qu'il se grille en me le révélant, parce que je ne serais jamais allée si loin par l'imagination. Curieux, ce même manque de professionnalisme, à l'instant critique, chez un combattant du djihad qui court se réfugier auprès de sa sœur et chez un fonctionnaire chargé de la lutte antiterroriste. Pourquoi expliquer à celle qu'il surveille comment déjouer sa surveillance ?

Il a tort de le faire, mais il sait ce qu'il fait. Il a lu toutes mes pages, il y a perçu tant de choses, comment dire, personnelles, troublantes, qu'il ne veut pas me laisser prendre des risques démesurés à la suite de mon frère. Il est convaincu que je n'ai rien de malfaisant, pourtant, sans m'en rendre compte, je me mets sur la voie de la malfaisance. Il voudrait m'éviter cette dérive, même si ce n'est apparemment pas très professionnel de sa part. Son autre certitude, c'est que je ne suis plus en mesure, contrairement à ce que j'espère, d'aider mon frère, ni de le joindre. Comme Abdelkrim Yousef représente, lui, un danger potentiel pour les services, le mieux, si je ne veux pas collaborer, est de m'abstenir de tout commentaire parasite, surtout si mes commentaires se concentrent sur sa personne. Je pourrais être inquiétée, à terme, pour entrave au fonctionnement des services, de la justice, atteinte à la sécurité de l'État... Rien que ça ? Mon retrait clair et définitif permettra d'épargner beaucoup de gens, moi la première. Et si, par un hasard improbable, mon frère se manifeste, dans ce cas-là exclusivement, je peux lui adresser un message personnel. Je connais quelqu'un de confiance à la DCRI, à présent, pas un simple ennemi de mon frère. Est-ce qu'il se fait bien comprendre ?

Je vois surtout, pardon, Medina, que tu cherches à m'entuber. Le type sensible à mes écrits, dans un bureau, qui veille sur moi, malgré sa hiérarchie... Du cinéma... Pour mieux me faire passer en douceur de votre côté, oui, me faire croire que je ne collabore pas avec les services, mais avec un homme. Tu m'as bien lue, fille à part, on lui fourgue un type qui se prétend à part ; mon œil.

Mais si c'est un type honnête ? M'en fous, je prends le risque, je dirai tout ce qui me passe par la tête. C'est devenu plus fort que moi. Je n'épargnerai personne, pas même moi. Si ta visite devait vraiment rester secrète, tant pis pour toi, je balance. Je me sens suffisamment victime de la trahison des uns et des autres pour ne pas être la seule à respecter ma parole. La voleuse Léna Mauser, payée pour sympathiser avec moi et m'extorquer ma clé USB, a-t-elle respecté notre amitié ? Nous avons coupé, je ne la crains plus, j'écris ce que je veux. Dans le doute, néanmoins, et pour te faire plaisir, je ferai un effort, j'écirai la suite à la main. Je m'autoriserai toutes les provocations dans le secret. Je parlerai de tout, de moi, de mon frère, si j'obtiens des renseignements sur son compte, et du beau Medina, si j'éprouve du plaisir à le faire.

Je suis curieuse de savoir si les fonctionnaires de la DCRI, privés de mes données informatiques, seront capables d'accéder à mes papiers cachés. Je ne le crois pas. Sans technologie, ils ne valent plus rien. Je verrai bien.

Puisque je me sens à l'abri, j'en profite pour parler de ce qui m'est interdit : Medina. Faisons semblant de croire, une seconde, que c'est quelqu'un de bien, le bel homme marié de la première fois, chez Léna Mauser... Je me suis demandé, ce jour-là, pourquoi j'avais senti chez lui, confusément, de l'intérêt pour moi. Nous étions supposés ne pas connaître l'existence l'un de l'autre ; je l'ai imaginé aussitôt comme l'un des amants de Léna. Pourtant, un échange a eu lieu entre nous, imperceptible, un de ces échanges de particules que je n'ai pas connu souvent ces derniers temps. Qu'est-ce qui le rendait possible ? Pas le hasard, c'est sûr.

Je me dis aujourd'hui que cette connivence immédiate entre cet homme et moi vient tout simplement de ce qu'il avait lu mes phrases volées par Léna Mauser. Il avait une connaissance approfondie de mon dossier, de ma personnalité ; pas une inconnue, même s'il me regardait en vrai pour la première fois. Aucun homme n'a jamais été aussi proche de mon intimité, parce qu'aucun homme, avant lui, n'a jamais fouillé dans mes notes. Il fallait que ce soit un fonctionnaire de la Direction centrale du renseignement intérieur.

Je ne sais pas si c'est un bon plan de me monter un film avec un probable hypocrite de métier, en ce moment, dans ma situation, alors que mon demi-frère est soupçonné de vouloir déstabiliser la planète. Après tout, je suis libre, comme jamais, de le croire et de l'écrire. Ces lignes-là sont pour moi, uniquement. Je peux être hystérique, puérile, post-adolescente, si ça me soulage ; érotomane aussi, tiens, le beau flic en costume net et en chemise débraillée... Je finirais d'ouvrir son col, il me prendrait, on se déshabillerait l'un l'autre. Je ne pense plus qu'à toi. Je ne fais aucun mal à personne en l'écrivant, libre d'être bête...

Est-ce que je peux en être certaine ? Mon fonctionnaire personnel ne lit-il pas par-dessus mon épaule ? Des caméras dans tous mes murs ? Ce serait bien de savoir ce que Medina pense vraiment de moi (que penses-tu de moi ?), pourquoi il a retiré son alliance pour notre deuxième entrevue chez Léna (pourquoi l'as-tu retirée ?) et ce que la DCRI attend encore de moi (si elle attend quelque chose).

Voyons si j'ai bien suivi jusqu'ici : je suis identifiée comme le point faible d'Abdelkrim Yousef, la dernière ficelle qui le retient à son ancien monde. Les fonctionnaires aimeraient remonter la ficelle. Pas de chance, j'ai perdu le fil et eux aussi. Ils m'ont lue, ils considèrent que nous avons un intérêt commun, retrouver mon demi, même pour des raisons opposées.

Ma note de synthèse est-elle convenable ? Pourrais-je me transformer, comme on le souhaite là-haut, en bon indic ? Quel est mon prix ? Plus cher que Léna, j'espère.

M. Medina a été chargé de me faire basculer du bon côté ; il joue la connivence, je vous donne les petits secrets de nos services, pour votre bien, notre logiciel espion, nos hackers ; je vous aide, contre l'avis de mes supérieurs, c'est dire que je suis sincère... Prochaine étape : collaborez. Ce serait tentant, avec le bellâtre Medina... Allez, je vais plus loin, c'est presque gagné. Attendez : presque. Je réfléchis encore. Une objection : si je ne fais plus rien, ne rencontre plus personne, n'écris plus un mot (impossible), je risque de perdre toute utilité aux yeux de la section antiterroriste de la DCRI. Medina lui-même m'oubliera. Je ferais mieux de recommencer à écrire sur mon ordinateur et à remuer les amis d'Abdelkrim Yousef, histoire de remettre un bon bordel des deux côtés.

Messieurs, comptez sur moi pour soutenir votre intérêt, je ne manquerai pas d'avoir des nouvelles de première importance très rapidement.

OceanofPDF.com

Je suis rassurée, mon appartement vient d'être visité. Je n'ai repéré aucune trace d'effraction, naturellement, la serrure marche à la perfection, les placards et les tiroirs ont été refermés. Soin et propreté, du bon travail. J'avais seulement déposé trois grains de sel fin entre deux pages manuscrites, ils ont disparu. Un de mes lecteurs (Medina en personne ?) s'impatientait. Mes papiers eux-mêmes n'étant pas à l'abri, j'ai repris, comme j'en avais l'intention, et pour notre commodité mutuelle, mon travail à l'ordinateur.

Puisque, dans tous les cas, il m'est impossible d'échapper à votre surveillance, puisque je n'ai pas envie de me taire, j'accepte votre dictature policière. Regardez comme je suis coopérative, je vous facilite le travail.

J'ai des projets. L'inactivité forcée favorise l'imagination, profitons-en. L'un d'entre eux concerne mon demi. Je ne sais pas encore s'il sera nuisible ou profitable, ni à qui il le sera. C'est la nouveauté de ma situation : ne pas savoir avec certitude si un projet est moral, utile à soi, à sa famille, à son pays, ou contraire à tous leurs intérêts. Ce projet, si je le réalise, peut être décisif ou sans aucune portée. Quel est ce projet ? Je te laisse la surprise, Medina. Patience, les services.

Medina m'a recommandé d'éviter, pour l'instant, un certain nombre de personnes liées, de près ou de loin, à mon demi. Il a nommé le docteur Ahmad Savant, Nadir Ahmed et Didier Ostend. J'ai noté, tardivement, un oubli. Cet oubli est-il volontaire ? La personne oubliée fait-elle partie des dormants que mon agitation intempestive a dispersés loin de leur base ? Il ne répond pas à mes derniers coups de téléphone : la méfiance est partout, même chez les hommes les plus sûrs d'eux, même chez l'oublié de la DCRI, Abdullah Musad.

Je dois retrouver Musad. Compter sur le hasard ne suffit pas. Quelques heures d'errance dans le 11^e arrondissement m'ont découragée. J'y retrouve la confusion ambiante : qui est qui, dans cette rue ? Je crois reconnaître Musad en qamis, Musad en jogging, Musad en blouson, Musad en costume. Ce n'est jamais Musad. J'ai suivi un faux Alban. La chance n'était pas avec moi.

Aujourd'hui, je m'installe dans un café, je pose des questions directes. Le garçon connaît-il Musad ? Il cherche dans ses souvenirs, interroge ses collègues, personne ne connaît Musad. J'explore un à un les lieux où l'on boit. Un amateur de vodka, de gin... Dans deux endroits, j'ai senti un trouble chez le serveur, puis chez le patron. Ils vont se lâcher, se retiennent, prudence. Je repasse à des heures différentes, je m'installe, je lis, j'écris, je bois, j'attends. À ma troisième station, tardive, j'ai reposé mes questions, le patron me pousse à partir. Il paraît que les clients s'inquiètent de ma présence insistante. Ceux qui surveillent le coin savent, en général, se montrer plus discrets et se renouvellent. Si la police envoie des femmes, qu'elles se montrent plus astucieuses.

Ma maladresse me rassure, je ne suis pas encore passée du côté des autorités.

Je n'ai rien à voir avec la police, j'ai des affaires avec Musad. J'aimerais rencontrer Musad et je n'indisposerais plus la clientèle par ma présence.

Le patron me laisse tranquille et m'observe de loin en faisant briller ses verres. Un peu après sept heures, Musad se glisse à la table voisine. Je suis devenue folle ou quoi ? Dix personnes lui ont assuré que je le cherchais. Ça ne se fait pas. Il vient uniquement pour me demander de ne plus me montrer ici. De tous les côtés la même réaction, mon bruit dérange. Raison de plus pour en faire davantage. Si Musad est gêné de se montrer avec moi, je lui propose de nous retrouver chez moi, rue Botzaris.

Il me répond que je fais erreur sur la personne. Si je suis en manque de sexe, j'ai tort de compter sur lui. Il a changé, comme il me l'a déjà dit, son mariage, avec une fille sérieuse, est imminent. Une fille sérieuse, il parle de moi ? Je ne suis pas sérieuse, comme il l'entend aujourd'hui.

Ne me dis pas que tu veux voiler une gentille petite musulmane. Je savais que tu avais converti mon frère, je n'imaginais pas une seconde que tu avais réussi à te convertir toi-même. Ne me dis pas que tu as définitivement renoncé à l'alcool et aux filles.

Dans le quartier, si.

Alors, changeons de quartier.

Musad hésite. Je lui dis mon étonnement. Où est passé le garçon tranchant ? Et la virilité vaniteuse de nos premières rencontres ?

Je ne semblais pas l'apprécier, à l'époque, il fallait me forcer. Maintenant qu'il y a renoncé, je le regrette ? Je ne suis pas très cohérente. Je crains que nous ne perdions, les uns après les autres, notre cohérence.

J'entraîne Musad dans la rue. Il refuse de se montrer plus longtemps en ma compagnie. Sa nouvelle situation, ce mariage en préparation... Si des témoins rapportent sa conduite, avec une fille comme moi, à sa future belle-famille...

Alors, toi aussi, tu te sens surveillé ? Et par une future belle-famille ? On dirait que c'est encore plus contraignant qu'une surveillance policière.

Qu'est-ce que tu cherches, si ce n'est pas le sexe ?

Ne me dis pas que tu ne t'en doutes pas. Alban est plus introuvable que jamais... Il a des projets que je connais un peu, mais pas assez... Je suis là pour ça, pour lui, pas pour te détourner d'un beau mariage dans la tradition.

Musad n'a aucune confiance à me faire sur Abdelkrim Yousef. Nous pouvons nous quitter là. J'insiste pour que nous nous retrouvions ailleurs, où personne ne le connaîtra. Qu'il marche dix pas derrière moi, s'il y tient. La rue Botzaris l'inquiète pour sa nouvelle morale ? Renonçons à la rue Botzaris. Je ne le révèle pas à Musad, mais il est possible que les voleurs et les voyeurs de la DCRI y aient installé des caméras et des micros ; ma belle-famille à moi.

Je propose le parc des Buttes-Chaumont, en face de mon immeuble. Nous monterons au faux temple de la Sibylle, un endroit important pour moi désormais. Musad résiste encore, je sens qu'il a envie de se laisser tenter. Le vieux fond ne s'est pas effacé complètement. C'est mon espoir avec Alban aussi.

Nous marchons longtemps, l'un à distance de l'autre. Musad revient à ma hauteur, l'envie de discuter, l'ancien beau parleur toujours présent. Il reste prudent, esquive le sujet Abdelkrim Yousef, auquel je le ramène sans cesse, sous couvert de parler de moi : j'ai perdu mon boulot ; à cause de mon demi. J'ai perdu ma meilleure amie ; à cause d'Alban. J'ai perdu le sommeil ; à cause d'Abdelkrim Yousef.

La fatigue de la marche et de la montée au pseudo-temple, la fermeture proche du parc m'incitent à inviter Musad dans un café de mon quartier. Rien à craindre, ici, aussi loin que portent nos regards, aucune trace de belle-famille ni de fonctionnaires en costume. Nous attaquons à la bière, les souvenirs remontent. A-t-il gardé quelque chose de sa culture modulable,

quand il creusait les centres d'intérêt de chaque fille rencontrée pour l'impressionner ? Il reconnaît que c'était bien superficiel, il a tout oublié au fur et à mesure. Il mélangerait aujourd'hui les peintres contemporains que je l'ai forcé à connaître.

Il a mûri, se moque plus facilement de lui-même et de ses défauts anciens. C'est presque séduisant. Je lui offre un cocktail, rhum, vodka. Nous rions vite. Sa future épouse n'est pas épargnée : d'une timidité maladive, mais un peu d'argent. Le père a plusieurs magasins d'informatique. Je ris plus fort : ça enrichit, les magasins d'informatique ? Il a un marché avec Al-Qaida ? C'est ce qui est rentable ? Il me semble que tu m'avais dit, la dernière fois, qu'Abdelkrim partait en voyage pour livrer du matériel informatique. Vous travaillez tous en famille ?

Musad nie m'avoir renseignée en détail sur le voyage d'Abdelkrim. Que j'évite d'impliquer sa belle-famille dans cette histoire. Je prends un air entendu, celle qui en sait plus long qu'il ne le croit sur certaines questions... Besoin de confirmations, c'est tout. Je sens que je me laisse entraîner, attention, la vodka va me faire dire des bêtises. Je ne dois pas reconnaître trop vite que certaines informations me viennent d'un fonctionnaire de police ou de Nadir ou d'Ostend.

La concentration de Musad est de plus en plus lâche aussi, il revient de lui-même, après quelques moments de dérive, à nos conversations précédentes sur Abdelkrim Yousef. Il reconnaît, cette fois, les liens des uns et des autres avec des organisations internationales. Pour l'argent, dit-il, seulement pour l'argent, rien de politique. Je me permets de ricaner. Sa seule concession, toujours la même : si Alban a travaillé pour un groupe, c'est pour une ONG arabo-musulmane. Mon frère est un bienfaiteur, il donne dans le caritatif. Dans des régions inaccessibles aux organisations occidentales, des croyants, des militants sont les seuls capables d'apporter le secours et la solidarité à des populations sinistrées.

Un moyen de les recruter surtout, non ?

Musad a besoin d'un cocktail supplémentaire pour l'admettre. Un bienfaiteur ne doit pas négliger son intérêt personnel. S'il apporte du matériel informatique à ses hôtes, il ne doit pas perdre d'argent, mais trouver un financement approprié, sinon il ne restera pas longtemps un bienfaiteur.

L'ONG d'Abdelkrim fournissait donc bien ce matériel, vendu par ta future belle-famille, aux démunis ?

Musad me fait remarquer que j'évite de toucher au cocktail posé devant moi, tout en le poussant à finir le sien. Je sens ses doutes naissants sur la demi-sœur d'Abdelkrim Yousef. Je prends, au même moment, conscience que je ne me conduis pas autrement que Léna Mauser. Je dois avoir été retournée, moi aussi. Medina n'a rien exigé de moi formellement, pourtant je me comporte avec Musad comme un agent qui recueille des données sur un ennemi potentiel. Et cet ennemi serait mon frère ?

Ce n'est pas si grave, Musad ne me révèle que du bon sur Alban. ONG, bienfaiteur de l'humanité ou d'une partie méprisée de l'humanité. Il semble sûr de lui, qu'est-ce qui m'empêcherait de le croire ? Mon demi ne s'est jamais vanté de ses actions généreuses ?

Exact, la seule action dont il se soit vanté était criminelle. Et il n'a pas nié avoir vécu dans un camp.

Un camp de réfugiés, dit Musad. C'est moins prestigieux qu'un camp d'entraînement, mais plus probable.

Qui me raconte n'importe quoi ? Dans mon état flottant, la version de Musad me convient mieux. Un dernier doute pourtant : tu me montres mon gentil frère en action, comment expliquer, alors, sa disparition récente ? Les bienfaiteurs de l'humanité ne quittent pas précipitamment leur appartement, ne le font pas vider par des étrangers, ne coupent pas leur téléphone, ne renoncent pas à toute adresse officielle...

Musad se contracte, me trouve trop curieuse à la fin. Je devrais savoir que les ennuis qu'Abdelkrim m'a attirés ne sont rien à côté de ceux que j'ai provoqués.

Il s'arrête là, trop dit, payons les consommations. Sa future belle-famille l'attend ce soir, pour mettre au point les derniers détails du mariage.

Quand tu me parles de ta belle-famille, c'est vraiment une belle-famille ? Pas un joli mot pour réseau islamiste, avec ramifications plus ou moins familiales au Maghreb ou ailleurs ?

Je le fâche. Il sait ce qui se passe, pourtant très peu de musulmans sont de ce monde, lui moins qu'un autre, même revenu à la foi. Je semble le connaître bien mal. Son intérêt pour la religion a coïncidé avec un désir de changer de vie. Et la foi est devenue si importante aujourd'hui, on n'y échappe pas, sans pour autant que tous les croyants en fassent une arme de

guerre. Pour lui, l'option religieuse aboutit à un mariage, une famille, comme un honnête musulman, une affaire privée, pas politique.

Je lui fais remarquer que plus d'un honnête musulman, ces dernières années, après un mariage et la naissance de quelques enfants, s'est fait sauter en martyr au milieu d'autres honnêtes familles, y compris de la même religion. Qu'est-ce qui me prouve que son mariage avec une gentille musulmane n'est pas une dissimulation, comme Alban Abdelkrim s'est dissimulé derrière de brillantes études de chimie, comme le docteur Savant exerçait la spécialité de gastro-entérologue, avant de disparaître de son hôpital, le même jour que mon frère, comme par hasard ? Encore un médecin parti soigner les déshérités, dans un camp de réfugiés, à l'autre bout du monde ?

Musad prétend ne pas connaître ce médecin ; pas de gastro-entérologue dans ses relations ; inconnu à la mosquée.

Il cache peut-être aussi son nom et son activité officielle devant les fidèles ? La dissimulation est à double sens ? Tu ne connais pas quelqu'un qu'on appelle le Docteur ?

Musad ne nie plus, mais refuse de parler du Docteur, pas un médecin à sa connaissance. Docteur, c'est autre chose.

J'ai cherché à rattraper mon frère, je l'ai suivi autant que j'ai pu, décortiqué ; j'ai obtenu et mis ensemble des détails infimes. Je suis convaincue que c'est toi qui l'as amené à la foi, à la mosquée ; certaine qu'il y a fait la connaissance du docteur Savant ou du Docteur, une personne ou deux. Cette personne a reconnu ses qualités, senti qu'elle pouvait faire quelque chose de lui, l'a recruté, peut-être à l'occasion d'une maladie, une histoire de kyste, je ne sais pas, je reconstitue... Ce lien spécial a entraîné mon demi autre part. Qui aura le courage de me parler de cet autre part ? Toi ? Non, toi, tu veux me faire croire que c'est un autre part humanitaire et que tu ne connais pas le docteur Savant, permets-moi d'en douter.

Savant et Yousef sont devenus invisibles en même temps. À cause de mon agitation personnelle, je veux bien l'admettre, mais pas seulement. Ils semblaient avoir un projet important, j'ai accéléré le mouvement, sans le faire exprès. Ils se sont retrouvés ailleurs, avec d'autres humanitaires du même genre, je suis sûre que tu sais où. Sûre aussi que ta belle-famille a une petite idée de ce qu'ils font. Et Nadir, tu connais Nadir et ses cousins,

les mieux informés du quartier ? Même en dehors du coup, vous êtes très forts pour protéger les secrets des uns et des autres. Mais vos secrets, je m'en fous. Ce qui m'intéresse, moi, c'est Alban ; l'empêcher d'aller plus loin avec vous. Tu l'as amené là où il est. Tu prétends être un modéré sincère, ton seul projet est de fonder une famille traditionnelle. Je veux bien croire que je suis sous l'influence du temps et que je vois le pire où il n'est pas ; la paranoïa collective. Mais ce n'est pas parce que tu bois du rhum et de la vodka avec moi que tu n'es pas un ultrafondamentaliste.

Si j'étais comme ton frère, répond Musad, ou comme tu penses qu'il est, j'aurais disparu de la circulation, moi aussi. J'entends parler, comme tout le monde, d'activités occultes, de voyages, mais je ne connais pas tous les disparus. Je me tiens à l'écart de tout ça, crois-moi ou pas.

Tu te tiens à l'écart, mais tu tolères, c'est ça la confusion des gens comme toi.

J'agace Musad, il ne veut plus me répondre. Une déconvenue, j'ai l'impression qu'il m'a dit autre chose que ce que j'attendais. J'ai du mal à me faire une raison. S'il est sincère, futur jeune marié, à distance des extrémistes ; s'il me jure qu'il ignore jusqu'où est allé Alban, avec qui, pourquoi... comment être sûre de sa sincérité ?

Je ne me résigne pas. Si l'alcool ne suffit pas... Je me colle à lui ; toujours triste de voir partir un futur jeune marié. Si on recommençait à se peloter ? Il regarde l'heure, tête maussade, se lève, pas dupe de mes manœuvres. Je l'implore une dernière fois, puisque ça ressemble vraiment à un adieu : peut-il me dire, à cet instant, sans mentir, qu'il ne sait pas où se cache Alban ?

Si tu crois que je n'ai pas pigé pourquoi tu m'as offert autant de cocktails, me dit Musad, ni pourquoi tu étais prête à t'allonger... Je pouvais résister encore longtemps, crois-moi. C'est comme la torture. Mais je t'aime bien, Alix, je t'ai toujours bien aimée. Pas une fille comme les autres, mieux que les autres. Alors, je vais te dire, ton frère est à l'étranger, pas aussi loin que les autres fois, tout près d'ici, dans une capitale européenne. Il se protège, sans mauvaises intentions. Tu ne me crois pas, quand je t'assure qu'il travaille pour une ONG musulmane. Admettons, mais j'ai parlé avec lui avant son départ, pas longtemps, trois minutes. Ça m'a suffi pour penser qu'il recule. Il ne se sent plus le guerrier rêvé. Pas donné à tout

le monde de devenir un martyr. Il a reconnu qu'il lui manquait le petit truc. Rentre chez toi, tranquille. Ce n'est pas toi qui l'as poussé aux extrêmes. Ce n'est pas toi non plus qui l'empêches d'y aller vraiment. On ne sait pas d'où vient la folie. On ne sait pas d'où vient le courage d'y résister. En attendant, moi, je vais boire un thé à la menthe chez mes futurs beaux-parents.

Je ne sais pas si je dois ma meilleure nuit de sommeil, depuis des mois, aux cocktails ou aux paroles réconfortantes de Musad.

OceanofPDF.com

Tu m'as déçue, Medina. Je me doutais bien que le récit de ma rencontre avec Musad te ferait réagir, mais pourquoi n'es-tu pas venu en personne ? Pourquoi m'avoir envoyé ces deux sous-fifres ? Tu aurais vite repéré que je ne racontais pas de blagues ou tu te serais montré plus fin pour me mettre en doute.

Tes deux sous-flics se répandent chez moi comme chez eux, jouent les durs, m'annoncent que la lecture de mes écrits les plus récents vous laisse dubitatifs. Franchement, aurais-tu été aussi maladroit ?

Ils me demandent de prouver que j'ai bien eu le contact avec Musad. J'en sais plus qu'eux, je les énerve : Musad, d'après eux, a déguerpi en même temps que mon frère, ne fréquente pas les cafés du 11^e arrondissement sous leur surveillance. La prétendue belle-famille n'a jamais existé, à leur connaissance. En gros, ils me soupçonnent d'essayer de vous enfumer pour atténuer les responsabilités de mon frère. Si je vous monte une fiction à la place d'un document, vous êtes paumés. Ça me fait rigoler ? Pas aussi longtemps que je l'espère. Ils tiennent à me prévenir de ce que pourraient me coûter la protection de ce garçon et mes mensonges, si un événement quelconque se produisait. Complicité active, responsabilité pénale engagée... Si je vous balance sciemment de fausses informations, je devrai en payer le prix. Me voilà promue grande manipulatrice ; flatteur, mais idiot.

Je leur ai d'abord expliqué que, s'ils avaient peur de recevoir de fausses informations, ils n'avaient qu'à pas me lire. Ça ne leur a pas plu. Toujours plus grossiers. Ils ont exigé de moi que je leur apporte des preuves de ce que j'avancais, pour faire des vérifications : noms et emplacements exacts des cafés où j'aurais été vue avec Musad, pour commencer. C'est drôle comme certains lecteurs aiment les détails inutiles. Je leur ai répondu de les chercher eux-mêmes. Trop de rhum efface les souvenirs insignifiants.

Ils me suggèrent de faire un effort et, si je n'ai pas tout écrit de cette supposée discussion avec Musad, de retrouver des détails solides et plus convaincants. Il m'en est revenu un, je le rétablis : Musad a bien été absent de Paris un certain temps, comme il me l'a confié et comme je n'ai pas cru nécessaire de le signaler, en vacances au Maroc, d'où est originaire sa

future femme, pour préparer son mariage. J'ai fini par le rencontrer, après quelques jours d'attente dans les cafés, parce qu'il venait tout juste de rentrer. Je suis légèrement plus efficace que des agents de surveillance, qui perdent la trace d'un suspect dès qu'il prend des vacances. Curieux, pour des fonctionnaires aussi expérimentés.

Tes amis appréciaient de moins en moins mes remarques. Je leur ai dit qu'avec toi, Medina, je n'aurais pas été aussi désagréable. Ils ont prétendu que tu n'avais rien à voir là-dedans. J'ai eu l'impression qu'ils ne t'aimaient pas beaucoup. Je ne vois pas pourquoi. Méfie-toi d'eux.

Ils voulaient aussi que je cite avec précision l'ONG musulmane pour laquelle travaillerait Abdelkrim Yousef. Sur ce point, je n'ai rien de neuf à apporter, je partagerais même leur point de vue : je doute autant qu'eux de son existence. Je pense que Musad ne veut pas me faire de peine ou aimerait me faire croire que mon demi a des pulsions humanitaires. Ce serait nouveau chez lui. Vous voyez, je suis capable de critiquer moi-même les informations que je fournis, aucune tentative de tromperie.

Tes collègues malpolis m'ont mise en garde une nouvelle fois : si je ne collabore pas plus que ça, si je ne reconnais pas rapidement avoir inventé une histoire pour les égarer et faire passer Abdelkrim Yousef pour un agneau, donc leur faire perdre du temps en vérifications inutiles, je serai inquiétée pour non-dénonciation de crimes ou d'association de malfaiteurs.

Je maintiens pourtant ce que j'ai écrit. S'il s'y trouve du faux, il vient de Musad, pas de moi. À vous de faire le tri, c'est votre boulot. Ce que j'en ai retenu, c'est que mon frère se tient désormais à l'écart de toute entreprise dangereuse. C'est peut-être une invention, c'est ce que je préfère croire. Musad m'a rendu confiance, je m'en tiens là, jusqu'à preuve du contraire.

Tu m'aurais entendue, tu m'aurais crue, j'en suis certaine. Tu es très au-dessus de tes larbins. Ils ne savent pas parler à une femme, même suspecte, aucune finesse. Ils ne voulaient pas me lâcher avant que je leur aie donné le nom exact de la capitale européenne où se cacherait Alban.

J'ai commencé par Amsterdam. Aucun des deux n'a tiqué. Ils ne savent pas que c'est La Haye, la capitale des Pays-Bas. J'ai continué avec Bâle, ils ont noté Bâle, en Suisse. Ça ne les a pas gênés non plus. Montre-leur une carte avec Berne en gros. J'ai terminé avec Bruxelles. Là, rien à dire, ils connaissent la Belgique. J'ai ajouté que, pour être franche, je ne savais pas

de quelle capitale Musad parlait ou s'il mentait, toujours dans le but de me rassurer ou de m'embrouiller.

À la fin, j'ai dit à tes deux géographes que, si je mentais moi-même, c'était sans le savoir et sans le vouloir. Ils ont du boulot devant eux : faire le tour des cafés de deux arrondissements parisiens, retrouver une belle-famille plausible à partir de toutes les filles rencontrées par Musad depuis dix ans, apprendre les capitales des petits pays européens.

J'ai intérêt à retrouver rapidement la mémoire, sinon ils m'annoncent leur retour prochain et me menacent d'une convocation dans des locaux appropriés, si je ne veux pas être déférée devant un juge. Tu n'aurais jamais employé ce ton, Medina. La prochaine fois, viens toi-même et seul. Si j'ai envie de confier ce que je cache encore, ce sera à toi, à personne d'autre. D'ici là, je vais me taire. J'aurais dû t'obéir plus tôt, ne plus rien écrire, pour m'éviter la lâcheté d'y renoncer, sous la pression de deux analphabètes.

Oui, je ravale ce que sais, et j'en sais beaucoup plus que je ne l'avoue. Je me tais pour toujours.

Trois mois que je garde tout en moi et, ce matin, l'épouvante. Les sites d'information, la radio, les journaux présentent la même dépêche d'agence, sept noms énumérés dans le même ordre.

Je crois voir le troisième en gras, partout, ou prononcé un ton plus haut à la radio, illusion d'optique ou auditive, évidemment, ce troisième nom, c'est Abdelkrim Yousef. Ce n'est pas tout, le deuxième nom est Abdullah Musad, le dernier Nadir Ahmed. Les quatre autres me sont inconnus : deux Normands originaires d'Asie du Sud, nommés Assad Hussain et Tamir Islam ; deux originaires de la région parisienne, Umar Ibrahim et Cheikh Hassan.

Les sept défilent sans cesse sous mes yeux, de site en site, avec leur âge, vingt-quatre, vingt-sept, trente ans. Le nom d'Alban Joseph n'apparaît pas encore, seulement Abdelkrim Yousef, j'ai espéré un homonyme jusqu'à ce que les photos apparaissent, des caricatures inquiétantes pour deux d'entre eux, barbes plus ou moins longues, tenue orientale ; des regards durs et haineux, sauf chez Nadir, le plus enfantin.

Abdelkrim Yousef, malgré son visage de scientifique sérieux, semble nous regarder avec mépris. Je reconnais bien la forme ovale et régulière de son visage, douce autrefois, ses traits creusés et brunis, mais je ne lui ai jamais vu des yeux aussi sombres et agressifs. Une photo retouchée, j'en suis convaincue. On exhibe des têtes de méchants, de brutes pour deux d'entre eux, de méchants éduqués pour quelques autres.

La dépêche et les articles soulignent les mélanges de ce groupe transnational, nord-africain, asiatique, européen : certains des Parisiens possèdent un haut niveau d'informatique ou de chimie ; les Rouennais sont des voyous connus jusqu'ici pour de petits casses. On note la présence étrange d'un artiste.

Le groupe a été arrêté simultanément en plusieurs endroits, alors que ses membres convergeaient tous vers la région parisienne où ils s'apprêtaient, selon différentes sources, à passer à l'action. Cette action n'est définie nulle part. Dans la matinée, des informations nouvelles laissent entendre que le réseau est en cours de démantèlement en France et en Belgique. Le ministère de l'Intérieur se félicite d'une opération d'envergure, menée à

l'échelle européenne, épargnant au pays des actes terroristes majeurs. La Division centrale du renseignement intérieur a prouvé son efficacité et, grâce à une indication essentielle, annonçant l'exécution imminente d'un projet, parvenue récemment à son siège, a pu procéder à l'arrestation préventive de ce groupe sous surveillance depuis plusieurs mois.

Ça ressasse et ça roucoule, la propagande se rengorge, mensonges, mensonges, Medina et les autres. Je suis bien placée pour savoir que vous aviez perdu la trace des bêtes. Vous les retrouvez, bravo, mais je ne crois pas à votre montage. Pas Alban, pas Nadir. Les autres, je veux bien, même Musad, pas Nadir, pas Alban.

Je sais le reste, la conversion, la Somalie, le camp d'entraînement, au Waziristan ou ailleurs, tout ce qui devait mener logiquement à l'entreprise terroriste dénoncée dans les journaux. Tout y menait trop bien. Je savais, moi, qu'Alban s'arrêterait avant. La seule à connaître Alban comme je le connais. Aucun fonctionnaire de la DCRI n'arrivera à le coincer, aucun juge. J'ai douté de lui, moi aussi, j'ai douté de moi, mais je m'accroche à une conviction, pas une envie de le défendre aveuglément, non, une conviction.

C'est irrationnel, une conviction, mais je n'accepte pas l'épouvante de ce matin. Mon frère n'est pas devenu le pire danger public du pays. On va m'accuser de déni, la grande sœur amoureuse de son frère refuse de croire à l'incroyable. Je vous entends déjà dans vos bureaux : les faits, les faits indiscutables contre les impressions sentimentales d'une sœur. Les faits, mais quels faits ?

Les conditions de l'arrestation des sept suspects me paraissent de plus en plus floues. Frontière belge, région parisienne, quartiers rouennais... Le grand attentat évité, très bien, quel attentat, contre qui, contre quoi, quel lieu, à quel moment ? La presse n'en dit pas un mot, pour ne pas inquiéter la population, disent quelques-uns, par ignorance, oui.

Du flou, rien que du flou : j'appelle le ministère de l'Intérieur, la DCRI à Levallois-Perret, le ministère de la Justice, forcing, je me présente comme un membre de la famille d'Abdelkrim Yousef. J'exige de savoir ce qu'on fait de lui, demande à le rencontrer, à lui apporter quelque chose, des vêtements, mon aide. Personne n'est capable de me dire où on le garde, l'interroge. On me dissuade de l'approcher, famille ou pas famille. Il paraît que la situation est exceptionnelle.

Les règles du droit sont exceptionnelles aussi, alors ? On n'a pas envie d'une gêneuse comme moi. Propagande d'abord, prouver l'efficacité des services, la France épargnée, les sept activistes hors d'état de nuire. Le droit est secondaire pour le moment, il suffit que la forme soit sauve. Quand l'effet psychologique aura été obtenu, notre démocratie pourra recommencer à suivre les règles courantes, elles n'auront plus d'importance.

On m'interdit d'approcher mon frère, c'est la raison pour laquelle je reprends ces notes, après trois mois de silence volontaire, sur mon ordinateur, avec l'espoir qu'un des hackers de la section antiterroriste continue à me surveiller. J'ai peur qu'ils se soient désintéressés de moi. Des semaines sans me lire, ils se seront découragés. À moins que mes recherches obsessionnelles sur les sites islamistes les aient retenus ?

J'ai guetté des signes d'Alban sur les sites du monde entier, une phrase qui m'aurait fait penser à lui, un message indirect qu'il m'aurait adressé. Stupide, je le sais bien, mais j'avais tellement envie de le savoir en vie, dans un pays d'Europe ou ailleurs. Je scrutais les photos de militants, armés ou non, masqués ou non, sous des foulards, des barbes. Je cherchais des ressemblances, j'en trouvais souvent. Ensuite, je me raisonnais ; non, ce n'était pas lui ; non, je ne perdrais plus une heure à visiter les sites les plus haineux de la planète. J'y revenais.

Je me disais que le hacker de service suivait mes recherches, en avisait ses chefs, Medina peut-être. Je me suis habituée à cette compagnie virtuelle. Aujourd'hui, ma seule crainte est d'avoir été abandonnée par les agents chargés de ma surveillance. Si ce n'est pas le cas, je prie le lecteur actuel de rendre compte de ma requête au fonctionnaire Medina : qu'il m'aide à accéder à mon demi-frère. En échange, je dirai ce que je sais, ce que je n'ai pas encore dit.

Je ne projette pas son évasion. Ma visite des sites islamistes, si inquiétante qu'elle paraisse, ne fait pas de moi une convaincue ni une complice. Je ne suis pas sous influence islamique. Vous êtes persuadés du contraire ? Faites-moi arrêter à mon tour, si c'est le seul moyen pour moi de croiser mon frère.

J'accepte d'entrer dans votre système de propagande : même une jeune femme française est capable de menacer la sécurité de l'État, mais l'État veille. Vous voyez jusqu'où je suis prête à aller pour entendre mon demi me dire, y compris dans le bureau d'un juge, qu'il est la victime d'un malentendu ou d'une erreur.

Et si ce n'est pas une erreur, ni un malentendu ? Je l'accepterai, je ne cacherai rien de lui, pas pour le défendre, pour le racheter, si c'est possible. Je suis coopérative, on peut compter sur moi dans tous les cas. J'implore. Le silence des autorités est une souffrance inattendue.

Je m'installe dans l'agence de voyages de nos parents. Je les vois bouleversés par le sort de leur fils. La troisième photo, le troisième nom de la liste les obsèdent autant que moi. Nous ignorions qu'il pouvait exister une telle proximité entre des parents ou beaux-parents et leur fille distante depuis tant d'années.

Ils ont fait les mêmes démarches que moi, appelé les mêmes services, mis en avant leur statut de père et mère, leur honorabilité professionnelle, pour les mêmes résultats que moi, avec davantage de ménagements peut-être. On s'attriste : le malheur d'une famille que rien ne disposait à cette catastrophe, mais on reste ferme ; la sécurité de l'État est en cause, il est impératif que les parents d'un individu en garde à vue restent à l'écart.

Un avocat, alors ? Alban Joseph a-t-il un avocat ? Il a refusé, seule information obtenue par Barthélemy Joseph ; avocat commis d'office, il l'envoie balader. Notre mère entre dans un état d'agitation égal au mien : avocat commis d'office, autant dire un débutant incompetent ou un incapable sans client... Pas forcément... Mais un avocat convaincu, ce serait mieux... Elle a eu affaire à des avocats dans sa vie personnelle et sa carrière, elle veut trouver le meilleur pour son fils. L'État ne pourra pas s'opposer à son avocat.

Elle les appelle un par un, ils s'excusent tous. Le premier est spécialisé dans les affaires familiales, il est bien vieux, il a réglé les histoires avec Thézé, mon père biologique. Les autres s'y connaissent en droit administratif ou des affaires, ils ont traité des litiges entre l'agence et des clients ou des fournisseurs ou les impôts. Les activistes islamistes, ce n'est pas leur rayon.

Nous restons démunis toute la journée. Barthélemy Joseph vend des voyages en Asie du Sud-Est, en Inde, en Turquie, en Afrique du Nord, pendant que sa femme interroge au téléphone des cabinets d'avocats.

Didier Ostend m'appelle, il partage notre situation à sa manière : il ne voyait plus Nadir depuis quelques mois, il ne l'imagine pas pour autant comme un activiste. Gay, en plus. A-t-il cherché, comme nous, à obtenir des nouvelles directes ? Il n'ose pas, peur d'être mêlé à une affaire qui ne le concerne pas du tout, peur de voir son nom et sa sexualité exhibés comme la tête de Nadir, ce matin.

Je l'incite au contraire à se manifester : un islamiste danseur et gay, ce n'est crédible ni pour les services de police, ni pour les islamistes eux-mêmes. Ils le rejeteront comme un dévoyé sodomite contre nature. Didier Ostend ne partage pas mon avis, l'homosexualité de Nadir sera présentée comme un masque destiné à le rendre invisible dans Paris, comme la situation de doctorant de mon demi, et tout retombera sur lui.

Je n'ai jamais vu Ostend aussi défait. Il répète qu'il a peur pour lui, peur, peur, peur. Il ne couche plus avec Nadir depuis longtemps, un accident dans sa vie, la bisexualité, il préfère garder ça pour lui, au moment où Areva l'a engagé et promu en quelques mois. Sa vie professionnelle décolle, ce n'est pas le moment de tout casser, pour une relation ancienne et des histoires d'islamisme.

Mais si Nadir est innocent ?

Il ne sait plus quoi penser de Nadir. Innocent, probablement ; en même temps, nous sommes bien obligés de constater qu'il était toujours le premier au courant des mouvements de mon frère et des activités autour de la mosquée. Et les services de renseignements les mieux informés peuvent-ils se permettre d'arrêter des innocents, quand ils annoncent le démantèlement de réseaux transnationaux surveillés depuis des mois ?

Je ne peux pas accepter ça : veut-il me faire reconnaître que je devrais avoir toutes les raisons de douter d'Alban, comme de Nadir et de Musad ?

Ne m'a-t-il pas prévenue de leur dérive, religieuse, puis politique ? J'en ai fait toute une histoire alors, avant de me rendre à l'évidence. J'ai été forcée d'admettre qu'Alban était devenu un croyant fanatisé. Maintenant qu'il est soupçonné officiellement d'avoir préparé des attentats, comme je le craignais moi-même, je fais tout pour nier une nouvelle évidence. Je

devrais être plus cohérente avec ce que je pensais et plus lucide sur mon demi. Il est conduit par une logique, il arrive au bout.

Je refuse cette évidence, c'est tout. Cohérente, incohérente, je m'en fous. Je sens dans ma chair qu'Alban fantasmait sur l'action, mais qu'il n'irait jamais jusqu'à la destruction de masse. J'ai discuté avec lui, en Puisaye. Il est allé à ma rencontre là-bas, contre l'avis de ses amis, contre toute logique. Un martyr en puissance ne m'aurait pas parlé comme il l'a fait. Il s'est confié, un vrai militant ne l'aurait pas fait. Il n'était pas convaincu lui-même d'être capable de faire un truc pareil. Il attendait sûrement de moi, même inconsciemment, que je le détourne, que je trouve les mots, le déclic. Pas foutue d'y arriver ; je me suis contentée de le provoquer.

Tu reconstitues après coup, dit Ostend. Ça t'arrange de penser de cette manière, mais si on t'apporte des preuves qu'il préparait un attentat, tes impressions et tes reconstructions personnelles ne pèseront pas lourd. Mes impressions sur Nadir n'auront aucune valeur non plus. Je préfère rester à l'écart. Trop peur que mon nom sorte, trop peur.

Didier Ostend me dégoûte, sa lâcheté me dégoûte, sa truille vitale. Je l'abats encore plus : si tu ne veux pas que ton nom sorte, c'est trop tard. Comme demi-sœur et proche d'Alban, je suis dans le fichier de la DCRI depuis des mois. Tu as oublié nos anciennes précautions au téléphone, mais notre conversation vient d'être enregistrée, ton nom est connu depuis longtemps. J'ai écrit sur nos relations, sur ta vie avec Nadir, sur ses sources, ses cousins, tout en sachant que mon ordinateur était piraté. L'enquête sur Nadir mènera à toi, à moi. Il le faut, si Nadir et Alban n'ont rien à voir avec cet attentat supposé, qui n'a même pas eu lieu. Nous seuls pourrons les innocenter, au moins les aider. Et tant pis si ta mère apprend dans le journal que tu couchais avec un terroriste arabe et gay.

C'est au tour d'Ostend d'être dégoûté. On dirait, à m'entendre, que je regrette que cet attentat ait été empêché à temps. On dirait que ça me fait plaisir de l'impliquer dans mes histoires. Au nom de quoi ai-je parlé de lui dans mes écrits ? Si on nous écoute, qu'on s'en prenne à moi, il s'en fout ; à Nadir, il s'en fout ; à Alban, il s'en fout, du moment qu'on le laisse tranquille.

Il raccroche dans un cri de colère.

Les visages des sept restent présents, dans la presse, relégués, après vingt-quatre heures, dans les pages intérieures. Leur arrestation avant leur passage à l'action honore les services, mais déclenche moins d'émotion. Une fusillade, des explosions manquées ou même réussies, une intervention offensive des forces de l'ordre auraient été préférables.

La dénonciation d'un groupe éparpillé, annonçant l'imminence d'une action d'ampleur, rend les faits presque insignifiants. Le directeur de la DCRI essaie néanmoins de faire mousser ses services une journée de plus : catastrophe évitée, on dira bientôt laquelle, quand les documents saisis auront été analysés.

La plupart des membres du groupe ont fait l'objet d'une surveillance depuis des mois, voire des années : les Rouennais ont purgé des peines pour des délits de droit commun, petits casses dont le directeur indique aujourd'hui qu'ils avaient une visée politique, nourrir les caisses de l'activisme islamiste. Certains Parisiens étaient repérés pour leur fréquentation de lieux de culte extrémistes, des déplacements suspects à l'étranger. La DCRI a en sa possession des enregistrements, des traces de virements bancaires internationaux, des papiers d'identité, vrais ou faux, toujours bien imités, passeports suédois, français, sud-africains. On connaît les divers alias de ces hommes.

Le nom réel d'Abdelkrim Yousef est maintenant repris avec insistance : la présence de ce Français pur, Alban Joseph, sans lien ethnique avec le monde musulman, est un symptôme inquiétant, selon le directeur, d'une contamination possible du corps social. Personne ne serait à l'abri, semble-t-il dire, si nous n'étions pas là. Son rôle est de nous apaiser : le cas du Français de souche n'est pas rare, mais reste exceptionnel. Notre travail consiste à repérer de tels individus, à les suivre partout où c'est possible, un écheveau complexe où il faut distinguer les rencontres anodines des connaissances impliquées ou complices. Les plus dangereux se fondent dans la banalité pendant des mois, avant de surgir, non de rien, parce qu'il n'y a pas de rien pour les services, même le rien prête au soupçon, mais de réseaux flottants. Les membres des familles, dans ces groupes aux solidarités fortes, prêtent leur concours sans en avoir l'air. Ils sont contrôlés aussi.

Le directeur de la DCRI parle de moi ou je deviens parano ? Mes notes ont-elles servi à identifier certains prévenus ? Je serai accusée d'avoir fourni du matériel et de l'argent à mon demi, de lui avoir offert ma protection aussi ?

Le silence des services m'étonne. S'ils me doivent une partie de leurs informations, pourquoi ne tiennent-ils pas à m'entendre plus vite ? Trop peur que je démolisse les accusations contre mon demi, l'exemple le plus inquiétant de la terreur, parce que le plus proche de nous.

La garde à vue d'Alban et des six autres est prolongée, jour après jour, menace terroriste. Elle touchera bientôt à son terme, pourtant.

Une notule annonce qu'un des membres du groupe interpellé lundi a été relâché, faute de charges contre lui. C'est Nadir Ahmed, arrêté à l'aube, dans l'appartement d'un de ses cousins, où il avait passé la nuit. Son cousin reste en détention, le sixième nom de la liste, Cheikh Hassan, élément important du groupe, selon la presse.

Des doutes s'expriment pour la première fois dans les journaux. Les services de la DCRI et la justice ne se sont-ils pas précipités pour offrir des coupables parfaits au bon moment ? La présence d'un jeune danseur débutant et apparemment inoffensif au milieu de durs aguerris ôte une partie de son sérieux à l'enquête. Il a eu le courage de protester, de montrer ses difficultés personnelles : engagements modestes, pas de quoi louer un studio, vivant chez les uns ou les autres, famille, amis, jamais condamné, peu pratiquant. Une proie possible pour des fondamentalistes, auraient voulu croire les enquêteurs, mais l'absence d'éléments les oblige à ne pas poursuivre.

C'est bien ce que je pensais, les dossiers trop riches de la DCRI se vident jour après jour. Les retraits bancaires et les virements ne font pas d'un doctorant parisien un trésorier du terrorisme mondial. Il faudra vous faire une raison, messieurs des services. La justice abandonnera les poursuites qu'elle n'arrive pas à engager.

J'attends une nouvelle fois un signe de Medina ou de n'importe quel autre collaborateur. Pour la vérité, je suis là. Votre silence me montre votre manque de confiance dans vos dossiers. Je suis disposée à vous aider, comment ne vous en apercevez-vous pas ? Je crois que vous avez peur de moi, peur que je démonte vos constructions. Vous préférez me tenir à l'écart.

Même sans moi, la débandade continue ; après Nadir Ahmed, Abdullah Musad. Son itinéraire a été reconstitué, son fondamentalisme religieux tempéré, et ses déplacements, plus limités que ceux des autres individus interpellés, n'ont rien révélé de suspect. Il n'aurait pas quitté Paris, ces derniers temps, contrairement à ce qui avait été affirmé. Des témoignages confirment sa présence dans des lieux de boisson et même de danse érotique. Il ne serait pas le premier islamiste à ne pas respecter les préceptes du Coran, mais sa clandestinité se révèle tout autre que celle qu'on attendait.

L'homme semble avoir suscité un rejet de plus en plus prononcé de la part des siens ; mariage prévu, puis annulé ; mise au ban de la communauté : sa présence à la mosquée n'était plus tolérée. Cette défiance à son égard aurait pu constituer un déguisement suprême, comme on aurait aimé le croire, mais impossible d'en apporter la moindre preuve. D'ailleurs, relâché, il est obligé de se cacher, sous la protection de la police, pour échapper à sa communauté. Ses désordres et son indécence, rendus publics, rejaillissent sur elle de manière plus humiliante encore que l'action terroriste possible.

Si Musad a besoin de moi, lui aussi, je suis prête à l'accueillir. Si les cousins de Nadir ne sont plus en mesure de le loger, je lui offre mon appartement. Je veux être la sœur, la mère, l'amante de tous les innocents.

J'ai plus que jamais l'impression qu'on s'est servi de mes notes pour tenter d'accuser les uns ou les autres, et que mes notes, vraies et indiscutables, les innocentent. Pourquoi Alban n'a-t-il pas encore été relâché, pourquoi nos parents n'ont-ils pas obtenu le droit de le rencontrer ? Pourquoi, si on a utilisé mes écrits, ne prend-on pas la peine de me convoquer comme témoin ? Je n'ai pas tout dit.

Si mon hacker de la DCRI lit en même temps que je tape sur mon clavier, dans ce flux qui nous unit, qu'il se dépêche d'en informer sa hiérarchie. J'ai des révélations à faire. Il est impossible de tout écrire, l'essentiel est ce qui ne peut s'écrire. Quand je l'aurai dit, Alban Joseph ne sera plus inquiété.

Ce soir, c'est de nouveau l'épouvante. La garde à vue d'Alban se termine, il est mis en examen avec les quatre derniers accusés. La justice reconnaît la précipitation des enquêteurs pour Nadir et Musad. Ils se sont fiés à un dénonciateur trop empressé ou qui ne possédait pas la totalité des données, mais des charges sérieuses existent contre le groupe restant. Des mouvements de voitures volées, des perquisitions de domiciles, des documents recueillis depuis longtemps, d'autres sources que la dénonciation permettent de mettre au jour le ou les projets interrompus.

Je me suis trompée. Si mes notes ont servi Musad et Nadir, elles desservent Alban. Je n'aurais jamais dû écrire qu'il s'apprêtait à participer à un nouvel événement majeur. Un délire personnel, j'en suis convaincue, une envie n'est pas un projet, un projet n'est pas une action.

Aujourd'hui, à cause de moi, peut-être, mon demi est accusé d'association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste. Je n'y crois pas, parce que c'est trop vraisemblable. Il est écrit que des documents subversifs ont été saisis dans des appartements ou des pavillons à Roissy-en-France, Sotteville-lès-Rouen, Bruxelles. Des quantités surprenantes de médicaments auraient été retrouvées dans un appartement loué depuis peu.

Je veux croire qu'Alban occupait cet appartement. Des médicaments pour une ONG, j'admets. Je doutais de Musad, quand il m'assurait qu'Abdelkrim Yousef travaillait pour une ONG musulmane. Musad a été libéré, comment ne dirait-il pas la vérité ?

Une ONG, même musulmane, des médicaments fabriqués par les grands laboratoires pharmaceutiques occidentaux, est-ce criminel ? Cela fait-il d'Alban un malfaiteur ? Une entreprise terroriste ? Les mots mentent toujours ; détournés ; pour faire peur ; la première terreur, les mots. Alban réfutait les mots conversion, fanatisme, quand je les lui balançais à la figure. Je le trouvais de mauvaise foi, je lui donne raison. Je suis de mauvaise foi à mon tour ? Admettons.

Les journaux ajoutent qu'une importante somme d'argent, vingt-cinq mille euros, a été saisie. Importante pour qui ? Mauvaise foi ? Il serait question de plusieurs ordinateurs et téléphones portables neufs. Je ne veux pas minimiser un trafic de petits voleurs. Je ne vois pas mon frère comme ça non plus. Arrogance de ma part ? Va pour l'arrogance et la mauvaise foi,

si c'est la vérité.

Je ne veux pas dire que je préférerais mon demi grand terroriste plutôt que petit trafiquant. Relisez-moi. Enfant secret et excessif, Alban, toujours masqué et tout de suite au plus haut, pas forcément au pire. Dans tous les cas, les petites intermédiaires de la vie le rebutent. Votre enquête ne montre que des petites intermédiaires, j'en conclus qu'il ne s'y trouve pas mêlé, impossible. Toujours ma mauvaise foi ? Si vous voulez. Pas d'espoir sans un minimum de mauvaise foi. Je saurais défendre mon frère, si on m'en donnait les moyens. Quelqu'un pour m'entendre ?

Le groupe des cinq, comme les nomment les auteurs de dépêches et d'articles, refuse de s'exprimer devant le juge. Leur silence les accable, paraît-il. Pourquoi Alban ne se défend-il pas ?

Un envoi anonyme, ce matin, je ne sais pas cacher les bonnes nouvelles plus que les mauvaises : le nom et les coordonnées d'un avocat expert dans ce genre d'affaires, dit le mot d'accompagnement. L'écriture est presque illisible. On a ajouté : adversaire frénétique, ou fanatique, de l'injustice. Je prends.

Le nom m'est connu, un de ces avocats que la presse qualifie de ténor. Je remercie celui qui me refile ce tuyau, où qu'il soit. Quelqu'un m'a entendue, c'est un début.

J'alerte nos parents, ils ne lâchent pas la secrétaire du cabinet d'avocats avant d'avoir obtenu un rendez-vous immédiat avec maître Vautor. Ils ferment l'agence de voyages pour l'après-midi, je n'en reviens pas.

Maître Vautor nous observe longtemps, en silence. Ma mère s'anime pour son fils, il ne la regarde pas : ses yeux se posent alternativement sur moi et Barthélemy Joseph. Si mon beau-père prend la parole pour parler d'argent, l'avocat ne s'intéresse plus qu'à ma mère. Je me présente comme la sœur, celle qui connaît le mieux le cas de son frère, depuis le commencement. Maître Vautor ne semble s'intéresser alors qu'à mes parents. Je n'apprécie pas cette méthode. Est-ce le rôle d'un avocat de déstabiliser ses clients potentiels ? De sembler ne jamais tenir compte de celui qui parle ? Une mise à l'épreuve ?

Maître Vautor croise les mains et prend enfin la parole. J'ai l'impression, cette fois, qu'il est capable de regarder trois personnes en même temps. Ses yeux proéminents ne nous lâchent plus, il plaide perpétuellement, même pour évoquer ses honoraires.

Il a lu les journaux. Il savait que nous nous adresserions à lui. Son phrasé haché et rocailleux nous force à nous taire, un mélange d'accent populaire et d'éloquence désuète, c'est curieux. Son visage aussi a une rudesse de paysan obtus, d'ouvrier à casquette d'autrefois et le port hautain d'un bourgeois de la même époque ; la barbe de trois jours et le crâne presque rasé, pour faire à la fois bobo contemporain et caricature de bagnard.

Il semble déjà maîtriser l'affaire mieux que nous. Il réfléchit aux possibles, en modulant un murmure tonitruant. Il obtiendra une entrevue avec son client, son accord, l'accès au dossier. Il démontrera la manipulation dont mon frère semble victime, si j'ai raison ; il acceptera une avance. Il ne nous cache pas, avec un sourire sombre, qu'il est épris de justice autant que d'argent. Il nous proposera un autre rendez-vous, quand il se sera entretenu avec Alban Joseph, alias Abdelkrim Yousef. Je lui exposerai ma vision de mon frère et de sa personnalité ; mes parents lui signeront un chèque.

Mes parents sont soulagés, cet avocat leur inspire la plus grande confiance, il se fait payer cher. Ils ont le sentiment, pour la première fois depuis longtemps, de faire quelque chose d'important pour leur fils. Se sacrifier pour lui ne leur fait pas peur, c'est leur rôle. Ils seraient presque heureux de ce qui leur arrive, une sanctification, après des années d'aveuglement. Je ne leur dis pas qu'ils ont encore du chemin à parcourir, ce n'est pas le moment. Notre unité familiale doit être préservée jusqu'à la libération d'Alban.

Maître Vautor m'impressionne et m'inquiète plus qu'eux. Celui qui m'a adressée à lui avait-il une intention malveillante ou bienveillante ? Je doute.

Je ne doute plus : maître Vautor a l'habitude de faire du bruit, même avec sa voix en sourdine. Il a à peine rencontré Alban, évincé son confrère commis d'office, qu'il convoque la presse et la télévision pour dénoncer un déni de justice, un dossier vide... une armée de bras cassés... une manœuvre politique destinée à masquer un échec sécuritaire, en simulant une prise d'exception. C'est public, je ne trahis personne en l'écrivant ici.

Maître Vautor est moins optimiste, quand il évoque avec nous le fond du dossier. Je ne trahis personne non plus, si je l'avoue : tout vient de la sous-direction de l'antiterrorisme, les vérités comme les mensonges sur mon frère.

Le dossier n'est pas aussi vide que l'avocat l'assure devant la presse. La police aurait recueilli, dans le garage de la maison occupée un temps par Alban, à Roissy-en-France, des plans de sites détaillés, de quelques grands parcs d'attractions européens, belges, suédois, danois, allemands et français, en particulier de Disneyland, à Marne-la-Vallée, accompagnés de textes en diverses langues dénonçant l'emprise américaine, capitaliste, celle des croisés sur le monde, à travers la présence universelle de Disney. Des informations auxquelles maître Vautor n'a pas encore eu accès, mais qu'il a demandées avec insistance, prouveraient qu'Abdelkrim Yousef a fait des repérages, à plusieurs époques, dans certains parcs, parmi les plus importants.

J'en étais sûre, on trafique et on utilise ce que j'ai écrit.

Comment ça, ce que vous avez écrit ?

Oui, j'ai un aveu à faire, pour que tout soit clair entre l'avocat d'Alban et sa famille. Je le soupçonne depuis un moment : les enquêteurs semblent distiller, jour après jour, des renseignements empruntés à des notes que j'ai prises depuis des mois, sélectionnées et orientées. J'aurais dû en parler plus tôt à notre défenseur, mais l'existence de ces notes me met moi-même mal à l'aise, depuis un certain temps.

J'ai éprouvé le besoin, après le choc d'une révélation, de raconter par écrit et dans le détail la vie, les métamorphoses de mon demi-frère, sa conversion, sa fanatisation, ses activités plus ou moins occultes, ses voyages légaux et illégaux dans des pays islamisés, nos discussions, ses réflexions, ses rêves de guerre, ses crimes vrais ou imaginaires, et même nos séjours anciens et plus récents dans des parcs d'attractions, qui l'accablent aujourd'hui. Ce n'est pas tout : ces notes intégrales ont été transmises, par les soins d'une collègue rétribuée, à un fonctionnaire de la DCRI et, par conséquent, à la direction elle-même. Circonstance aggravante, j'ai continué à écrire, sans aucune censure, alors que je me savais surveillée et lue.

Je n'aime pas la réaction de maître Vautor : il ne fait pas l'étonné. Un de ces hommes que rien ne surprend jamais. Il ne me laisse pas entendre qu'il était au courant, mais pas loin. Comment est-ce possible ? Me l'aurait-on envoyé pour nous enfoncer ? Un faux défenseur qui saurait tout de l'accusation, avant l'accusation elle-même ? Ce message anonyme qui me conseillait de faire appel à lui ? Medina ? Connivence ? Contre nous ou avec nous ?

Je dois avoir trop d'imagination. Je vois le visage massif, demi chauve, demi prolétaire, organique de maître Vautor, c'est un homme entier. Il ne peut pas être de deux bords à la fois. Je suis obligée de lui faire confiance. Je lui fais confiance. Quelle preuve de ma confiance ? Ma clé USB, que je porte toujours sur moi, je lui propose de l'installer sur son ordinateur, pour qu'il ait accès immédiatement à l'intégralité de mes notes. Il accepte et promet de me lire, dès qu'il en aura le temps. J'insiste pour qu'il commence tout de suite.

Ses rendez-vous... ses dossiers... je suis trop impatiente... il n'a pas que notre affaire à traiter... il s'y penchera à tête reposée...

Il est comme tout le monde, toujours à remettre une lecture, jamais le bon moment. Si ce n'est pas maintenant, ce ne sera jamais. Jusqu'où aller pour le forcer à lire ? Si Barthélemy Joseph lui fait un chèque pour le temps de lecture prévisible ?

Maître Vautor fait semblant de se vexer, il ne réclame aucune somme spéciale pour lire. Je lui assure qu'il l'aura, il commence sa lecture. Je le tiens devant son écran, je l'encourage. Je le vois réagir à un premier passage. Lequel ? Le coaster de l'Europa-Park, Alban Joseph et les attractions, nous y sommes, j'avais raison, ça l'intéresse. L'accusation repose là-dessus. De là à imaginer qu'il s'agit d'un montage à partir de mon propre texte qui, versé au dossier, ce qui ne semble pas être le cas, au moins officiellement, à la connaissance de notre avocat, contribuerait à fabriquer de toutes pièces la culpabilité de mon demi-frère. Il commence à s'enthousiasmer, survole les pages suivantes, met des passages en surimpression, promet d'approfondir. À la fin, il m'embrasse.

Naturellement, lui ai-je demandé, vous aussi vous allez m'interdire de retranscrire notre conversation et les doutes que vous formulez à la fois sur l'accusation et sur Alban, pour ne pas vous gêner ?

Au contraire, écrivez la suite, nous n'avons rien à cacher. La franchise est de notre côté. La clarté, ce sera notre force. Tout en pleine lumière. Si quelqu'un doit avoir peur, ce n'est pas nous. Écrivez tout. Paniquez-les.

L'énergie de maître Vautor – son murmure grondant s'amplifie en tonnerre étouffé – est contagieuse. Je ne doute plus de sa détermination à nos côtés. Les plus inquiets, furieux surtout, sont ma mère et Barthélemy Joseph : ils viennent de découvrir, dans le cabinet d'un avocat, que j'ai écrit des pages et des pages sur Alban, sur eux aussi. Ils estiment avoir un droit de regard sur mes notes, en particulier si elles sont destinées à devenir publiques. J'ai laissé des services de renseignements les utiliser, je viens d'autoriser l'avocat à les lire devant eux et je refuse de les leur communiquer, à eux, mes parents ? Je préfère, pour le moment, c'est comme ça, secret, réservé à qui de droit.

OceanofPDF.com

Maître Vautor souhaite me rencontrer de nouveau. Ses visites à Alban, sa relecture plus précise de ce qu'il nomme mes pages l'ont convaincu de mon importance dans la défense de son client.

Je voudrais bien jouer un rôle dans sa défense, mais qu'a le droit de faire un proche d'un accusé, répertorié dans un fichier, radiographié, suivi, épluché, déjà utilisé à charge ?

L'avocat imagine un rôle déterminant pour moi. Je n'en espère pas tant, je me contenterais, pour le moment, d'obtenir un droit de visite à mon frère, entreprise terroriste ou pas.

Le juge a le droit, pour l'instant, de refuser toute visite, hormis celle de l'avocat. Il ne se laisse pas fléchir, mais ce n'est pas grave, nous obtiendrons la libération de votre frère plus vite qu'il ne le croit. C'est Alban qui vous rendra visite, non l'inverse, si vous suivez mes conseils.

Je ne fais rien d'autre et qu'est-ce que ça m'apporte ? J'aimerais au moins avoir des nouvelles précises d'Alban ; ce qu'il mange ; s'il dort bien ; s'il a le droit de regarder la télévision ou de lire des journaux. Je sais que les questions intimes et infimes des familles ennuiant maître Vautor : en prison, on a faim, mais pas d'appétit ; on dort des heures et des heures, mais d'un mauvais sommeil d'insulaire ; on pense, mais la pensée elle-même se vide progressivement ; d'autant plus qu'Alban est à l'isolement, pour le moment, à Fresnes, dans le quartier des isolés médiatiques. Pourtant notre avocat trouve mon frère d'une solidité exemplaire... je devrais m'inspirer de lui... pas la solidité d'un combattant endurci, entraîné à résister aux contraintes ou aux tortures. Sa résistance n'est pas butée, il a plutôt atteint un détachement silencieux, ce qui le distingue de ses camarades emprisonnés.

D'après ses confrères chargés des deux Parisiens, les plus proches d'Alban, ces garçons nient violemment leur implication dans les projets qu'on leur prête, tout en revendiquant aussi violemment leur appartenance politico-religieuse. Ils proclament que l'élimination des infidèles et la destruction de leurs intérêts sont légitimes. Ils répètent au juge que les désobéissants comme lui endureront le jugement de Dieu et de son

Prophète, tandis que ceux qui obéissent n'ont que faire du jugement des hommes, donc du sien. Ils se sentent poursuivis pour un délit d'opinion et le regrettent. Ils aimeraient avoir préparé un plan audacieux, être emprisonnés pour une action digne du Prophète, ou, mieux, être morts en martyrs, mais ce n'est pas le cas.

Curieuse façon de se défendre, en s'enfonçant soi-même.

Non, reprend maître Vautor, c'est cohérent. Ils montrent leur déception de ne pas être ce qu'on attend d'eux. Si le juge n'arrive pas à le prouver, il aura du mal à les faire condamner pour de simples paroles qu'ils utilisent comme une sorte de publicité à destination des leurs.

Les services sont intervenus trop tôt, voilà le sentiment général au Palais. Les deux autres prévenus, les Rouennais, sont beaucoup moins politiques, moins vindicatifs aussi, des larmoyants, prêts à reconnaître des vols d'armes, de matériel, de médicaments. Pour la revente uniquement. Ils ne veulent pas savoir à qui ils revendent. Si on leur dit qu'ils sont au service d'activistes, ils ouvrent de grands yeux et pleurnichent. Personne ne les croit. Difficile de voir en eux un groupe cohérent, c'est une de nos forces. Ils ont des intérêts communs, aucun point commun. Et le comportement d'Alban Joseph surprend encore plus, ni pleurnichard, ni virulent. Il endure presque avec joie ; fier sans revendiquer.

Là, dis-je à maître Vautor, mon demi ne m'étonne pas du tout. Se trouver à une extrémité doit lui procurer la plus grande satisfaction. J'ai toujours douté de la profondeur de sa foi nouvelle ; pensé qu'elle l'attirait surtout parce qu'elle représentait pour lui, aujourd'hui, un point extrême, le bout de l'action.

L'emprisonnement lui permet de toucher une autre extrémité de la vie, l'inaction parfaite. Je ne prétends pas que le meurtre de masse n'aurait pas pu entrer dans son délire ; simplement, il n'est pas allé et il n'ira pas jusque-là. Il sait maintenant qu'il ne l'aurait jamais fait, c'est pourquoi il est si calme en prison.

Supposition intéressante, dit maître Vautor, mais le plus difficile sera de faire admettre cela à un juge, cette espèce d'innocence extrémiste ou d'extrémisme innocent. Il est vrai que son détachement actuel pourrait jouer en sa faveur, il peut aussi inquiéter. S'il est indifférent à ce qui lui arrive, c'est qu'il l'est au sort du monde et à la vie humaine. Pas facile de le défendre, si plus rien ne le rattache à nous.

C'est là que je deviens importante, selon maître Vautor. Si Alban Joseph reste attaché à une personne de notre monde, une seule, c'est moi. Il demande, à chaque visite de l'avocat, si j'ai trouvé à me faire embaucher sur un nouveau chantier. Il vante mon talent artistique, ma minutie dans l'exécution, dont il se sait incapable. Je découvre que mon petit frère éprouve de l'admiration pour moi et qu'il s'en veut de m'avoir fait perdre mon travail. Il m'encourage à distance : si on ne veut plus de moi dans l'atelier de restauration qui me faisait travailler, je n'ai qu'à en trouver un autre. Avec mes qualités, je ne suis pas obligée de me cantonner à l'art chrétien. Je vaudrais même mieux. Il me pousse à explorer d'autres voies, l'art plus récent. Je devrais restaurer le présent, ça ne ferait pas de mal, il en a autant besoin que le passé.

Vous voyez, il semble indifférent à son sort personnel, pas au vôtre. C'est le signe qu'il est toujours avec nous. Mais l'attitude sereine d'un accusé ne constitue pas en soi une ligne de défense. S'il suffisait d'être calme et lointain pour être mis hors de cause...

Maître Vautor agite les bras, son corps épais se met en mouvement, sa voix sourde s'éclaircit et tinte : deux, puis trois lectures de mes pages ont eu sur lui l'effet d'un révélateur. L'évidence s'est imposée après plusieurs nuits de déchiffrement.

Sais-je moi-même quel est le foyer central de ce que j'ai écrit ? Alban bien sûr ? Pas Alban, contrairement à ce que j'imagine. Non, le foyer central, pour lui, avocat chargé de la défense de son client, le point aveugle de mes pages, c'est le docteur Ahmad Savant.

Je l'ai pressenti moi-même, en écrivant que, si Musad a été le vecteur de la foi pour Alban, le docteur Savant l'a entraîné dans l'action, ouvert à une organisation plus vaste, en repérant le premier ses qualités utilisables, son intelligence supérieure. On devine une forme de reconnaissance mutuelle entre deux cerveaux de première qualité, un lien privilégié entre eux. Les autres connaissent un Docteur, Abdelkrim est le seul à le connaître à la fois dans l'exercice de ses fonctions médicales et religieuses. Ils se savent tous les deux au-dessus de la moyenne. Un imbécile ne peut pas être un terroriste. Les meilleurs activistes sont des intelligences abstraites, totales.

Le docteur Savant, vous le suggérez plusieurs fois, accompagne Abdelkrim Yousef, développe sa détermination, le fanatise et le protège. Vous signalez aussi qu'il s'évapore en même temps que votre frère, quitte une situation privilégiée, signe qu'il se sent menacé ou qu'il prépare une action d'envergure, la grande action de sa vie, dans laquelle il pourrait éventuellement impliquer Abdelkrim Yousef, ce qui, à première vue, ne semble pas favorable à la défense. Mais attendez : vous ne mesurez pas son importance pour les services. Il devient vraiment, si on vous lit de près, au moment de sa disparition, le point aveugle : tout ce que vous écrivez le met au centre de l'événement. Or, avez-vous remarqué que son nom, sa personne, son existence même n'ont pas été évoqués une seule fois par les autorités, au moment de l'arrestation du groupe prétendument prêt à passer à l'action ? Si une tête pensante devait exister, c'était lui ; on l'ignore. Si une piste devait être privilégiée, c'était la sienne, on l'a perdue en route. Troublant, non ?

Vous me dites que les services de la DCRI ont intercepté vos notes. Le docteur Savant ne pouvait pas leur être inconnu. S'ils vous ont lue comme moi, ils sont arrivés à la même conclusion, foyer central. La presse a-t-elle eu connaissance de son nom ? À aucun moment. Le juge a-t-il été informé de son existence ? Il ne semble pas. La DCRI lui a manifestement glissé sous les yeux certaines de vos pages, à titre documentaire sur Abdelkrim Yousef ; pages soigneusement choisies pour nuire, et qui ne seront peut-être pas versées au dossier, officieuses pour le moment, leur provenance étant trop douteuse, voire illégale.

On n'a pas pris la peine de signaler l'existence de celui qui pourrait être l'inspirateur, et même l'instigateur. Pourquoi, selon vous ? Je crains qu'il n'y ait plusieurs réponses possibles, plus laides les unes que les autres. Je crains surtout de ne pas être capable de les formuler toutes pour l'instant. La première qui me vient clairement à l'esprit aujourd'hui est que le docteur Savant incarne l'échec des services et leur incompétence.

Ils l'ont identifié depuis longtemps comme un agent dormant. Ils n'ont pas pris conscience assez vite de son réveil, une pointure médicale, une intelligence exceptionnelle. Vous avez une part de responsabilité, vous en êtes consciente, vous avez jeté la panique dans tous les milieux, en toute innocence, un bordel monumental, qui a obligé le docteur Savant à

redoubler de prudence, à se mettre hors de portée, probablement avec un nouvel alias, ailleurs, pour préparer nul ne sait quoi. Son départ vers une base de repli solide pourrait avoir pris de court les services.

Il se trouve que le gouvernement a éprouvé le besoin, à ce moment-là, de valoriser sa politique sécuritaire, mise en doute, peu efficace. Il était temps de concrétiser une opération spectaculaire. Soulever une menace et l'écarter, faire peur pour rassurer. Qu'est-ce que vous avez sous la main ? On cherche, on cherche. On trouve. Petit miracle d'une dénonciation : on tombe sur Umar Ibrahim, Cheikh Hassan et Abdelkrim Yousef, les plus politiques. On leur adjoint Assad Hussain et Tamir Islam, des voyous vaguement religieux, avec lesquels ils ont des contacts, on étoffe, pour faire plus sérieux, avec Abdullah Musad et Nadir Ahmed, des satellites de l'un ou de l'autre. On a un groupe menaçant. Ce serait mieux, si on avait leur chef, le docteur Ahmad Savant. Impossible, perdu, on ne peut plus attendre. Pressons, pressons, prouvons l'excellence des services de protection de l'État. La population exige d'être rassurée, livrons-en cinq, livrons-en sept. Le bruit fait autour d'eux suffira à garantir notre réussite. Les démentis ultérieurs éventuels seront négligeables à côté de l'effet initial. En attendant, cachons notre échec, l'évaporation du docteur Savant.

Maître Vautor reconnaît qu'il ne formule qu'une hypothèse, pas forcément la meilleure. Il en pressent une autre, plus grave, sans être capable de l'étayer. Cela viendra, il n'en doute pas. Il a interrogé mon demi sur le docteur Savant, remarqué sa difficulté à parler de lui, même devant son avocat. Alban semble tétanisé par sa personnalité, une admiration visible, confirmation du foyer central.

Ce refus d'en dire trop pourrait être accablant pour mon frère. Complicité, il protège son chef, il fait donc bien partie du projet. En même temps, et son avocat n'a aucune raison de mettre sa parole en doute, Alban assure ne plus avoir rencontré le docteur Savant depuis des mois, sauf une fois, par hasard, assure-t-il. Cela aurait l'avantage de diminuer son implication personnelle, mais l'inconvénient de mettre ce docteur à trop grande distance des événements actuels. Pourtant, le foyer central, c'est lui, uniquement lui.

Alban a reconnu des liens indirects, tel ou tel porteur de message. Dangereux pour nous, mais un risque à prendre, si on veut remettre ce docteur Savant à sa place, la première.

Vous réfléchissez à haute voix devant moi, maître, je vous remercie de votre confiance. Je suppose que vous me recommanderez la discrétion. Mais vous m'avez lue et vous savez que j'ai le plus grand mal à m'empêcher d'écrire, même ce que je devrais garder pour moi. S'il le faut, je vais faire un effort surhumain. Sans garantie.

Là, Alix, vous m'étonnez. Est-ce que vous croyez que je vous dis tout cela pour que vous le gardiez pour vous ? Si je vous fais confiance, c'est pour que vous vous répandiez au maximum. Je compte sur vous pour faire savoir, avant ce soir, à vos lecteurs hackers et fonctionnaires que si les services persistent à convaincre le juge que des petits voyous, des grandes gueules et un gamin perdu sont des terroristes majeurs, le nom du docteur Ahmad Savant fuitera dans la presse, comme celui de l'unique responsable, le plus dangereux, qu'on néglige d'inquiéter, qu'on renonce à rechercher, qu'on protège peut-être. Oui, c'est ce qui commence à se dessiner devant moi : les services de la DCRI ne protégeraient-ils pas le docteur Ahmad Savant ? Et pour quelles raisons ? Je formulerai de bonnes raisons et elles seront dérangeantes pour l'État, croyez-moi. Vous allez voir qu'ils le retrouveront. Ou alors ils seront obligés d'avouer leur impuissance ou, plus grave, leur double jeu. Impossible, dans tous les cas, pour la DCRI. C'est par là que je les tiens. Ils préféreront admettre, un jour ou l'autre, que leur dossier tombe à plat, plutôt que de voir leurs manipulations ratées et leurs fricotages avec un vrai terroriste, le seul dans cette affaire, mis sur la table par la défense. Aidons-les. Un petit effort. Faites-leur savoir.

C'est dit.

Personne n'imaginait le désastre, surtout pas moi. Il est là.

À dix heures, ce vendredi, l'Europe est secouée, pas par des menaces, des tentatives ; non, de vrais attentats, presque simultanés, dans trois aéroports, à Francfort, Londres et Paris. À Roissy-Charles-de-Gaulle, terminal 2 un voyageur ou un visiteur s'est fait exploser, un commerce soufflé, trois morts annoncés, puis sept, des dizaines de blessés plus ou moins graves.

Maître Vautor m'appelle, doublement catastrophé. L'acte lui-même... puis nous, Alban... la pire situation... de quoi l'enfoncer un peu plus. Il imagine la presse, l'opinion, le juge... Abdelkrim Yousef et les autres, ceux qui projetaient le même crime à Disneyland et dans d'autres parcs d'attractions européens, pas de quartier pour eux.

La réaction de notre avocat me dérange, à cet instant précis. Je ne veux pas l'entendre. Alban, malgré ses défauts, ses excès, son engagement, ne tolérerait pas notre égoïsme. Pas penser à son sort personnel, quand des voyageurs perdent la vie ou sont touchés dans leur chair, des Américains, des Suisses, des Français.

Les images circulent déjà sur Internet. Un témoin filmait le départ familial. Derrière la mère et les enfants, dans la profondeur de champ, une étincelle rouge grossit, atteint instantanément la moitié d'une taille d'homme. On devine une onde, comme une brume qui s'étire. La main de l'homme qui filme avec son téléphone portable brouille la scène par ses mouvements erratiques, se recentre ; noir.

Le commentaire sous la vidéo postée indique que l'auteur des images et sa famille sont sains et saufs. L'égoïsme des témoins vaut le nôtre, sans doute inévitable.

Entre-temps, l'information est tombée : la même scène s'est produite à Londres, aéroport d'Heathrow, terminal 3. Des actions concertées, la marque d'Al-Qaida ou de groupes de sa mouvance. Il semble que la ceinture d'explosifs du terroriste de Londres ait connu une défaillance. L'homme a dû s'y reprendre à plusieurs fois, son comportement a alerté les voyageurs et les services de sécurité. L'explosion finale n'a fait sauter que

le responsable et provoqué des dégâts matériels limités. Le soulagement succède à la panique en Grande-Bretagne, tandis qu'on annonce l'arrestation d'un voyageur muni d'explosifs à l'aéroport de Francfort. Il n'a pas eu le temps d'actionner le dispositif, repéré par un chien d'une équipe de surveillance.

Trois aéroports, parmi les plus importants d'Europe, en liaison avec tous les continents, ont été visés en même temps. Les spécialistes évoquent une nouvelle action d'ampleur des groupes terroristes, telle qu'elle était identifiée par les services de renseignements. On se félicite de l'échec relatif du projet d'ensemble, tout en déplorant sa réussite partielle en France. On imagine les dizaines, les centaines de victimes prévues par les instigateurs de l'opération. Les trois aéroports ont été fermés, fouillés, ont rouvert. Les vols reprennent. Le monde civilisé doit montrer sa détermination face à la barbarie.

Les premiers articles ou commentaires établissent un lien entre les événements de ce matin et l'arrestation, ces dernières semaines, de cinq terroristes présumés, aux projets similaires. Les craintes de maître Vautor se confirment et j'ai honte de laisser l'égoïsme remonter en moi. Les crimes des uns rejaillissent inévitablement sur les autres. Des hommes interchangeables, on en tient cinq vivants, ils feront des coupables aussi abominables que les martyrs sacrifiés, et plus commodes à juger.

À cet instant, je ne suis pas loin de partager la réprobation internationale qui vise le groupe et mon frère. Je repasse sans fin sur mon écran la vidéo amateur, les images, non de l'homme, il reste invisible, mais de l'étincelle en arrière-plan, qui enfle, rougit, éclate. Je ressens le souffle, il s'efface, je reprends au début. Qu'est-ce que je cherche, après la dixième vision ? Pas les effets de l'explosion, les images vacillent et disparaissent alors, mais sa cause. Je voudrais saisir l'instant d'avant, une silhouette, un bras, la tête de l'homme, au moment où il actionne sa ceinture d'explosifs.

Ma folie de tout comprendre, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer mon demi à sa place. S'il n'avait pas été interpellé, aurait-il été un de ces hommes de Roissy, de Londres ou de Francfort ? Si je ne me débarrasse pas de cette question, tout est perdu, pour lui, pour moi, pour nous. Je n'ai jamais cru jusqu'à aujourd'hui que mon frère puisse être un de ces martyrs.

Je l'ai porté, soutenu, même de loin, pour l'empêcher de devenir ce souffle mortel. Comment ne pas le voir sous l'étincelle croissante, irradiante, qui me vitrifie sur ma chaise ? Ce n'est pas lui, c'est lui quand même, je le déteste.

Plus rien ne m'empêchera de le détester. Si je le rejette, qui ne le rejettera pas ? Je rappelle maître Vautor pour lui dire que j'abandonne. Je ne veux rien avoir à faire avec le nommé Yousef, un étranger à ma famille, un adversaire personnel et universel. C'est le rôle d'un avocat de défendre un homme comme Abdelkrim Yousef. Je ne suis tenue de défendre personne, pas même Alban Joseph.

Maître Vautor prend sa voix grondante, sourde d'abord, piétinante, puis de plus en plus large et claire : les événements semblent nous desservir, il prouvera qu'ils redonnent de la force à la position de la défense. Il suffit que mon frère l'écoute et que je ne renonce pas à être derrière lui. Je dois garder en tête que, si Alban tient, c'est grâce à moi, à nos liens persistants. Il n'en reconnaît pas d'autres avec le monde extérieur, il n'a confiance qu'en moi. Si je ne suis pas en état de savoir comment ni pourquoi, cela viendra.

Depuis les événements, c'est l'acharnement contre les cinq, pourtant les seuls à ne pas pouvoir être tenus pour responsables des attentats. Ils sont interrogés sur les kamikazes ou martyrs identifiés, ils nient les connaître, aucun enquêteur ne les croit. On veut à tout prix qu'ils appartiennent à la même mouvance, qu'ils aient partagé les mêmes cachettes, les mêmes entraînements.

Maître Vautor et ses confrères persistent à montrer leurs clients comme des moins que rien, incapables de se sacrifier ou de monter une opération de la même ampleur. L'argument porte, quand il est question des deux petits voleurs rouennais, beaucoup moins si on évoque les deux excités parisiens qui se félicitent de la mort glorieuse de leurs frères, à Roissy et à Londres. Il ne vaut plus du tout pour Abdelkrim Yousef. Petite frappe incapable, lui ? Ses études supérieures le desservent, les connaissances qu'on lui prête en matière de produits chimiques et d'explosifs, son comportement maîtrisé, tout le désigne comme un cerveau possible.

Maître Vautor accuse la DCRI de charger des innocents pour masquer son nouvel échec. L'Allemagne est intervenue à temps pour empêcher l'attentat de Francfort, l'Angleterre n'a pas connu d'autre victime que le terroriste lui-même. Seuls les services français ont été incapables de prévenir l'événement et d'éviter des morts. L'avocat n'a peur de rien, se fait interroger par tous les médias, parle ici de l'impéritie des services, là de leur incurie, ailleurs de leur désorganisation, commence à suggérer que la piste la plus sérieuse a été négligée, celle d'un médecin qu'il ne nomme pas encore publiquement. Il précise qu'il tient des documents à la disposition de la justice et, bientôt, de la presse.

Il ne m'a pas demandé mon avis, je me sens embarquée de force. Je voudrais m'opposer à la diffusion annoncée de mes notes. Suicidaire, puisque j'y relate mes rencontres avec ce médecin, les soins qu'il a donnés à mon frère. Désigner le docteur Savant comme un responsable, c'est faire d'Alban un complice. Autant le mettre en cause directement et donner raison à l'accusation.

Je me trompe, me répète Vautor, je devrais avoir confiance dans mes écrits. On y voit clairement que, si mon frère a rencontré le docteur Savant, il apparaît comme une victime, pas comme un cerveau. C'est ce qu'il réussira à prouver. L'incapacité (ou la mauvaise volonté) des services à localiser ce suspect désigné publiquement les discrédite encore plus. Ils ont l'air d'en savoir moins que les autres ou de jouer un rôle ambigu.

La police belge a interpellé ce matin un docteur Suwan, pour une affaire de documents d'identité falsifiés. Maître Vautor est persuadé que cette arrestation est l'effet de ses révélations. L'homme devait être repéré depuis longtemps, on trouve un prétexte secondaire pour le faire tomber, sans aller trop loin pour le moment. Il se demande si on ne le met pas à l'abri, tout simplement, dans une prison étrangère. Impossible de se procurer une photo de ce Suwan. Pourquoi cette obstruction ?

Encore une fois, n'a-t-on pas des raisons suspectes de protéger ce médecin, si les deux docteurs sont une seule personne ? N'a-t-il pas joué le plus trouble des rôles, activiste et délateur en même temps, comme le pense maître Vautor, plus convaincu que jamais depuis les attentats, en s'appuyant sur mes notes ? Aucun fait garanti, mais une intuition d'avocat expérimenté.

À force d'insistance, nous obtenons un portrait de mauvaise qualité du docteur Suwan. C'est lui et ce n'est pas lui. La même forme de visage, indiscutable, le regard, mais Suwan porte une courte barbe de religieux et pas de lunettes, contrairement à Savant. Le médecin occidentalisé disparaît sous l'homme de Dieu proche-oriental. Interrogé sur son titre de docteur, Suwan reconnaît avoir mené des études médicales, pas en Belgique, ni en France.

La justice française, sollicitée par notre avocat, assure n'avoir rien à reprocher à ce médecin sur le territoire national.

Alors Alban parle. J'ignore si maître Vautor l'a convaincu ou s'il a décidé seul de s'affranchir de toute tutelle, même religieuse. Il s'affranchit, je le crois, je ne peux que le croire, quand j'entends les réactions hostiles et identiques de ses coaccusés et des enquêteurs : son avocat le force à inventer n'importe quoi, disent-ils tous. Un traître pour les islamistes, un infidèle, un Européen sur lequel on n'aurait jamais dû compter, un chrétien caché, un chien. Pour les services, un lâche qui n'assume pas ses actes et bâtit une défense sans fondement, avec l'aide d'un avocat sans scrupule.

Pourtant Alban parle. Il assure être passé par Bruxelles, y avoir rencontré brièvement son ami gastro-entérologue, avoir reçu de lui des documents et des indications. Ces indications l'ont étonné, dans la mesure où elles lui semblaient des plus vagues, prendre soin de soi, attendre, tirer des plans sur Internet, bouger discrètement, mais tranquillement. En gros, ne rien faire. Il reconnaît avoir espéré des consignes plus offensives. Attendre, seulement attendre... Les précisions ne sont jamais venues. Un émissaire tout aussi vague l'a poussé à rentrer en France et à s'installer à l'endroit où il a été immédiatement interpellé.

Preuve de culpabilité, disent les enquêteurs, un dormant qu'on prépare à l'action ; preuve d'innocence, selon maître Vautor. Pour lui, Abdelkrim Yousef, comme, probablement, ses compagnons, a été offert volontairement aux services français. Il n'a, à la lettre, rien préparé. Se tenir prêt à une éventualité, l'attendre, ce ne peut pas être un crime, à peine une intention. L'intention d'une intention, cette notion n'existe pas en droit pénal.

Le docteur Suwan ou Savant, dans sa prison belge, refuse de répondre aux assertions de l'avocat français. Il nie avoir exercé la médecine à Créteil. Pourtant, des membres du personnel soignant de l'hôpital Henri-Mondor, interrogés de manière officieuse, assurent le reconnaître, malgré le travestissement photographique. Ils font l'éloge de sa compétence, de sa réserve et de son humanité.

Les autorités belges peinent à démontrer sa présence sur leur territoire depuis aussi longtemps qu'il le prétend. Pour maître Vautor, elles ne sont capables de le suivre que depuis son départ de Paris et elles essaient de couvrir, à leur demande probable, les services français.

Qu'est-ce que cela change pour Alban Joseph ? Cela change, assure maître Vautor, avec sa voix la plus impétueuse, que le bon docteur Savant ou Suwan, spécialiste des intestins et des alias, a fait avaler des placebos à tout le monde. À la direction de l'hôpital, convaincue par cet Oriental plus qu'occidentalisé ; au personnel, sous son charme ; à ses patients, véritables ou imaginaires, morts ou guéris ; placebos. Durant la même période, il fédère autour de lui, sous une apparence différente, un autre nom peut-être, des religieux, anciens ou néoconvertis. Sous deux aspects différents, il montre la même autorité, oriente d'un côté ses patients, de l'autre ses adeptes. Il les soulage tous, les premiers en leur ouvrant le corps, les seconds l'âme. Il promet la mort, le salut ou le paradis à chacun. Placebos. Les gens comme Abdelkrim Yousef, il leur fait croire qu'ils serviront bientôt leur foi. Placebo. Il les fait rêver à un nouvel événement majeur, dont ils seraient les acteurs. Certains le deviendront, d'autres pas. Placebo pour terroristes en puissance ou pour terroristes imaginaires, comme Abdelkrim Yousef.

Troisième étape, le placebo parfait, le docteur Savant ou Suwan offre ses terroristes imaginaires en pâture aux services de renseignements français. L'instruction le montre, la presse en a eu connaissance dès le premier jour, c'est une information miraculeuse, une dénonciation, qui a entraîné l'interpellation d'un groupe bien nébuleux, sept personnes peu organisées, peu compatibles, vite réduites à cinq. Des coupables placebos, s'enthousiasme maître Vautor, on les livre à un gouvernement soucieux de montrer sa réussite policière, on insiste sur leurs vertus curatives. Les services marchent, la France se croit guérie, triomphe. Elle n'a pas prévu la rechute.

De vrais terroristes, vraiment préparés, commettent de vrais attentats. Le docteur Suwan ou Savant ne s'y connaît pas qu'en placebos, vrai médecin, il maîtrise les vrais remèdes aussi, il n'ignore pas les doses létales. Il les a administrées à Roissy et Heathrow, pendant qu'on s'acharnait, à Paris, sur ses coupables imaginaires.

Maître Vautor poursuit dans les médias son entreprise de démolition d'un accusé à l'étranger, sans preuve, et ses critiques contre les services français, accusés, au mieux, de légèreté. Les avocats belges menacent de l'attaquer pour dénonciation calomnieuse, la DCRI le présente comme un affidé d'Al-Qaida. Vautor accepte de retirer ses propos contre l'homme de Bruxelles, pour mieux répéter que le groupe des cinq Français a bel et bien été utilisé comme un leurre. C'est son hypothèse finale, il ne la lâche plus, il plaide en permanence à la télévision.

Une partie de la presse reprend ses arguments, une autre les retourne : l'hypothèse du leurre n'empêche pas l'adhésion des participants. Un leurre conscient, c'est une forme de complicité, un autre moyen de se sacrifier pour la cause, en acceptant d'être accusé, pendant que d'autres font le boulot.

Le seul sacrifice, pour des fanatiques, clame maître Vautor, c'est la mort. Un demi-sacrifice n'a aucun sens. Ou on meurt, ou on est innocent. Alban Joseph, alias Abdelkrim Yousef, est la victime d'un groupe d'activistes fondamentalistes. Qu'il ait préféré être un responsable de ce groupe ne le juge pas. Il n'a même pas commis le début d'une action, simple victime d'une délation bien organisée. Un leurre, rien d'autre qu'un leurre. Les services croyaient avoir dans leur manche un délateur, le délateur les avait dans sa manche. Nous les forcerons à le reconnaître.

La France ne reconnaît rien, elle a ses coupables et ne croit pas aux élucubrations d'un avocat. Maître Vautor reparaît à la télévision et demande solennellement qui le gouvernement français protège, quels réseaux, quelles sources d'information il couvre. Nos services, ajoute-t-il, ont espéré mener un double jeu, le double jeu s'est retourné contre eux, ils ont honte de l'avouer. Ce double jeu a pour nom le docteur Savant et le docteur Suwan.

La stratégie de notre avocat me fait peur. Il va trop loin, nous serons bientôt seuls face à l'État. Transformer l'histoire personnelle d'Alban en affaire politique, est-ce le servir ? Vautor me rappelle ce que j'ai écrit sur mon frère, son désir de donner une dimension collective à son existence individuelle. Nous y sommes, c'est sa chance. Et moi, je gagnerais à me lire, pas seulement à écrire.

Je lui fais remarquer que, jusqu'ici, la dimension collective des rêves d'Alban ne lui a apporté que des ennuis. Je ne vois pas où est sa chance. Maître Vautor me demande une dernière fois ma confiance. J'estime que les chèques de mon beau-père sont un signe de confiance suffisant. Qu'il n'attende rien de plus.

J'ai un autre grief contre notre avocat. Il a livré la totalité de mes écrits au juge, passant outre à mon avis et sans relecture de ma part. Pourquoi pas, comme je l'aurais préféré, une sélection de pages favorables ?

Parce que la DCRI, comme j'en ai eu la confirmation par un de ses membres, a les mêmes textes sous le coude et a déjà fourni au juge sa sélection personnelle, pas la plus favorable. Il faut donc tout donner.

Même les pages où mon frère s'accuse d'avoir exécuté un camarade ?

Surtout celles-là. Il sera facile de démontrer qu'il s'agit de la plus incroyable des affabulations, celle d'un garçon désireux de jouer ce fameux rôle plus grand que lui et qui tente d'en mettre plein la vue à sa grande sœur, quand elle essaie sans cesse de le ramener à une réalité trop étroite. Rien de concret contre lui : pas de cadavre sur le sol français, pas de plainte ; aucune mère, à Montreuil ou ailleurs, n'a signalé la disparition de son fils à l'étranger.

Cela renforce la théorie du leurre défendue par maître Vautor. Alban prend conscience, depuis quelques jours, qu'il s'est leurré lui-même, que d'autres l'ont utilisé, parmi eux le docteur dont on n'a plus le droit de prononcer le nom. Tout cela le rend amer.

Il est comme vous, dit maître Vautor, il m'en veut de lui révéler son vrai rôle. Il sait que j'ai raison. Le rôle d'un avocat, quelquefois, n'est pas de défendre son client contre l'accusation, mais contre lui-même. Il vient doucement vers moi, parce que je l'ai convaincu, sans lui parler de vos écrits, auxquels il n'a pas accès, puisqu'il est à l'isolement, que sa sœur partageait mon analyse. Ce n'est pas le cas ? Je me suis trop avancé ? Si

vous y tenez, Alix, je démentirai, au risque de voir de nouveau basculer votre frère du côté de ses manipulateurs. Il s'éloigne petit à petit de ses anciens amis, mais il les aime encore. Il pourrait repartir dans des proclamations extrêmes, si je le laissais faire. Nous sommes sur une ligne de crête, vous avez le pouvoir de le pousser d'un côté ou de l'autre.

OceanofPDF.com

Une visite singulière, ce matin, je n'en saisis pas le but. Cherche-t-on à m'intimider ou à m'encourager ?

J'ouvre sans méfiance ; évoquer le cas de mon frère, ma situation personnelle ; l'utilisation qui est faite de moi par l'avocat de notre famille ; les premières fuites de mes écrits dans la presse.

Je reconnais que le mouvement en cours me dépasse. J'ai pris des notes pour moi-même, à un moment où j'avais besoin de ne pas me laisser écraser par des émotions. Mes émotions se sont retrouvées entre les mains de Léna Mauser ; la DCRI s'en est emparée ; je me suis sentie dans l'obligation de les montrer à maître Vautor ; il s'est empressé de les remettre au juge ; depuis quelques jours, des extraits, des pages entières circulent dans les journaux et sur Internet.

Qui a intérêt à ces fuites ? Il est à craindre que ce soit tout le monde, sauf moi. Des passages sont supposés nous accabler, Alban et moi. Des poncifs journalistiques dénaturent ce que j'ai écrit sur lui : ma dérive complice vers l'extrémisme religieux... la sœur machiavélique, le frère fanatisé et criminel. À l'inverse, autres clichés, certains journaux me présentent comme la sœur courage... les enfants perdus de la bourgeoisie française... l'intelligence sacrifiée...

Mon visiteur me met en garde, tout en reconnaissant qu'il est trop tard pour arrêter le processus. Trop de gens ont pris le contrôle de mes paroles, les défenseurs et les ennemis de l'islam, les partisans de l'État sécuritaire comme ceux de la justice impartiale. Il m'annonce que je n'ai pas fini d'en baver. Menace ou conseil de prudence ? Mon interlocuteur sourit sans trancher.

Il ne parle que par allusions. Je ne suis pas la seule, ajoute-t-il, à être touchée par l'affaire. Mes écrits publiés dans des journaux plus ou moins bien intentionnés, sont en train de mouiller plus de personnes que je ne le crois. Je commence à imaginer qu'il en fait partie, qu'il me le reproche déjà. Il continue, sans me laisser le temps de placer un mot, c'est l'urgence, pour lui, aussi bien que pour moi. Je n'ai pas l'air de m'en rendre compte, mais ma parole a une portée de plus en plus large. Ma responsabilité personnelle risque d'être engagée, même malgré moi, comme mon frère a été accusé de complicité malgré lui.

Il a été entraîné, préparé à une action. Que cette action n'ait pas abouti ne signifie pas qu'elle ne devait pas avoir lieu. La thèse du leurre, défendue par notre avocat, n'est pas et ne sera jamais admise dans les sphères les plus élevées de l'enquête et de l'État.

Dans ces sphères, on est persuadé qu'un attentat contre un ou plusieurs parcs d'attractions était bien prévu. N'ai-je pas remarqué qu'une partie de la presse, la plus hostile, a reproduit, hors contexte, mes pages sur les coasters de l'Europa-Park ou de Disneyland Paris comme des preuves de préméditation, plaçant mon frère dans la position d'un planificateur à long terme ? Mon visiteur admet que c'est tordu, mais je dois m'habituer à toutes les torsions possibles de mes phrases, à des interprétations contradictoires des scènes que j'ai rapportées, même les plus anciennes.

La sous-direction de l'antiterrorisme reste convaincue d'avoir évité une plus grande catastrophe à la France et même à l'Europe, elle ne laissera personne contester ses mérites sur ce point. Dans ces conditions, maître Vautor, par sa théorie fantaisiste du leurre et son obstination, devient gênant. Je pourrais moi-même constituer un obstacle.

Encore une menace ou toujours un conseil amical ? Mon visiteur ne sourit plus. Si la DCRI s'honore d'avoir empêché un ou plusieurs attentats contre des parcs d'attractions, elle n'apprécie pas d'être attaquée à longueur de temps pour n'avoir pas prévu ni évité la vague contre les aéroports. Maître Vautor ne manque pas de le répéter dans tous les reportages ou émissions qu'il suscite.

Maître Vautor, sans doute, mais moi ? Je n'ai aucun rôle direct dans la défense, je me contente de suivre, je fais confiance. Depuis le début, je ne suis qu'un témoin. J'ai assisté aux métamorphoses de mon frère, à son cheminement, j'en ai rendu compte pour moi-même, uniquement pour moi-même, déformation professionnelle, décryptage de la fresque qui défilait sous mes yeux ; aucun pouvoir sur Alban, aucun pouvoir sur le tableau, ou de toutes petites retouches, aucun pouvoir sur personne.

Ma principale erreur, insiste mon visiteur, est de le croire. Je ne suis pas un simple témoin et j'exerce, sans le savoir, un pouvoir certain. Non seulement j'ai probablement orienté les choix de mon frère, à plusieurs étapes de sa vie, mais j'ai aussi orienté certains choix d'un réseau islamiste et même de la DCRI.

Qu'est-ce que je peux faire ici, sinon éclater de rire ? S'il n'avait tenu qu'à moi, mon demi ne se serait jamais converti et j'ai échoué à le ramener vers nous, sur toute la ligne, la preuve : il compte ses semaines en cellule.

Je ris encore plus fort, si je songe à mon influence décisive sur le docteur Savant et sur les meilleurs enquêteurs du pays... Je vais pousser maître Vautor à faire fuiter l'information. Si les services tiennent à se ridiculiser devant le monde entier, pas d'hésitation.

Mon visiteur me modère. Les services ne sont pas mis en cause dans leur totalité. Seuls certains de leurs membres, un en particulier, se voient reprocher d'avoir surévalué la source Alix Thézé et commis des imprudences.

Elle a fourni, j'ai fourni, des informations en si grand nombre que certains fonctionnaires, dans la chaîne de la hiérarchie, un en particulier, y ont attaché une importance jugée aujourd'hui excessive, au détriment d'autres sources plus fragiles, moins prolixes, mais plus décisives. J'ai fait écran, par l'apparente richesse des données que je fournissais, à des signaux auxquels on aurait dû être plus sensible. J'ai focalisé l'attention sur Abdelkrim Yousef et son entourage, ouvert la voie à un groupe parallèle négligé, mais plus opérationnel. La thèse du leurre progresse donc à l'intérieur de la DCRI, mais ne sera jamais reconnue. Tout sera fait pour l'empêcher d'émerger davantage. Ou, si elle émerge, elle se retournera contre moi : celle qui a leurré ou tenté de leurrer, de manière préméditée, un ou plusieurs membres des services.

C'est donc bien une menace que j'entends ? On m'envoie un porte-parole m'annoncer une accusation future : j'aurais volontairement exagéré les projets ou les capacités d'action d'Abdelkrim Yousef et de ses proches, je serais coresponsable des projets d'attentat contre des parcs et, pourquoi pas, des attentats contre Charles-de-Gaulle, Heathrow et Francfort ?

Rien que ça ? Intimidation... Vous voulez que je m'écrase ?

Nous voulons surtout que maître Vautor se calme, respecte les services, reconnaisse la culpabilité de son client, dans l'intérêt de l'État.

Que mon frère se sacrifie pour préserver le prestige de la police et du renseignement, après s'être sacrifié pour la cause islamiste ?

Mon visiteur ne sait plus comment m'adoucir. Je saisis mal, me dit-il, ce qu'il cherche à me faire entendre. Il n'est le porte-parole d'aucun organisme officiel, chargé d'aucune intimidation, au contraire. Est-ce que je ne devine pas que des comptes commencent à se régler à l'intérieur de la DCRI ? Échec à Roissy, les échelons intermédiaires vont trinquer. Qu'est-ce que cela prouve, selon moi ?

Je réfléchis longtemps, peine à trouver une réponse. L'homme ne veut pas être plus explicite, il outrepasserait sa fonction, il est déjà allé trop loin.

Officiellement, je ne vous ai rien dit. Vous finirez par trouver toute seule.

J'essaie : les responsables se sentent nerveux ?

On peut le dire comme ça ou autrement.

Autrement : la DCRI ne reconnaîtra à l'extérieur aucune défaillance. Des sanctions internes devront rester discrètes, sinon elles passeraient pour un aveu. Mais les sanctions sont en cours et nous n'avons pas le droit de le dire ?

Sûrement pas.

De l'écrire non plus ?

L'écrire, c'est différent. Ce ne sont pas toujours les mêmes qui sont à l'écoute, mais ils sont à l'écoute. Une oreille bien choisie peut avoir des mérites.

Je ne suis pas sûre de mieux comprendre mon visiteur toujours plus énigmatique, mais j'ai envie de le suivre. Alors, écrivons. Je me découvre un pouvoir que je n'aurais jamais soupçonné, quand je grattais des enduits de plâtre sur les murs humides de petites églises romanes, en Bourgogne. Le pouvoir de la parole ? Est-ce un pouvoir ? Je ne devrais pas en être si sûre. Dois-je croire l'homme qui s'appête à me quitter ? Est-ce un homme ou un représentant officiel ? Dois-je me sentir intimidée ou confortée ?

Il sourit toujours. Il espère me revoir bientôt. Moi, je ne sais pas.

Maître Vautor m'a imposé le silence depuis plusieurs semaines. A-t-il reçu un visiteur lui aussi ? Un autre, moins souriant que le mien ? Si c'est le cas, curieux qu'il lui obéisse. En tout cas, il la ramène moins. Se laisser intimider ne lui ressemblerait pas, reste que la stratégie actuelle, pour une fois, c'est la discrétion. Je suis priée de la respecter.

J'ai fait des efforts. Pour vivre, j'ai proposé mes services à divers ateliers de restauration. Petit monde, ma réputation a circulé. Personne ne doute de mes compétences, chacun a entendu parler de mes débordements politico-religieux, la sœur de.

J'ai toutefois réussi à décrocher deux semaines de remplacement dans le Berry. Ça fait drôle de remettre la blouse blanche et de la tacher. L'éloignement de Paris m'a fait le plus grand bien. J'en arriverais à oublier que j'ai un frère. Pas d'ordinateur, au cas où une nouvelle Léna Mauser se prendrait d'amitié pour moi, sur ce chantier.

J'imagine que le silence et l'immobilité des objets technologiques en ma possession ont déprimé au plus haut point les hackers de la DCRI. Ils auront renoncé à m'espionner. S'ils persistent, tant pis pour eux. Je n'y tiens plus, je reprends la parole. Je n'ai pas de nouveaux secrets sur mon frère à balancer, désolée. Maître Vautor, sans avoir renoncé à son hypothèse Suwan ou Savant, ne la ressasse plus comme avant dans la presse. Il a fini par me laisser entendre qu'il a engagé des tractations au plus haut niveau.

S'il se montre plus bienveillant pour le docteur Savant, s'il modère ses critiques contre le renseignement français, s'il dépolitise, c'est qu'il est en passe d'obtenir une transformation du chef d'accusation principal. Le juge abandonnerait la qualification d'« entreprise terroriste », une manière de vider le dossier de sa substance originelle.

Maître Vautor a obtenu des renseignements concrets sur le docteur Ahmad Savant, originaire de Dubaï, formé à Londres, repéré, dès l'époque de ses études médicales, par le MI5, déjà approché, avant de disparaître au Yémen, puis de ressurgir à Paris, pour faire carrière, longtemps invisible. Les services britanniques semblent plus diserts que les Français. Comment a-t-il eu le contact avec eux ? Notre avocat refuse de me le dévoiler, pas question, cette fois, que je l'étales dans mes notes. Les Anglais ne

mouilleront pas leurs collègues, ils sont convaincus pourtant que Savant est bien l'homme qui aurait indûment attiré l'attention des services français sur mon frère et quelques autres, pour protéger l'autre groupe, le seul organisé et efficace. La DCRI a senti le danger pour elle-même et préfère l'oubli et le silence.

Le juge aurait aussi l'intention, ajoute maître Vautor, de retirer mon « document » du dossier d'instruction, parce qu'il a enfin émis l'hypothèse qu'il avait été trafiqué et détourné pour charger le prévenu. Il aurait déclaré que les parties qui l'intéressaient le plus concernaient l'art roman et qu'il avait l'intention d'acheter des livres sur le sujet, grâce à moi. Plaisanterie, selon Vautor. Je n'en suis pas certaine. Je n'ai jamais pensé que mon « document » serait utilisable par la justice, d'abord parce qu'il ne s'agit pas d'un « document ».

Maître Vautor ne veut pas discuter de la nature de mes écrits, il est déjà passé à la suite. Il nous sent proches de l'issue, raison pour laquelle il se montre de plus en plus modéré. Il ne brandit plus la thèse du leurre, à laquelle il croit toujours, pourtant. Si ce n'est pas bon pour la vérité, c'est utile pour obtenir la libération d'Alban.

La requalification des faits occupe une place mineure dans la presse, maître Vautor, pour une fois, ne s'en offusque pas et m'annonce discrètement dans son bureau qu'on ne reproche plus aux deux Rouennais que la détention d'armes prohibées, aux deux Parisiens un vol de médicaments, à l'un des cinq son faux passeport et à Alban la détention de documents subversifs.

Maître Vautor ne s'estime pas encore satisfait. Il expose au juge que mon frère, grâce à son influence personnelle, est en train de revenir sur sa conversion, une déconversion, si le mot existe, bref il est prêt à entamer une nouvelle vie que le passé ne devrait plus entraver. Il pourrait symboliser le recul des terroristes, pas négligeable, en ce moment. Je crains une nouvelle tentative d'intoxication de notre avocat, si grossière qu'elle sera contre-productive.

Aucune intoxication, jure maître Vautor, Alban n'est plus le même homme, je m'en rendrai compte moi-même, si je rends visite, dans sa prison, à mon demi, comme semble disposé à me l'accorder le juge, maintenant que l'accusation d'entreprise terroriste s'efface.

Je refuse, je ne reverrai Alban qu'en homme libre.

OceanofPDF.com

C'est fait, maître Vautor a obtenu un non-lieu pour Alban Joseph. Ses confrères devront affronter un procès pour leurs quatre clients, pour des faits moins graves que prévu. Le traitement particulier réservé à Alban Joseph n'a pas que des avantages. Des commentaires circulent, dans certains milieux, sur le nouveau renégat et apostat, le lâche qui tient moins à sa foi qu'à sa tranquillité. Partout, on soupçonne la justice de bienveillance excessive à l'égard d'un Européen. Les arabo-musulmans encourent des peines, même modestes, le Français non arabe et apparemment plus musulman, socialement et culturellement favorisé, est le seul à sortir blanchi. Par quel miracle ? Quel réflexe de protection ethnique et sociale ?

Question marginale pour maître Vautor, l'efficacité d'abord, le non-lieu, sa raison d'être professionnelle. Alban contredit pour la première fois son défenseur. Ces critiques le touchent, il aimerait rester en prison, subir la même peine que les autres, s'ils doivent être condamnés. Il aimerait que le juge maintienne un minimum d'accusations contre lui. Je reconnais mieux mon Alban et doute de son renoncement à la foi musulmane.

Maître Vautor minimise les déclarations de son client, qu'il présente comme des provocations d'un homme amer de se sentir rejeté par ses anciens amis.

J'accueillerai mon demi à sa sortie de la prison de Fresnes, en compagnie de maître Vautor. Son apparition est retardée, non à cause de l'administration pénitentiaire, mais de négociations ultimes avec Alban lui-même.

Nous avions prévu de le conduire chez ses parents, l'appartement le plus spacieux à notre disposition. Il ne tient pas, après ses expériences récentes, à l'échelle du monde, dit-il, à retrouver le confort de papa-maman, une régression pour lui. Vexant pour eux ; il en fait une question de principe. Il préfère loger chez moi, mais, pour la célébration de son retour, à laquelle il fait l'effort, sous ma pression, de consentir, mon cagibi ne fait pas l'affaire.

Maître Vautor propose son cabinet. C'est rester dans la sphère judiciaire qu'il vaut mieux fuir à présent. Barthélemy Joseph propose une arrière-salle de son agence de l'Opéra, un lieu à la fois familial et professionnel, donc neutre à ses yeux. Je suis surpris qu'Alban accepte cette solution, la plus paradoxale à mon goût. Ce n'est pas le jour pour contredire mon demi.

Faut-il qu'il ait encore bien changé ?

Chaque nouvelle rencontre avec lui est renversante, jamais l'homme qu'on connaissait et attendait. Je m'étais faite à ses discours codifiés, à ses attaques extrémistes contre mes croyances ou plutôt mon absence de croyance. Je ne les acceptais pas, elles constituaient pourtant un échange fraternel entre nous. Je crains le frère raisonnable, revenu de tous les extrémismes, annoncé par maître Vautor, autant que le converti de ces derniers mois.

Comment nous aborder, ce matin ? Le quotidien n'existe plus entre nous ; je ne peux pas l'attaquer non plus, d'entrée, sur sa foi ou sa disparition supposée. Bonjour Alban, quelles sont tes convictions politico-religieuses ce matin ? Impossible à envisager ; c'est même l'unique sujet inabordable entre nous avant longtemps, alors que c'est le seul important.

Que nous reste-t-il ? Les larmes familiales ? Comme tu nous as manqué, petit frère... Et s'il me répond, comme il en est capable, que nous ne lui avons pas manqué du tout ? Essayer le ton léger : fraîcheur matinale de l'air, beau début de journée, quel plat te ferait plaisir à midi ?

Rien de tout ça. Nous sommes sur le trottoir, nos regards se cherchent, se fuient, silencieux. Nos mains se touchent et se relâchent, charge électrique trop forte. Maître Vautor se tait aussi, prend ses distances avec nous, son air le plus sombre. Nous sentons que toute joie serait fausse. C'est quelque chose au-dessus de la joie, qui n'a pas de nom, et ressemble à la tristesse.

La seule pensée qui me vient : mon demi a une nouvelle fois changé de corps. Ce n'est plus l'athlète bronzé, retour d'un camp lointain, venu se cacher près de moi en Bourgogne. Pas davantage l'enfant étroit d'épaules, mon petit frère primitif. Aujourd'hui, je rencontre un homme plus vieux que moi, au corps fondu et desséché, mais encore puissant, au visage creusé et durci ; les yeux, je ne sais pas, étouffés par moments et fugitivement hallucinés. Une raideur mécanique pour remonter la rue, une souplesse brutale pour prendre sa place dans la voiture de maître Vautor. S'il est redevenu lui-même, comme nous l'a annoncé son avocat, débarrassé de son costume de religieux fanatisé, ce lui-même ne me paraît pas moins énigmatique que l'autre qu'il voulait devenir.

Je dois reconnaître, en l'observant de ma place arrière, en profil perdu, que je suis toujours en retard sur ses évolutions successives. Je crois me mettre à sa hauteur, m'approcher de lui, il est déjà ailleurs. Je peux l'avouer, aujourd'hui, moi, l'athée de toujours, quand Alban s'est sauvé de Puisaye, j'ai prié ; une tentative pour éprouver la foi, comme lui. Depuis, j'y repense, j'approfondis, j'allais croire pour de bon et maître Vautor m'annonce qu'Alban ne croit plus à rien.

Je fais ce que je m'étais interdit de faire. Ma première question, dans la voiture, la plus maladroite : alors, c'est vrai que tu es sorti de tout ça, en prison ?

Alban ne tourne pas la tête vers moi. Sorti de quoi ? Le regard de maître Vautor me fait taire. Une fois de plus à contretemps avec mon frère.

Je doute de l'optimisme de notre avocat. Que sait-on des croyances d'un homme ? Est-il possible de s'extraire aussi vite de ce qui a semblé occuper toute sa vie ? Sans parler de sa foi, s'il a vraiment été formé par le docteur Savant et des activistes de son camp, pour l'extraordinaire, programmé, un moment, comme je le crains, en observant ces restes de dureté sur son visage, pour se faire sauter avec d'autres, comment pourra-t-il accepter notre ordinaire ?

Il répond sans chaleur aux embrassades de ses parents, dans l'agence de voyages. Les deux collaboratrices chargées de l'accueil des clients ne cachent pas leur inquiétude. Un terroriste en puissance, prêt à toutes les destructions, même s'il a été innocenté, au milieu de touristes en puissance, prêts à toutes les distractions, ça fait un mélange détonant et une sale publicité.

Nous filons dans le grand bureau derrière. Alban acceptera-t-il de boire le champagne avec nous et son avocat ? Je ne crois pas nos parents capables d'en avoir fait un test pour leur fils. Ils ont une réserve de champagne pour les succès de l'agence ou les fêtes occasionnelles, ils ouvriront des bouteilles, comme d'habitude.

Alban attrape mon regard inquiet, pour sourire, avec un peu de malice enfantine ; première fois depuis sa sortie. Nous partageons la même intuition : nos parents sont des innocents, des adeptes de l'insouciance salvatrice. Les affiches touristiques décorent le bureau, lagons et sable fin nous encerclent, champagne.

Que fêtons-nous exactement ? demande Alban. Je ne mérite pas qu'on boive à mon retour, je n'y suis pour rien. Et puis, je n'ai jamais aimé le champagne.

Ça ressemble à une défausse. Alban n'a renoncé à rien, comme je m'en doutais. Une stratégie de maître Vautor, comme tout le reste, pour faire croire que son client rejoignait le monde ancien, pour accélérer le non-lieu.

Je mets de force une coupe de champagne entre les mains d'Alban, pour l'obliger à se dévoiler. Je lève mon verre et proclame : Si nous ne fêtons pas ton retour, célébrons la réussite de maître Vautor. Personne ne peut aller contre cette évidence, le brio, les provocations calculées de ton avocat...

À ce propos, maître, dit Barthélemy Joseph, j'aurai encore besoin de vous. Vos honoraires ont connu une telle inflation, ces dernières semaines, que j'ai dû taper dans la caisse de l'agence. Si je ne remets pas de l'ordre dans nos finances, notre comptable craint de ne plus rien pouvoir pour nous.

Est-ce le bon jour pour en parler ? demande notre mère.

Barthélemy Joseph assure qu'il n'y a pas de mauvais jour et qu'il n'a jamais eu honte de parler d'argent.

Alban en profite pour vider sa coupe et en réclame une autre, puis une troisième. Je ne sais pas ce que ça prouve, son renoncement aux préceptes de la religion musulmane ou son dégoût des maladresses paternelles, à noyer dans l'alcool.

Nous nous retrouvons, Alban et moi, seuls dans mon appartement de la rue Botzaris. Sa sortie ou trop de coupes de champagne l'ont rendu malade. Il vomit toute la nuit, je le soigne, tisanes et Motilium à heures régulières. Est-ce nous, sa famille, qu'il vomit, ou le monde occidental retrouvé ou ses amis islamistes perdus ? Il réfléchit longtemps, entre ses hoquets : Tout ce que je peux vomir, c'est moi.

Toi aujourd'hui ou toi ces derniers mois ?

Alban ne répond pas ; il s'est endormi sur le canapé, tout habillé.

Nos parents nous invitent souvent, ils voudraient rattraper ce qu'ils ont manqué. Ils assurent avoir mesuré leurs erreurs.

Ça, c'est leur dernière erreur, dis-je tout bas à Alban. Notre mère et Barthélemy Joseph ne voient pas pourquoi nous rions.

Nous passons ensemble des moments simples. J'ai réussi à m'interdire les questions vicieuses. Nos parents, soucieux d'être de vrais parents qu'ils regrettent de n'avoir pas su être, s'inquiètent de notre avenir. Je n'ai pas retrouvé de mission durable dans la restauration, mes indemnités s'épuisent. Le directeur de thèse d'Alban, à Paris-Diderot, a refusé de poursuivre son travail avec un homme soupçonné, comme il l'a lu dans les journaux, de mettre la chimie au service de l'action terroriste. La bourse de doctorat a été suspendue depuis longtemps, dans la mesure où le doctorant ne respectait aucune de ses obligations.

Nos parents ont décidé de nous faire vivre un moment, fiers de ce sacrifice, inquiets pourtant. Quelques clients ont été choqués que les directeurs de leur agence de voyages habituelle soient les parents d'un intégriste musulman, mis en cause dans des affaires pas tout à fait éclaircies. De là à penser que les parents connaissaient les activités de leur garçon... Que cachent leurs itinéraires organisés dans les pays du Maghreb ? Ces doutes de quelques-uns nuisent au chiffre d'affaires de l'agence, sans compter que les attentats dans des aéroports européens ont ralenti, pendant quelques semaines, l'activité touristique.

Barthélemy Joseph ne doute pas de ses profits futurs : oubli de l'affaire Yousef, reprise de l'activité, nouveaux clients. Son comptable sera content, mais cela ne donne pas une situation stable à son fils et à sa belle-fille.

Il nous propose un rôle modeste, administratif, dans l'agence familiale. Il se doutait que je refuserais sa proposition, je ne m'attendais pas à l'accord immédiat d'Alban. Je croyais nécessaire une sorte de convalescence, une période de calme et de réflexion entre la vie clandestine ou recluse et la vie sociale.

Maître Vautor lui a suggéré un suivi psychologique, pour se désintoxiquer complètement de ses lectures obsessionnelles.

Pour me désintoxiquer, a répondu Alban, il faudrait que j'aie été intoxiqué. Je n'étais pas dans une secte, j'ai cru et adhéré librement.

Nous essayons de le convaincre que les fanatiques se sentent toujours libres et les criminels toujours innocents. Pas très adroit.

Barthélemy Joseph considère que la réinsertion sociale par le travail vaut tous les suivis psychologiques. Admettons. Alban ne m'avait jamais paru être un partisan de l'insertion sociale à tout prix. S'il faut passer par l'islamisme radical pour transformer un asocial en travailleur modèle, les métamorphoses du monde qui m'entoure n'ont pas fini de m'étonner.

Mon demi passe des heures à traiter les dossiers de clients qu'il aurait peut-être eu envie de faire sauter six mois plus tôt, si ses amis lui en avaient donné l'occasion, et l'ordre. Aujourd'hui, il coche avec soin sur son écran les prestations choisies.

Je passe certains soirs à l'agence, pour le regarder travailler. Je ne lui dis rien. Sa soumission m'ébahit à chaque fois. Est-il sincère ? Adhère-t-il à ce point à son travail ? Sa personnalité réelle est là, peut-être ? Se prendre de passion pour les coasters, la chimie, la foi ; adhérer follement, mais brièvement, à tout ; être capable d'oublier ce qu'il a aimé pour se soumettre à un nouvel excès. Reste que j'ai du mal à établir un lien entre ses passions antérieures et son petit boulot de cocheur de cases sur un écran d'ordinateur.

Mes propres doutes subsistent : sa déconversion, surtout exposée par maître Vautor, confirmée sans explications détaillées par Alban lui-même, est-elle authentique ? N'est-il pas toujours soumis à une autorité lointaine qui lui a imposé de se mettre en sommeil pour une durée indéterminée, afin de mieux se réveiller, quand on aura besoin de lui, dans trois ou cinq ans ? N'a-t-il pas reçu l'ordre de se rendre le plus invisible possible, de ne pas même afficher sa foi ni participer à des prières collectives ? Son extrême soumission ne serait que le signe, ou le masque, de sa rébellion extrême ?

Nous nous retrouvons le soir, rue Botzaris. Il dîne et dort vite, ne donne pas prise à mes questions sur son état d'esprit du jour, esquivé mes allusions au passé.

Ça ne m'intéresse plus... Je suis bien comme je suis...

Parfois, sans élever la voix, il dit que je l'ennuie. Je perds mon temps avec lui, si je veux entreprendre un nettoyage de cerveau.

Je fais semblant d'accepter ses reproches avec légèreté : le nettoyage, ça me connaît, déformation professionnelle, ancienne restauratrice de fresques romanes...

J'ai toujours pensé, me répète-t-il, que tu aurais mieux fait de peindre des fresques personnelles plutôt que de lessiver celles des autres.

Je lui donne raison, depuis quelque temps : l'appartement de la rue Botzaris, bien éclairé, commence à ressembler à un atelier. J'ai manifesté mon envie de revenir à la création de mes dix-huit ans. Je suis toujours mon frère, on dirait ; en pleine déconversion, moi aussi... À sa manière brusque, il m'encourage à poursuivre. Et moi, qu'est-ce que je fais pour lui, à part le persécuter avec mes soupçons pas francs ?

J'avais davantage le sentiment qu'il était mon frère, quand il semblait s'éloigner de moi, menait une vie inadmissible à mes yeux. Son apparence de normalité me le rend étranger.

Je ne renonce pas à prendre des notes sur lui, en toute liberté, convaincue que les services de la DCRI ont désormais mieux à faire que de lire par-dessus mon épaule. S'ils ne m'ont pas lâchée, informés de la présence d'Alban chez moi, doutant de lui, comme c'est leur droit, puisque cela m'arrive à moi aussi, tant pis, je prends le risque et les salue de loin. Si Medina est encore là, je l'embrasse sur la bouche, avec quelques regrets.

Mon demi n'a jamais cherché à lire les lignes que je lui ai consacrées. Et pour cause, il ignore jusqu'à leur existence. Il n'a pas eu accès, à Fresnes, dans sa cellule du quartier des isolés médiatiques, à la presse évoquant son affaire. Maître Vautor me l'avait laissé entendre, il avait jugé peu judicieux de lui exposer comment il comptait utiliser ou retourner les récits intimes de la sœur sur le frère. J'ai bien proposé à mon demi, à sa sortie de Fresnes, de feuilleter avec lui le dossier de presse constitué par mes soins, il a refusé net et exigé que je le détruise devant lui, en me faisant jurer que je n'en possédais pas de double. Ça ne me coûte rien de jurer, tout est consultable sur Internet.

J'ai préféré me taire, depuis ce jour, sur mes comptes rendus personnels. Je les ai effacés de mon ordinateur, les conserve, comme au temps de Léna Mauser, sur ma clé USB dont je ne me sépare jamais. La vraie clandestine, depuis le début, c'est peut-être moi, l'unique fanatique de la famille, la graphomane extrémiste, auteur d'attentats à la pudeur fraternelle.

J'ai demandé conseil à maître Vautor, il m'a confortée dans mon idée : l'expérience de la lecture pourrait être ravageuse, au moment où Alban semble avoir effacé, au moins enfoncé, son passé et mettre la meilleure volonté à s'adapter à sa vie nouvelle.

Je complète jour après jour mon travail, pendant les heures de bureau d'Alban ou, puisqu'il craint de m'imposer sa présence dans mon appartement trop petit, au cours de ses errances dans le parc des Buttes-Chaumont (prétend-il) ou (selon moi) partout ailleurs dans Paris, peut-être même en compagnie de gens peu recommandables.

Le reste du temps, je suis les conseils d'Alban : j'ai entrepris de peindre des fresques, pas dans la rue, le street art m'a intéressée autrefois, je n'y reviendrai pas ; non, sur des grands panneaux rectangulaires, je reproduis des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, telles que je les ai restaurées, avec les parties endommagées, les lacunes, tout y est, même ce qui manque. J'utilise les couleurs de l'époque, des ocres, des rouges, des verts, puis je reprends mes imitations pour les détruire consciencieusement. Je dessine des visages contemporains sur mes têtes de saints, j'ajoute des couleurs fluo à la bombe, des personnages nouveaux croisent les anciens. Attentat à la peinture, ça me défoule. Abel et Caïn sous des dégoulinades de rouge, le Massacre des Innocents en vert pétant et la Jérusalem céleste couverte de violet, ça commence à avoir une autre gueule, la peinture romane, sous mes doigts.

J'ignore pour le moment si mes superpositions et fusions ont une quelconque valeur artistique ou même un sens. Elles ont le mérite de faire rire Alban, si sombre depuis son retour. Peut-on peindre uniquement pour voir la gaieté revenir sur le visage de son demi-frère ?

C'est devenu le temps fort de nos rencontres et le principal moyen de communication entre nous. Il est vingt heures, il rentre du travail, impatient de voir quelle scène biblique et romane j'ai salopée dans la journée. Parfois, il est déçu, ça fait trop Chagall, je jette. Souvent, il sourit. Deux ou trois fois, il s'est esclaffé. L'appartement se réduit. Mes planches de trois mètres

de long ne me suffisent plus. Il me faudrait de hauts murs pour superposer les registres.

Alban considère que c'est ma voie. C'était la première et c'est la dernière.

Ta déviation par la restauration d'art ancien t'a permis d'y revenir.

Je lui réponds que c'est sa déviation personnelle, ou plutôt sa déviance, qui m'a fait abandonner la restauration et revenir à la création. J'ai l'impression d'avoir fait une gaffe : il s' imagine que je lui en veux vraiment. Mon non hésitant ressemble à un oui, je m'enfonce. Je sens un trouble fugitif traverser Alban, une paupière qui saute, une contraction de la joue. Il sort marcher.

Un autre jour, il prend des photos de mes planches et me répète que je dois explorer cette voie, toujours plus loin. Et lui, quelle voie a-t-il l'intention de choisir ? Ses déviations successives ne l'ont pas ramené à sa voie initiale, il me semble. Va-t-il garder longtemps ce petit boulot de merde au service de nos parents ?

Je parle toujours trop vite, je ne voulais pas le blesser. Il me rassure, je ne le blesse pas. Un petit boulot de merde, comme je l'appelle, il n'avait besoin de rien d'autre après ce que je sais.

La parole nous vient plus facilement, depuis quelque temps, nous retrouvons l'aisance d'autrefois. J'en arrive à lui confier mes soupçons de l'autre jour : sa foi intacte et cachée ; au vert, pour une durée indéterminée, comme le jour où il est venu se faire oublier près de moi, en Bourgogne. Je lui dis mes imaginations, comment je le vois rencontrer secrètement son imam, quand il prétend marcher ou courir dans le parc des Buttes-Chaumont.

Alban s'esclaffe aussi fort que devant mes meilleures fresques détournées.

C'est comme ça que tu fantasmes sur moi ? Tu me préfères en djihadiste masqué ? Tu me trouvais plus intéressant... Mon petit boulot de merde te déçoit... Le plus dangereux de nous deux, c'est toi. Enfin, si ça te permet de rêver sur moi, dis-toi que, si ce que tu crois est vrai, je ne peux pas le reconnaître, même devant ma sœur.

Il exagère. Comme si je fantasmais sur lui... Ses délires fanatiques ne m'ont pas fait rêver, ils m'ont rendue malade, au contraire : Si tu en veux une preuve, je te la donnerai.

Quelle preuve pourrais-je lui fournir ? De toute manière, il n'en a pas besoin. Il se couche, s'énerve contre moi, parce que je semble décidée à l'empêcher de dormir avec mon imprimante en pleine nuit.

Je lui demande quelques minutes de patience, il se calme quand la machine s'arrête. Je dépose au pied de son canapé une grosse liasse de feuilles.

Dors, Alban, un cadeau, pour demain.

OceanofPDF.com

Je passe la porte de mon immeuble, pressée de m'approvisionner en nouvelles bombes, pensant à un nouveau support, bétonné, pour mes fresques, il m'aborde de front.

Il m'attendait. Suis-je toujours sous surveillance ? Comment ai-je pu en douter ? La libération d'Alban Joseph a frustré les services de la DCRI, ils se sont sentis trahis par la justice, humiliés par maître Vautor, ils ne lâcheront pas le morceau.

Évidemment, vous savez où trouver mon frère et vous êtes sûrs qu'il va replonger...

Vous faites erreur, dit Medina, au moins en ce qui me concerne : je ne travaille plus sur vous ni sur votre frère. Je sais, il suffit que je vous le dise pour que vous ne me croyiez pas.

Alors, vous ne me lisez plus ? C'est vrai que je n'ai plus rien de fracassant à vous soumettre sur mon demi. Il est devenu une sorte d'agent administratif consciencieux.

C'est comme moi, me répond Medina. Le dossier Thézé-Yousef m'a été retiré depuis le non-lieu d'Alban Joseph. Ma hiérarchie m'a déplacé à un poste beaucoup moins sensible. Pour le dire autrement, subalterne. Je classe des archives périmées. Pour le dire autrement : placardisé.

Je ne me sens pas obligée de le croire. Pourquoi se présenterait-il à moi, ce matin ?

Il prend son temps, constate que je ne change pas, toujours difficile à manœuvrer, plus tordue qu'un fonctionnaire des services. Cela ne lui a pas déplu, précise-t-il, c'est même ce qui lui a coûté son poste : il s'est trop attaché à moi, à mes angoisses pour mon frère. On lui reproche d'avoir manqué de sens critique, en adoptant trop facilement mon point de vue, en surévaluant la mauvaise cible au détriment d'autres plus pertinentes. Il me l'avait laissé entendre, lors de notre dernière rencontre, ça s'est confirmé au-delà de ce qu'il craignait. Les services refusent de reconnaître qu'ils ont failli, ils ont décrété que Medina avait failli, en se concentrant uniquement sur moi, surtout en entrant en contact avec moi, en contradiction avec la déontologie, alors qu'il l'a fait sous couvert de sa hiérarchie, mais ça, la

hiérarchie ne veut pas s'en souvenir. En me révélant qu'il avait accès à mes documents, il m'a amenée, pense-t-on là-haut, à lui fournir de fausses données. Je passe pour une manipulatrice, lui pour le manipulé aveuglé qui a grossi les signaux que je lui envoyais au point d'en occulter d'autres qui auraient permis d'éviter Roissy. Bref, il a saboté le boulot.

Que dois-je en conclure ? Il m'aborde devant chez moi pour me reprocher de lui avoir fait perdre un poste plus prestigieux ? Pour me faire peur ? Une envie de vengeance derrière la tête ?

Les grands mots... Je dois regarder trop de séries américaines... Si je vous dis que je ne vous considère pas comme la responsable de mes erreurs d'appréciation, vous refuserez encore de me croire ?

D'abord, ajoute-t-il, je pense, contrairement à mes chefs, que suivre Abdelkrim Yousef à travers vous n'était pas une erreur d'appréciation.

Si c'est Alban qui vous intéresse, pourquoi ne l'abordez-vous pas, lui aussi ? Puisque vous savez qu'il habite chez moi...

Medina est au courant, il a attendu la sortie matinale de mon demi pour se présenter à moi. Il ne tient pas à le rencontrer. Si quelqu'un a le droit d'avoir une envie de vengeance, c'est Alban.

Je lui précise qu'Alban est devenu le plus doux, le plus obéissant des fils.

Rien n'empêche, dit Medina, un terroriste réel ou potentiel d'être le plus doux des fils.

Vous vous trahissez : je vois que vous m'abordez pour me mettre en garde contre mon frère, parce que vous avez lu mes dernières réflexions sur lui, vous reprenez mes mots. En fait, vous êtes toujours en mission, pas du tout placardisé. J'ai toujours pensé que vous vous présentiez comme la victime de votre hiérarchie pour mieux m'amadouer. Je ne change pas d'avis. Vous cherchez à m'embarquer dans une nouvelle manœuvre pour coincer Yousef d'une manière ou d'une autre.

Medina soupire, il savait que je prendrais le contrepied de toutes ses affirmations. Il est habitué. Dès que quelqu'un est au courant de sa profession, il le met en doute. Son ancienne femme le lui a fait sentir jour après jour, avant de le plaquer.

Vous avez l'intention de m'apitoyer avec votre divorce, à présent ?

Son divorce, ce ne serait rien, si on ne venait pas de lui retirer la garde alternée de sa petite fille de trois ans. Même plus un droit de visite. Son ex-femme a prétendu, devant la juge aux affaires familiales, qu'il avait agité, à plusieurs reprises, son arme de service sous son nez et proféré des menaces contre la mère et l'enfant. C'était faux, naturellement, mais la juge, comme moi, ne l'a pas cru. Son ex-femme a indiqué ne pas vouloir porter plainte contre lui, son comportement s'expliquant par ses déboires professionnels, mais a demandé à être mise à l'abri avec sa famille : suspension du droit de visite.

Si Medina est à ce point en perdition, professionnelle et familiale, pourquoi s'adresser à moi, Alix Thézé ? Pourquoi pas, plutôt, à Léné Mauser ? Elle a été sa collaboratrice rémunérée, ça crée des liens. Ils étaient du même côté pour me soutirer des renseignements.

Et vous êtes sûrement bien placé pour savoir qu'elle couche plus facilement que moi.

Si je vous dis que je n'ai pas couché avec elle, vous ne voudrez toujours pas me croire ?

Évidemment. Juste une fois, peut-être, elle se lassait assez vite d'un homme.

Nous n'avons pas bougé depuis qu'il m'a barré la route. Je décide de reprendre mon chemin. Rien à attendre de lui, j'avais un projet, ce matin, je m'y tiens : la quête de nouveaux supports, de nouvelles couleurs. Je ne me laisserai pas embarquer par ce Medina, vrai menteur qui essaie de se faire passer pour un ami.

Ou il me monte un nouveau scénario de la DCRI pour mieux démolir une cible ratée, ou il est sincère, alors il est ridicule : le fonctionnaire mis à pied, largué par sa femme, ouvre son carnet d'adresses pour se trouver une consolatrice.

Je ne peux pas sortir du marasme tous les types en perdition. Alban m'a déjà coûté beaucoup...

Je pensais que vous seriez plus sensible qu'une autre à ma situation, dit Medina. Si je vous ai bien lue, votre mère s'est débarrassée de votre père prétendument pour vous protéger de lui.

Je ne vois pas le rapport. Si la police se passionne pour la psychanalyse vulgarisée, maintenant, la sécurité de la France est mal partie.

Medina est déçu. Il avait cru, à me lire, à décrypter ma sensibilité, à repérer certains appels directs de ma part, que je lui manifesterais plus de sympathie, à tout le moins de l'intérêt.

Là, M. Medina, c'est de l'abus de pouvoir. Vous utilisez des informations obtenues dans l'exercice de vos fonctions pour vous imposer à une citoyenne innocente. Vous prenez des risques, vous savez que je note tout sur mon ordinateur surveillé... Compulsive... je le suis restée... j'ai même fini par prendre plaisir à penser qu'un lecteur avait accès à chacune de mes phrases au moment même où je l'écrivais. C'est excitant, vous savez.

Je vous fais remarquer que vous pensiez, jusqu'à aujourd'hui, que ce lecteur principal, c'était moi. Vous aviez raison, c'est moi qui vous filtais, même si ce n'est plus vrai aujourd'hui. Si vous voulez vous adresser à mon remplaçant, ne vous gênez pas, je ne crains plus rien, je ne peux pas descendre plus bas dans l'organigramme de la DCRI, ni plus bas dans les chaînes hôtelières. Je loue une chambre dans un hôtel une étoile à Clichy. Pour l'abus de pouvoir, vous repasserez. Je n'ai rien à vous faire miroiter. J'ai seulement été assez bête pour croire qu'un peu d'amitié pouvait nous aider à survivre.

Nous quittons la rue Botzaris, son émotion me touche, à force. Un fonctionnaire de la DCRI n'a pas besoin de feindre autant, il a l'air vrai et malheureux. J'aimerais tant croire à la simplicité et à la sincérité.

Medina se montre moins insistant. Il semble reconnaître sa maladresse, ne m'en veut pas pour ma prudence, légitime, après tout ce qui est arrivé. Il préfère me laisser libre et tranquille. Il ne m'indisposera plus. Si nous nous revoyons, l'initiative me reviendra ; voici son numéro. Qu'il soit écouté par un tiers est probable et sans importance.

Je reste perturbée jusqu'au soir par ma rencontre avec Medina. Mes nouvelles bombes acryliques m'ont déçue.

Mon demi n'a pas passé la nuit rue Botzaris, ne répond pas au téléphone. On dirait que ça reprend comme les autres fois. Je m'affole d'avoir eu l'intuition juste, cette soumission factice. Est-il possible qu'il n'ait renoncé à rien ?

La visite de Medina ne serait-elle pas liée à cette nouvelle absence ? On l'a enlevé, pendant que Medina me retenait avec ses sous-entendus sentimentaux bidon... Une élimination organisée et discrète d'un ennemi de l'État, même dans une démocratie occidentale... Attention, ma cervelle délirante se relance, je vois des coïncidences et des abus partout. Dois-je m'adresser déjà à maître Vautor ou me contenter de l'aide incertaine de nos parents ?

J'arrive en même temps qu'eux à l'agence de l'Opéra. Je les affole tout de suite, départ, disparition. Nous faisons l'ouverture, Barthélemy Joseph propose de mener la discussion dans les bureaux derrière. Nous surprenons Alban endormi dans une petite pièce. Nos parents ne s'expliquent pas sa présence si matinale, ils le croyaient parti avant eux hier soir, avaient mis l'alarme. Ils ne lui ont pas confié le code, tout fils qu'il est.

Il n'a amené personne, au moins ? Ce serait une histoire de fille... Moins grave. Moins grave que quoi ? Je vois qu'ils partagent la même peur que moi, la poursuite secrète de l'engagement d'Alban. Ils craignent d'un seul coup de voir leur agence de l'Opéra transformée en lieu de rencontre d'activistes clandestins, une couverture exceptionnelle.

Nous nous trompons tous : Alban avait commencé, hier, au bureau, la lecture des feuillets déposés par mes soins au pied de son canapé. Une commotion, pour lui, les premières pages, il ne se voyait pas se présenter devant moi après ça, encore moins lire le reste en ma présence.

De quels feuillets est-il question ? demande ma mère. Ce texte sur nous ? Tu le donnes à Alban, maintenant ? Alors que nous n'avons pas eu le droit de le lire en entier ?

Ils en ont eu une vague idée par les journaux, ils soupçonnent que le pire sur eux reste à découvrir. Je me sens de plus en plus mal à l'aise. Ils vont s'unir tous les trois pour me faire la peau, parce qu'ils croient que j'ai écrit sur notre famille. Alban est en colère contre moi, il ne se reconnaît pas du tout dans l'Alban Joseph que je présente avec complaisance comme un

excité. Ce n'est pas lui, j'ai inventé. Si le juge et les enquêteurs se sont appuyés là-dessus pour obtenir des informations, il commence à comprendre ses ennuis. Pourquoi ai-je raconté autant de mensonges ? Pour lui nuire ?

Je ne vais pas me laisser faire : cite-moi un seul mensonge, sois précis. Il répète... par exemple... par exemple... Bien embarrassé pour trouver une suite. Il finit par conclure que les mensonges, ce ne sont pas des faits particuliers, c'est l'ensemble, le mensonge. Le demi-frère dont je parle ne lui ressemble pas, n'existe tout simplement pas. Je parle d'un autre que lui ; inadmissible.

Barthélemy Joseph manœuvre pour s'emparer de la liasse, savoir qui de nous deux a raison. Je lui interdis d'y toucher. Chaque nouveau lecteur abîme ce que j'écris, m'accuse d'être responsable de ses malheurs judiciaires, professionnels ou familiaux, ça suffit.

Maître Vautor, au moins, y avait décelé des vérités, c'est ce qui t'a sauvé, ne l'oublie pas.

Alban proteste, ne veut plus me parler. Il dormira à l'agence désormais, si ses parents n'y voient pas d'inconvénient.

Pour une nuit ou deux, pas plus, dit Barthélemy Joseph. C'est un local commercial, il ne faut pas tout mélanger, ni imposer tes volontés partout. Nous avons fait l'effort de t'accueillir ici, de te verser un salaire, dans une période économique difficile pour l'agence, ce n'est pas le moment d'en rajouter.

Je fais remarquer à Alban que je n'ai rien écrit d'autre sur lui que ce que vient de dire son père : il est celui qui en rajoute toujours trop. Il ne se voit pas comme ça, ce n'en est pas moins une vérité, infime, mais une vérité.

Dis-toi que moins tu te trouves reconnaissable, plus c'est proche de la vérité. Après, tu apprécies ou non, je n'ai pas écrit pour te faire plaisir.

Alban claque la porte de l'agence, Barthélemy celle du bureau. Il me demande une dernière fois l'autorisation de consulter les pages qui choquent son fils. Notre mère préfère ne pas les lire, elle sait déjà que ça lui ferait du mal. Je n'en peux plus d'être dans cette agence de voyages où chacun reste aussi immobile. Je n'en peux plus de cette solitude, j'embarque mes feuilles, j'appelle Medina. Je le rejoins près de la mairie de Clichy d'ici une demi-heure.

Je ne rentre rue Botzaris que le lendemain. Ma plus grande surprise est d'y trouver Alban, aussi inquiet pour moi que je l'étais pour lui hier. Il a passé la nuit à m'attendre, à tomber sur mon répondeur, à appeler les uns ou les autres, Didier Ostend, Musad, pour savoir si je ne les aurais pas rejoints. Ils l'ont tous envoyé balader, plus rien à voir avec lui, assez causé d'emmerdes.

Où est-ce que j'étais fourrée ? Sans le prévenir ? Au moment où il avait le plus grand besoin de me parler... Il a eu le temps de réfléchir, une journée à marcher, hier, et toute la nuit à la fenêtre, à guetter mon retour. Il n'est plus aussi catégorique. Celui que j'appelle Alban Joseph ou mon demi, ce n'est pas lui, mais c'est peut-être un peu lui quand même. Ce n'est pas rassurant, ni réjouissant, mais, à mesure qu'il revoit les choses, de plus en plus ressemblant. Dure à encaisser, une ressemblance pareille, un travail à plein temps, pour lequel mon aide ne sera pas inutile.

Ai-je rapporté ma liasse ? Il aimerait tout relire posément et me poser toutes sortes de questions.

Pas de chance, j'ai découpé les pages en confettis, hier, dans le métro, entre la gare Saint-Lazare et la Mairie de Clichy, tout jeté par la fenêtre à hauteur de la Fourche. Ça a fait un nuage blanc dans le tunnel. Un voyageur m'a demandé pour qui je me prenais, comme si le métro n'était pas assez dégueulasse comme ça.

Ne fais pas l'hypocrite, me dit Alban, celle qui fait semblant de détruire son manuscrit. Ouvre ton ordinateur. C'est vital pour moi.

Je suis trop fatiguée pour lui résister. Je m'endors pendant qu'il entreprend une relecture sur l'écran. Le temps d'apercevoir, avant de sombrer, ses joues plus creuses que jamais, livides, ses yeux encaissés pris de frénésie à avaler les lignes ; seulement le temps de me dire : je n'aurais pas dû, ça va lui faire encore plus de mal, et je cède, comme à un évanouissement.

Alban a quitté mon appartement avant mon réveil. Un appel à l'agence de voyages me rassure, il est à son poste, ni plus ni moins taciturne que les autres jours, selon une des collaboratrices qui le craint.

Il rentre plus tard que d'habitude, déjà dîné, comme pour éviter le tête-à-tête avec sa grande sœur. Il n'aborde pas le sujet de sa lecture, je me retiens de lui poser la moindre question. Il est libre de garder le silence. Me considère-t-il comme son juge ? L'ai-je trop jugé en rendant compte de son passé, de ses comportements changeants ?

Aucune hostilité sensible, les jours suivants, il ne semble pas m'en vouloir, mais je sais, d'expérience, que le calme, chez lui, est aussi inquiétant que l'excitation. Il finit par m'apprendre que, s'il rentre plus tard, ce n'est pas parce qu'il travaille plus longtemps à l'agence, comme nos parents l'ont toujours fait.

La collaboratrice me confirme qu'au contraire il quitte le bureau de plus en plus tôt et montre des signes nouveaux d'impatience au travail. Barthélemy Joseph manifeste sa déception : son fils semblait prendre à cœur, presque à l'excès, sa nouvelle activité. Cet enthousiasme pouvait surprendre, après ses expériences si éloignées du monde du travail, il s'expliquait : une envie de rupture profonde avec le passé, un retour à la vie familiale, au prix d'un attachement exclusif à la banalité, comme pour se réinstaller dans la vie d'un homme ordinaire. Il a tenté de se remettre à l'endroit en déployant la même énergie qu'il avait mise pour se mettre à l'envers, une sorte d'ascèse, un besoin de vide, après le trop-plein d'action ou de révolte.

Aujourd'hui, il semble arrivé au bout de cette expérience, on se lasse du vide comme du reste. Rien d'étonnant pour moi, je le redis à nos parents, Alban a toujours procédé de la même manière : adopter un goût, en faire un engouement, s'y consacrer excessivement, jusqu'à s'en dégoûter et passer à autre chose. C'est retirer toute valeur religieuse ou idéologique à son engagement dans la foi musulmane ou dans son réseau islamique, ce n'est peut-être pas faux pour autant. C'est la particularité d'Alban : après avoir exploré une voie, il s'en désintéresse.

Il n'a pas réussi à se tenir plus longtemps à la voie proposée par son père, je suis obligée de le reconnaître, sans vouloir vexer Barthélemy Joseph. C'est dommage, il pensait lui confier des responsabilités plus grandes dans l'agence. Que faire de lui, s'il néglige déjà ses petites tâches ?

Et que fait Alban, entre le moment où il quitte le bureau, sans respect des consignes, à trois heures de l'après-midi, parfois plus tôt, et le moment où il me rejoint dans mon appartement, désormais mon atelier, rarement avant vingt et une heures, souvent vingt-deux heures ?

Il assure vouloir me laisser libre de travailler et de créer seule le plus longtemps possible. Je le remercie pour son tact, tout en reconnaissant que notre vie commune est condamnée ; manque d'espace ; surtout, un demi-frère et une demi-sœur n'ont pas à vivre trop longtemps ensemble. Le moment doit être venu de nous séparer. Nous avons tous pris soin de lui ménager un retour paisible. Si cette phase s'achève, si travailler avec ses parents et cohabiter avec sa sœur lui pèse, je l'admets sans mal, qu'il le dise avec franchise. Je n'aimerais pas qu'il m'évite trop ouvertement, sous prétexte de me laisser travailler, en réalité parce que je l'ai blessé.

Tu n'aurais pas dû me lire. Je sens bien que tu as pris tes distances depuis ce jour-là.

Nous y sommes. Il admet que certaines pages, à la relecture, lui ont fait encore plus de mal. Se voir en fantoche allumé, à la fois vaniteux et dépersonnalisé, c'est dur. Simplement soumis à l'influence d'une époque, sans conviction réelle, victime en même temps des parcs d'attractions et des imams, comme si c'était la même chose, selon mon scepticisme universel, il trouve que j'exagère. Il a tout fait pour se convaincre que la personne nommée Alban Joseph, telle qu'elle apparaissait, était une invention de ma part, une déformation de l'être réel. Une troisième lecture lui a prouvé le contraire. Je ne l'ai pas montré tel qu'il n'était pas, mais comme il s'ignorait. Plus terrible, sans doute, mais incontestable.

Il n'a rien dit, incapable d'exprimer quoi que ce soit, parce qu'il se sentait comme un cadavre disséqué sur une table, entouré de médecins et d'étudiants, pour une leçon d'anatomie.

Tu me charcutes, ensuite tu peins une scène de dissection. Ça te fait plaisir, pas à moi.

Je ne suis pas peintre pour rien, selon lui.

Peintre, je le suis si peu. Restauratrice d'art ancien, je me débrouillais, j'aurais pu continuer longtemps...

Tu as renoncé à cause de moi, ça aussi je l'ai mieux compris en te relisant. Si je dois m'en vouloir de quelque chose, c'est de t'avoir foutue en l'air. Le reste aurait pu être pire, mais je n'ai pas à m'en vouloir. J'ai aussi compris, toujours en te lisant, que je m'étais fait avoir par tout le monde, depuis le début. Bouffé toute ma vie par le monde occidental et, quand j'ai cru trouver un monde plus accueillant, je me suis fait bouffer par le monde musulman islamiste. Je n'ai pas vu une seconde qu'on voulait bien m'utiliser, nous considérer comme des supplétifs éventuels, jamais comme de vrais musulmans. Ils ne m'auraient jamais fait confiance pour un gros truc, c'est mon seul regret. Et ici on ne me fera plus confiance non plus. Toi, peut-être. Tu es la première et la dernière, ça ne suffira pas.

Je le trouve trop déprimé, pourtant il me touche au-delà de ce que j'aurais imaginé. J'essaie de m'enthousiasmer pour lui, joie possible, l'oubli vient toujours. Il ne m'a fait aucun mal, au contraire, il m'a rendu service, en me faisant virer de mon atelier de restauration. J'allais moisir toute ma vie dans des églises froides, à gratter de vieux enduits, avec un air de plus en plus savant et pénétré de justesse historique, alors que je ne restituais qu'une authenticité illusoire. Il m'a permis de prendre conscience de mes mensonges, ce n'est pas rien.

Alban trouve que nous avoir montré l'un à l'autre nos insuffisances, ce n'est pas très enthousiasmant. C'est faux, en plus : tu n'es pas insuffisante, toi au moins, dans notre famille. Je te le prouverai.

Il me révèle qu'il ne passe pas ses heures de plus en plus libres, comme je le crois, à ne rien faire ou à renouer avec je ne sais qui. Ai-je remarqué qu'il a photographié mes planches peintes, au fur et à mesure de leur exécution ? Il se présente dans des galeries de peinture, parle de moi, montre ses photos, des agrandissements, se fait jeter la plupart du temps, plus ou moins gentiment...

Pas la bonne méthode d'approche, il faudrait des recommandations plus solides, un passé plus consistant en matière d'expos, collectives ou autres...

Alban ne se décourage pas. Il a accroché une femme, dans une galerie du Marais, alors qu'il était excédé par trois refus successifs. Elle venait de lui sortir les questions : quels autres accrochages ? Où ? Quand ? Avec qui ? Il lui a mis sous le nez mes pseudo-fresques romanes travesties, déformées, en gueulant : regardez, ça fait mille ans qu'elle est exposée, et dans toute l'Europe, avec les meilleurs anonymes. Quel artiste contemporain peut en dire autant ?

La galeriste a beaucoup ri, l'a regardé autrement, lui a demandé qui il était vraiment et ce qu'il cherchait. Il a répondu : un terroriste raté, qui aimerait tout faire sauter. Ça vous changera des peintres ratés que vous exposez et qui ne font jamais rien sauter.

Elle a ri encore plus fort, selon Alban, et accepté de me rencontrer. Elle vient voir mes originaux, demain matin, dix heures.

L'appartement de la rue Botzaris ne ressemble pas à un atelier de peintre. Cette galeriste sera déçue, elle me considérera comme un amateur. D'ailleurs, elle se dispensera de toute visite. Elle a promis de venir pour se débarrasser d'un emmerdeur à prétentions artistiques, comme elle doit en voir trois par jour. Alban est sûr que ce n'est pas le cas.

Sa personnalité a pu séduire cette femme, c'est vrai, l'amuser. Elle s'est montrée plus ouverte que d'autres, il en a profité, spécialiste de la terreur. Au calme, elle se dira qu'il lui a proposé des photos de croûtes, ça s'arrêtera là.

Je ne retiens de tout cela que l'envie d'Alban de me défendre à tout prix, de me dire, à sa manière indirecte, son amour de frère qui croit en sa demi-sœur. Ou il s'est trouvé un nouvel engouement pour remplacer tous les autres : il sera bientôt prêt à tuer pour m'imposer dans le circuit de l'art. Je vais devoir faire appel à Medina pour le surveiller et l'empêcher de mettre à sac les galeries qui auront le malheur de me refuser. Je ne serais pas étonnée qu'il entre dans un nouveau cycle, plus aimant que les précédents, mais pas moins dangereux.

Je me suis trompée : la galeriste se présente à l'heure dite, Lauren Manzanille, grande femme de cinquante ans, tout de suite à l'aise chez moi, circulant à toute allure dans mon espace réduit, fouillant mes planches empilées. Elle dispose devant la fenêtre quelques formats différents, qu'elle qualifie d'inhabituels. Trois mètres de long sur soixante-dix centimètres de haut, pourquoi ?

Je suis obligée d'avouer qu'au-delà de trois mètres, les planches n'entrent plus dans mon appartement.

Je m'en doutais, dit Mme Manzanille. La contrainte est intéressante. Mais il faudrait étendre. La logique de votre travail, c'est d'agrandir les formats, comme dans une église.

Je vois le visage radieux d'Alban en face de moi. Il prend chaque commentaire de la galeriste pour une promesse d'accord, alors qu'elle ne voudra pas de mes planches de trois mètres, ne prétendra s'y intéresser que si elles en font six, ce qui est impossible à réaliser ici.

Elle se veut encourageante, pourtant, mon concept lui plaît. Elle se dit spécialiste du pop art et de sa descendance. Mes superpositions d'époques et mes contradictions de couleurs pourraient s'inscrire dans cette histoire. Seulement, il faudrait changer de support autant que de format. Mes planches, ça ne va pas du tout, il faudrait travailler sur des murs. Que ça devienne grandiose, des scènes étagées, comme dans les églises, en allant encore plus loin dans le détournement des récits bibliques ou évangéliques. Si je travaillais dans cette direction, elle accepterait de jeter un œil sur mes futures productions.

La tête d'Alban, il vient de saisir le prévisible, je le vois se fermer. Il ne faudrait pas qu'il saute à la gorge de Mme Manzanille. Nous ne pouvons rien exiger d'elle ; je reste modeste, une artiste débutante, qui a renoncé à l'être pendant des années.

Je fais signe à mon demi de rester calme. Lauren Manzanille repère mon geste, sourit, note que j'ai un frère ardent et l'invite à sortir quelques instants. Alban reprend espoir : elle veut parler affaires, ça ne me concerne pas.

La galeriste me fait remarquer que je peins les corps dans le style roman, mais que j'affuble les saints personnages masculins d'une tête moderne, déformée ou colorée différemment, pourtant toujours la même, une tête qui ressemble curieusement à celle de mon frère.

C'est volontaire ? Quel sens donnez-vous à ce projet ?

J'avoue ne pas comprendre. Pour moi, ces têtes sont toutes différentes. Si des ressemblances existent, elles restent des approximations. Jamais eu l'idée de coller la tête d'Alban partout. Aucun plan délibéré.

Pourtant, dit Lauren Manzanille, je la vois partout, la tête de votre frère.

Je ne peux pas nier que mon demi m'a obsédée, pendant des mois. Sa vie agitée, ses difficultés personnelles ont fini par remplir ma propre vie. Il est possible que cela transparaisse dans ma peinture. Comme tout rentre dans l'ordre, cette dimension devrait disparaître progressivement.

Ce n'était pas un reproche, au contraire, dit Mme Manzanille. Une obsession qui nourrit un artiste, c'est souvent productif. Dites-moi, votre frère, ce n'est pas celui qui a été soupçonné un moment de vouloir faire sauter Disneyland Paris ?

Si on me ressort toute ma vie que je suis la sœur d'un terroriste, qui aurait pu provoquer la mort de centaines d'enfants, de familles entières, je n'ai pas fini d'être obsédée par mon frère...

Mme Manzanille assure avoir reconnu Alban rapidement, après son passage à la galerie. Elle n'avait pas l'intention de se déplacer, mais son visage l'a intriguée. Il s'était présenté comme terroriste raté, elle a senti que ce n'était pas une image. Elle a vérifié son intuition en cherchant sur Internet. Elle a retrouvé des articles parus dans la presse et la série des sept photos de suspects, parmi lesquelles celle d'Abdelkrim Yusef, alias Alban Joseph, nom sous lequel il s'est présenté à elle.

Il a obtenu un non-lieu, je crois ? C'est bien pour lui, un non-lieu. Mais ça reste sulfureux. Les soupçons avaient l'air sérieux, si je me souviens bien. Ensuite, on s'arrange avec les lois, c'est si compliqué... Mais ce serait pas mal pour vendre, si vous renforciez cet aspect... la tête de votre vrai frère, un vrai terroriste islamiste... sur de fausses peintures murales romanes, donc chrétiennes... votre geste artistique à l'ère du terrorisme international... du vécu, en plus... ça aurait de la gueule... On pourrait essayer. Mais sur du béton, en grand format. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Je réponds que je vais y réfléchir. Je ne sais pas si c'est audacieux ou seulement commercial.

Si c'est les deux à la fois, dit Lauren Manzanille, vous m'en serez doublement reconnaissante.

Elle attend de mes nouvelles. Que je ne tarde pas trop. La notoriété de mon frère risque d'être de courte durée, l'effet de ma peinture sera vite perdu, six mois maximum. C'est peut-être déjà trop tard, mais on peut risquer le coup.

La peinture romane a tenu mille ans, vous annoncez la mort de la mienne avant six mois...

Il faut s'habituer à l'accélération de l'histoire, ma petite, même celle de l'histoire de l'art. Les œuvres éphémères, c'est l'avenir.

Seulement moi, je ne m'habitue pas à l'éphémère.

Il faudra vous y faire ou sortir de l'histoire et de l'art. Nous n'avons pas d'autre choix.

Je me demande si je ne préfère pas en sortir.

Réfléchissez tout de même.

Je sens que la galeriste m'a trouvée moins amusante que mon frère. Le présumé terroriste devait lui sembler tellement drôle. Je suis sûre qu'elle préférerait que ce soit lui qui signe mes futures plaques de béton éphémère.

Alban est moins remonté que moi contre cette marchande antiartistique. Pourquoi ne pas utiliser son visage à mon bénéfice ? Il m'a causé tant de torts, il l'a bien vu. Si son image pouvait me faire du bien, ce serait juste.

Il me fout en colère : il a prétendu remettre en cause le capitalisme occidental matérialiste sans âme, pratiqué une religion revendiquant la défense des fondements spirituels les plus archaïques, interdisant la représentation du visage humain, et il n'a aucun scrupule à revenir au mercantilisme le plus cynique ? Avec sa tête partout ? Le nombrilisme contemporain absolu, à présent ?

J'échouerais toujours à capter ce qui se passe dans la tête de mon demi.

Je ne suis pas toujours sûre de ce qui se passe en moi. Je rejette les propositions de Mme Manzanille et je suis ses conseils. J'obtiens de nos parents l'autorisation de m'installer dans un local inutilisé de leur arrière-cour, à l'Opéra, une ancienne réserve délabrée, pas chauffée, trop sombre pour un atelier d'artiste. Les églises romanes n'étaient-elles pas obscures ? Je fais livrer des plaques de béton, les plus fines possibles. Je les enduis, je peins à fresque des copies d'ancien.

Barthélemy Joseph admire ma dextérité de faussaire, comme il l'appelle, et se désole de me voir saboter mon travail à peine sec à coups de bombe. Je dépose un tracé nouveau, en laissant apparaître l'ancien en dessous. Je fais hurler les couleurs entre elles.

Pourquoi faire ça ? demande Barthélemy Joseph. Aucun sens.

J'invite Lauren Manzanille à voir mes plaques en compagnie d'Alban. Elle est impressionnée par le mouvement et le montage des scènes, puis déçue.

Où est passée la tête du terroriste ? Mon frère, partout présent sur mes anciennes planches, a disparu de mes grands formats. Je me suis contentée de détruire, comme un vulgaire iconoclaste, les têtes de mes personnages, sans mettre à leur place celle de mon frère. Est-ce volontaire ? Un choix artistique ou politique ?

Lauren Manzanille me rappelle qu'elle comptait me proposer à la vente comme la sœur torturée d'un terroriste international, avec la dimension religieuse et blasphématoire en arrière-plan. Le mini-scandale n'était pas garanti, on pouvait l'espérer. Je ne respecte pas mon engagement initial.

Je lui rappelle que je n'ai pris aucun engagement, pas plus qu'elle. Je ne barbouillerai pas la tête de mon demi pour lui faire plaisir. Alban a quitté mon atelier depuis un bon moment. Je n'arrive pas à déterminer s'il a voulu montrer son désaccord avec Mme Manzanille ou avec moi.

La galeriste me propose de prendre, non mes nouveaux formats, mais les anciens, avec la tête du terroriste partout. Elle leur réservera une petite salle et testera ses clients. Si le concept les accroche, on proposera la suite en béton. Sinon, j'aurai toujours mes chances dans le faux ou dans la restauration de l'ancien.

Je sors décontenancée de notre entretien, touche à peine à mon béton et à mes bombes les jours suivants. Alban dit de plus en plus fort sa lassitude face aux tâches secondaires dont il est surchargé, la saison touristique s'annonçant meilleure, rebond économique, crises internationales moins aiguës, risques terroristes contenus par les services réorganisés, aéroports hautement sécurisés depuis les derniers événements en passe d'être oubliés.

Barthélemy Joseph et notre mère s'inquiètent de nous voir tous les deux, une nouvelle fois, au bord de la rupture familiale et sociale. Ils n'ont pourtant pas l'impression d'avoir manqué à leurs devoirs de parents, ces derniers mois. Ils ont récupéré leur fils dans l'état que chacun sait, l'ont remis au travail ; ont soutenu leur fille, y compris financièrement, malgré son âge, en lui prêtant un local pour une création dont on ne voit plus rien transparaître. Où se sont-ils encore plantés ?

Ils ne perdent pas espoir : une proposition vient de leur être faite, pour diversifier leur offre de voyages et s'adapter à des publics de plus en plus particuliers. Une agence de Niamey, au Niger, profitant d'une accalmie politique et terroriste, leur propose de reprendre des circuits de trekking, dans le désert du Ténéré, à pied, à dos de chameau, en 4 × 4, à la rencontre des populations locales, avec pour vocation de contribuer à leur développement économique, durable, écologique, sécurité assurée, avec, cependant, la terreur secrète d'un enlèvement toujours possible, le lieu étant déconseillé par le Quai d'Orsay. Pour voyageurs aimant à la fois le vrai confort et le faux risque, la catégorie est plus vaste qu'on ne le croit, à exploiter.

Pour emporter l'adhésion de voyageurs étrangers, les Nigériens offrent l'expérience complète à Barthélemy et Aline Joseph, afin qu'ils puissent conseiller ce circuit à leurs clients, en toute connaissance de cause.

Tenant, dit Barthélemy, mais nous avons trop à faire en ce moment. Alban, comme employé, même provisoire, de l'agence, et comme fils expert en voyages, remplacerait on ne peut mieux ses parents. Il aurait la légitimité auprès des interlocuteurs nigériens.

Si j'acceptais de l'accompagner, ce serait parfait, la fille de la maison, même si elle n'est pas employée dans l'agence, quel meilleur relais ? Pas mal aussi pour contrôler son frère. La naissance d'une vocation, peut-être, celle dont ils ont rêvé pour moi et que je me suis obstinée à fuir. Ce serait toujours mieux que ces peintures massacrées au fur et à mesure que je les

exécute.

Je n'accepte pas trop vite : principale objection, mon demi. Son passé récent ne le disqualifie-t-il pas pour un tel voyage ? L'expérience du Kenya a été critique, le séjour dans un obscur camp d'entraînement, sur un plateau aride, a été pire ; les soupçons ultérieurs, sa mise en cause judiciaire risquent de le desservir auprès des autorités nigériennes, quand il s'agira de lui délivrer un visa. Les autorités françaises ne l'ont certainement pas oublié et n'accepteront pas son déplacement dans une zone islamisée peu recommandée, où les groupes armés ne sont pas si loin, malgré les proclamations rassurantes de l'agence organisatrice de ce trek dans le désert.

Je retrouve Medina, comme chaque semaine, dans son hôtel de Clichy. Nous parlons peu, en général, surtout pas de ce qui nous a précédés, même si c'est ce qui nous a rapprochés ; une heure de présent pur et clandestin.

S'il a encore ou de nouveau en charge la sœur du terroriste présumé Yousef, je préfère ne pas le savoir, comme je ne veux pas entendre parler de ses démêlés avec son ex-femme pour la garde de leur fille ; une heure de caresses pures.

Cette fois, je prolonge notre silence béat par des questions. Medina ne manifeste aucune surprise : maîtrise professionnelle usuelle ou connaissance de notre dossier ? Notre projet de trek dans le Ténéré serait déjà remonté dans les services ? Medina ne serait pas aussi placardisé qu'il me l'a affirmé au début de notre relation ? J'admets que cette incertitude entre nous m'excite plus que tout le reste.

À sa connaissance, indirecte, précise-t-il, la sous-direction s'inquiète légitimement de ce déplacement, mais, comme aucune disposition judiciaire ne s'y oppose, elle ne réclamera pas de mesure d'interdiction. Alban Joseph a la liberté de circulation d'un citoyen non condamné, même si les services n'ont pas apprécié ni accepté son non-lieu. Medina me conseille de ne pas lâcher mon demi du voyage, au cas où il manifesterait des velléités de renouer avec des branches armées locales.

Un membre de la DCRI ne croira jamais au renoncement à la foi et à l'action d'un homme tel qu'Abdelkrim Yousef, encore moins à sa rédemption, une notion complètement périmée. Ces individus se mettent, par force, en sommeil, ils se réveillent toujours. Aucun activiste, d'extrême gauche, d'extrême droite, religieux ou sectaire ne se renie jamais

complètement. Personne n'est capable de vivre sans un minimum de fidélité à soi-même. Les regrets de façade restent possibles et courants, le regret réel serait insoutenable. Abdelkrim Yousef tombera un jour du côté où il a penché une fois, conviction des services. Ils le regarderont courir de loin, ils ne l'oublieront pas.

Je me sens moins bien auprès de Medina, d'un seul coup, comme s'il n'était pas différent de ses collègues, ni de sa hiérarchie ; un ennemi personnel caché, quand je le croyais désormais plus qu'un ami, moins qu'un ami, autre chose qu'un ami.

J'interroge maître Vautor. Lui au moins croit aux hommes, à leur transformation possible et sincère. Il se voit comme l'auteur de la contre-conversion de son client, un garçon jeune et malléable. Si un avocat se prive de toute confiance dans l'humanité, il se condamne lui-même. Pourtant, il ne nous recommande pas ce voyage, non qu'il craigne une rechute d'Alban, seulement parce que ce déplacement pourrait être un jour utilisé contre lui.

Imaginons que, par une coïncidence pas aussi improbable que cela, Aqmi s'en prenne aux intérêts français dans la région, quelques semaines après notre passage, on nous tombera dessus, même si nous n'avons fait que remplir de sable nos chaussures de marche.

Vous venez de dire que vous faisiez entièrement confiance à Alban, on ne le dirait pas.

J'ai confiance en lui, mais je doute de tous les autres.

J'ai l'habitude de solliciter des conseils pour ne pas les suivre. Les mises en garde contradictoires de Medina et de maître Vautor me permettent de ne tenir compte des avis ni de l'un ni de l'autre.

Nous déposons nos demandes de visa. Les Nigériens nous promettent un programme sans égal, dont nous voudrions faire bénéficier notre clientèle à notre retour. Changer de monde et de vie en treize jours, qui peut tenir une telle promesse ? Même un organisateur de voyages à Niamey n'a peur de rien. On ne nous annonce pas un séjour touristique comme nous les détestons, mais, ne nous faisons aucune illusion, nous resterons des voyageurs encadrés, choyés, obligés d'être exigeants pour montrer qui nous sommes, des privilégiés en promenade chez les pauvres.

4 × 4 climatisés, GPS pour ne pas nous égarer dans les sables, communications satellitaires, nous rendrons compte au jour le jour à nos parents employeurs de la marche de notre affaire.

Aucun risque de nous retrouver à l'abandon, l'équipe assiste à notre lever et à notre coucher, soigne nos ampoules et nos écorchures, souligne à chaque instant l'authenticité de la rencontre que nous venons de faire sur la dune ou qui nous attend à la prochaine oasis.

Nous avons quitté Agadez depuis quatre jours, intégrés à un groupe restreint de professionnels du tourisme et du trek international, des Allemands et des Danois. Je me traîne derrière les chameaux de bât. Des responsables nous rejoignent en 4 × 4 à chaque bivouac, pour s'assurer que nous ne manquons de rien, que le programme nous convient et saura satisfaire une clientèle audacieuse et éprise d'originalité.

Ils insistent sur la sécurité de nos déplacements. Les recommandations angoissées des chancelleries occidentales sont exagérées : nous ne croisons que des amis. Ces Touareg sédentarisés ne sont pas des rebelles, mais des cultivateurs consciencieux. Sinon, vous ne rencontrez qu'une solitude purificatrice, ajoute le patron de l'agence locale, vous êtes face à vous-même, le désert est votre miroir infini. Doucement les grands mots. Je veux bien qu'on flatte la clientèle, mais nous ne nous sentons pas exclusivement des Occidentaux narcissiques, même si je suis celle qui se préoccupe le plus de ses pieds, gonflés d'ampoules éclatantes.

Mon demi semble avoir dépassé toute forme de souffrance, l'homme toujours en tête des marches. Nos guides tentent de le retenir, il impose un rythme excessif à notre méharée. Qu'il pense à sa grande sœur, en queue de troupe.

Il se résigne, marque une pause, au bord d'un cratère ou au sommet des dunes. Alban touriste, me dis-je, n'est pas très différent d'Alban terroriste, le même goût des extrémités, des sommets, de l'avant-garde, de la résistance à la fatigue. Il finira par prendre la succession de son père. C'était bien la peine de faire tous ces détours contraires. Je me moque de lui, au bivouac.

Tu sembles avoir la foi des nouveaux convertis, même en matière de trek.

Il me laisse rire toute seule ; la gravité ne le quitte pas. Il ne devrait pas l'avouer, mais cette marche dans le sable le rend à la fois heureux et nostalgique. Il repense sans cesse aux moments odieux, déjà vécus dans un autre camp, un paysage tout aussi aride, avec d'autres contraintes ; il ne peut pas s'empêcher de trouver ces moments supérieurs à ceux d'aujourd'hui.

Je m'inquiète, les phrases de Medina sur ces hommes qui ne renoncent jamais tournent en moi une partie de la nuit. Quand Alban évoque de nouveau ces souvenirs heureux, je ne peux pas m'empêcher de formuler nos doutes devant lui. Il secoue la tête, ce n'est pas ça, pas une question d'engagement auquel on ne renoncerait jamais complètement. Il sait que le bonheur, la tranquillité, la joie de vivre sont à sa portée, mais il sait aussi que ce bonheur, cette tranquillité, cette joie de vivre seront toujours inférieurs à ce qu'il a vécu ailleurs, avec d'autres, si honteux que ce soit à mes yeux et même aux siens.

Première fois, depuis sa sortie de la prison de Fresnes, que nous allons si loin. Il fallait le Ténéré pour y parvenir. Je lui demande s'il regrette de ne pas être allé jusqu'au bout de ce qu'on lui faisait croire.

Ce regret-là, certainement pas, un rêve sans issue. Tristesse plutôt d'avoir découvert que ceux auxquels il croyait le plus l'ont abandonné le plus. En réalité, il ne croyait pas à quelque chose, mais à quelqu'un, et ce quelqu'un lui a manqué. Sa faiblesse d'Occidental, probablement, on la lui a fait payer. Il reconnaît ne pas s'en être remis.

Nos guides touareg ne voient pas pourquoi nous restons dans notre coin. Ils s'interrogent toujours sur la nature de nos relations, couple débutant, mari et femme ou frère et sœur. Aucune de ces trois hypothèses n'est totalement exacte, leur avons-nous dit. Trouver la solution de notre énigme les amuse. Ils nous invitent à partager la gaieté des couples allemands et danois avec eux. Nous nous forçons à rire dans un sabir franco-anglais.

Le sommeil nous prend tôt, une longue marche demain, destinée à Alix Thézé, dit notre guide principal. Mes pieds s'endurcissent, le courage ne me manque pas. Il sait, pour avoir parlé avec moi de mes anciennes activités en France, que le terme de notre avancée me touchera particulièrement.

Nous marchons pour Alix, elle sera en tête.

Ces animations pour vacanciers devraient me hérissier, je m'y laisse prendre. Nous traversons un grand erg, je ne quitte pas Alban, ni la tête de notre convoi. Je ne sens pas la fatigue une grande partie de la journée, alors que nous montons et descendons sans cesse, au lieu de les contourner, des alignements de dunes. Nous progressons lentement, mais cette alternance de montées et de descentes me donne le sentiment d'une accélération. Les Allemands et les Danois rient de me voir devant et si pressée.

D'un seul coup, je n'en peux plus, aucun muscle ne soutient plus mes jambes. Je dois me déchausser, mes pieds saignent. Le guide est déçu ; si près du puits de Tezirzek. Je finis en travers d'un chameau, comme une captive du désert. Je ne profite pas autant que prévu du but de notre marche, une colline entière couverte de gravures rupestres plus que millénaires.

La spécialiste de la peinture murale romane, dit notre guide qui a étudié la philosophie à la Sorbonne, doit se réjouir de retrouver des tracés semblables, si loin dans l'espace et si loin dans le temps. Ici, ce sont des animaux disparus, comme une arche de Noé sur un mur d'église romane, mais l'église est ouverte et grande comme le désert.

Il a raison, j'oublie mes pieds ensanglantés. La différence entre ces gravures et mes fresques, c'est que les gravures n'ont été recouvertes par rien, aucun goût nouveau, aucune envie d'effacement.

Pas besoin de les restaurer, dit notre guide, ou d'aller les chercher sous trois badigeons successifs. C'est votre difficulté, à vous les Occidentaux, vous éprouvez toujours le besoin de détruire ce que vous avez créé, puis de le reconstruire. C'est à la mode, ce n'est plus à la mode, ça revient à la mode. Nous, nous ne revenons pas sur ce que nous avons construit, comme nous ne revenons pas sur ce que nous détruisons.

Je me tourne vers Alban. Est-ce que ce ne sont pas des phrases qu'il aurait pu prononcer ou entendre dans son camp de djihadistes ? Notre philosophe touareg, formé en Occident, n'est-il pas déjà un terroriste à sa manière ? Ses yeux brillent trop fort sous son foulard. Je doute de lui, d'un seul coup. Où sommes-nous tombés ? L'agence de Niamey est-elle sûre de

ses employés ?

Alban me rassure, il sait que ses histoires personnelles m'ont rendue sensible à certains sujets, à certaines paroles, presque parano. Je dois rester calme. Nous sommes devant un témoignage de la préhistoire, rien d'autre. La pensée d'un nomade du désert ne doit pas être surinterprétée.

Mon demi aimerait se sentir ici réconcilié avec le monde entier. Avec le monde occidental dont il attendait plus, ou trop, c'est impossible ; avec le monde des croyants musulmans, qui n'a pas attendu assez de lui, impossible aussi.

La seule qui reste, la seule avec qui j'aimerais être vraiment réconcilié, c'est toi, Alix. Il éprouve à cet instant, me dit-il, le besoin de vérifier que nous sommes vraiment restés ensemble, malgré tout. Je lui rappelle qu'il a tout fait pour nous éloigner l'un de l'autre. Ce petit Français qu'il prétendait avoir étranglé, pour m'écœurer, c'était vrai ? Une invention ? Je serais réconciliée avec toi, si je le savais. Il préférerait que je le sois même sans aucune certitude, ce serait plus fort.

Notre guide nous presse de préparer notre dernier bivouac en compagnie des Allemands et des Danois, avant le retour vers Agadez, en 4 × 4. Alban se dépêche d'installer le campement.

Tu te défiles encore.

Il me dit que je me trompe, il aurait préféré ma confiance sans limites. Il me semble que je la lui ai accordée au-delà des limites admises, ces dernières années.

Il me sourit de loin, déploie notre équipement : tu auras la réponse demain.

Ma dernière nuit dans le désert est la plus usante. Un des Allemands se lève sans arrêt, affaire de ventre ; les chuchotis des Danois n'en finissent pas, affaire de cœur ; un chameau blatère, affaire inconnue. Notre guide soigne et apaise chacun.

Je lâche prise, peu avant la lumière. Je dois être la dernière à me redresser, tous dispos et prêts à embarquer. Je cherche Alban, déjà levé sans doute, matelas de mousse creusé et vide, à côté de moi. Il s'impatientera, comme chaque matin. Sa hâte spontanée le rend vraiment incompatible avec les Orientaux, encore plus avec les nomades. Deux semaines dans le désert ne l'ont pas changé. Il a raison, il est inadapté à tous les mondes.

Un Danois remarque une anomalie : il manque quelque chose au campement. Il ne saurait pas dire quoi, mais il manque quelque chose ; on cherche. Combien de 4 × 4 nous ont rejoints hier soir ? Trois ? Deux seulement restent garés derrière le campement que nous sommes occupés à démonter.

Je signale l'absence d'Alban. Il serait parti avant tout le monde ? Sans le matériel ? On se tourne vers moi. Je suggère une fantaisie matinale, l'envie enfantine de mon frère de faire des expériences. Tout seul ? Il ne maîtrise pas l'itinéraire... Un trek de quelques jours ne suffit pas pour circuler à l'aise dans le Ténéré... Et quitter notre caravane si unie, c'est faire preuve d'un égoïsme qu'on n'attend pas d'un amateur de marche sportive, selon notre guide. Je dois bien savoir quelque chose ?

Non, rien, pas entendu mon demi se lever. S'il avait démarré un 4 × 4 dans le silence du désert, nos accompagnateurs, si expérimentés, avec leurs tours de veille, l'auraient entendu. Les experts nomades se sentent pris en faute et étudient les traces. Le voleur de 4 × 4 aurait profité d'une légère pente pour laisser glisser le véhicule et lancer le moteur bien plus loin. Chacun reconnaît avoir perçu, à un moment ou à un autre de la nuit, un mouvement, un son, un ronflement, si lointains, si brefs, qu'il s'est rendormi aussitôt.

Je me sens mise en accusation, sommée de fournir une explication à la fois plausible et rassurante. Un tour en solitaire dans le désert et Alban nous rejoindra. Puisqu'ils veulent l'entendre, je l'affirme, malgré mes doutes. Il devrait déjà être rentré... J'admets qu'il a pu s'égarer. Aucun téléphone satellitaire n'est embarqué, impossible de le joindre.

Je finis par avouer qu'une fois, pendant un séjour au Kenya, il s'est absenté, comme ça, deux ou trois jours ; il a survécu, est revenu sans dommage ; ayons confiance. Ce précédent atténue l'inquiétude, pas la colère : nous n'allons pas l'attendre trois jours ici. Nous avions prévu de lever le camp pour Agadez, puis Niamey. Des avions devaient nous ramener dans nos pays respectifs dimanche, pas de temps à perdre avec un gamin qui ne respecte pas les règles du groupe.

Quels que soient mes liens avec lui, c'est à moi de trouver une solution, de prendre en charge les frais éventuels d'une recherche. Sommes-nous assurés ? Le cas de figure est-il prévu dans notre contrat ? Comment voulez-vous que je le sache ? Nous sommes loin, avec Alban, des affaires prévues par les assurances.

J'ai l'air d'en savoir plus que je ne le prétends... Les Danois et les Allemands ne me lâchent plus : Alban Joseph leur semble singulier depuis le début, pas un amateur de trek comme ils en ont l'habitude, sans parler de moi, pardonnable, parce que débutante... Alban, c'était différent, un autre esprit que le leur, on ne le cernait pas bien, cette allure imprimée à notre marche, comme s'il voulait mettre les autres à l'épreuve, les humilier...

Leurs reproches m'agacent, je leur lâche tout : le camp d'entraînement dans une région en guerre, le réseau d'activistes, les soupçons d'attentat contre des parcs d'attractions, y compris en Allemagne et au Danemark, l'arrestation. J'en rajoute, comme si Alban avait été lié aux vrais attentats ou aux tentatives d'attentats contre les aéroports.

Ils sont affolés, un assassin parmi eux, ils ont partagé sa vie pendant deux semaines. Il est parti retrouver nos ennemis dans le nord du Ténéré. Nos accompagnateurs touareg restent placides. Ils savent ce qui se passe dans les régions avoisinantes, ils savent aussi qu'il ne suffit pas à un jeune Français, même aventureux, d'emprunter un 4 × 4 et de rouler sans expérience pour rallier un groupuscule d'activistes. Ce n'est pas sérieux, même s'il a été formé dans un camp, au Waziristan. Le Ténéré, pour notre guide, c'est autre chose, il est bien tranquille. La seule question pour lui est

de savoir si nous nous débrouillons pour le retrouver nous-mêmes, considérant qu'il s'agit de la lubie d'un voyageur ébloui par le désert, particulièrement inconscient et qui n'a pas eu le temps d'aller bien loin, ou si, compte tenu du passé d'Alban, nous avertissons les autorités nigériennes et françaises pour lancer des troupes à sa recherche.

J'appelle maître Vautor et Medina, par le téléphone satellitaire. Un avocat, un membre des services de renseignement français, mes relations avouées achèvent de terroriser le groupe des vacanciers qui exigent de rouler sur-le-champ vers Agadez, sans moi.

Je reçois de Medina l'injonction de m'adresser au plus vite à l'ambassade de France et au gouvernement nigérien et de maître Vautor le conseil de temporiser quelques heures : mon demi ne cherche aucun contact religieux ou politique, sa confiance en Alban est totale. La mienne est troublée.

Je propose à notre guide de rouler avec moi dans les dunes, quelques heures, dans l'espoir que notre errance croise celle d'Alban, surtout s'il s'est déjà perdu. Il y consent, sans y croire. La part du hasard, dans le désert, est plus improbable qu'ailleurs et celle de Dieu aussi infinie que le nombre de grains de sable. Le vent a déjà mêlé les traces.

Nous quittons, dans la précipitation, les voyageurs allemands et danois, ulcérés d'avoir à s'entasser, avec tout le matériel restant, dans un seul 4 × 4, quand Alban pilote tout seul et que je m'approprie leur guide.

Nous roulons une partie de la journée, sans itinéraire précis, un va-et-vient entre les dunes, d'espace sableux en espace rocheux. Mon guide me suit, sa patience est sans limites. Quand j'aurai compris par moi-même, semble-t-il me dire, qu'il est temps de mettre fin à notre recherche perdue d'avance, il me conduira à Agadez, nous laisserons agir les forces armées nigériennes. Je le force à aller encore et encore, même si ça ne sert à rien.

Nous passons la nuit, la plus vide des nuits, sur nos sièges inclinés. Je me lève, je m'attends à trouver le 4 × 4 d'Alban à portée de vue, la plus extrême des coïncidences possibles ; j'abandonne.

À Agadez, on me renvoie à Niamey. On envisage un enlèvement par une bande armée ou un groupe terroriste. Vous, les Français, vous ne respectez pas les consignes de sécurité. Vous avez les gouvernements les plus précautionneux et vous passez votre temps à défier les règles.

Mon guide se croit obligé de faire allusion, devant les autorités, au passé d'Alban Joseph, un moment nommé Abdelkrim Yousef, ça change tout. Des militaires français, stationnés au Tchad voisin, sont sollicités. Je n'ai pas réussi à déterminer avec certitude si mon demi se rêvait encore en guerrier. Si c'est le cas, il est servi. Le voilà devenu une proie dans le désert, à la fois victime à sauver et coupable à intercepter.

Cette ambiguïté gêne les officiers supérieurs, nigériens et français, qui m'ont demandé des éclaircissements sur l'individu recherché et en ont obtenu de Paris, plus alarmants que les miens. Ils me mettent en garde : je semble présenter mon frère comme un bon garçon avec une fâcheuse tendance à se mettre dans les ennuis, alors que les services le connaissent comme un activiste décidé et aguerri. Mon intérêt n'est pas de le couvrir ni de dissimuler d'éventuels indices, mais de coopérer sans réserve.

Nous mettons en danger des hommes, engageons des frais qu'un particulier ne pourrait supporter seul, je dois bien réfléchir. J'accompagne ce frère depuis le début, j'en sais forcément plus que je ne le dis sur ses projets. Plus je me défends, plus on m'accuse.

Au troisième jour, un avion de reconnaissance français repère le 4 × 4 incendié, en contrebas d'une grande dune, à environ deux cents kilomètres à l'ouest de notre dernier bivouac. Une petite troupe est acheminée par voie terrestre. Mon guide refuse la somme que je lui propose pour me conduire sur place. Il m'emmènera pour rien. Il a senti, depuis le début, que nous n'étions pas des voyageurs ordinaires ; des gens du désert, à notre manière ; venus d'un autre désert, plus désertique que le Ténéré.

Nous arrivons longtemps après les militaires. Ils ont relevé un corps carbonisé, méconnaissable, au volant du véhicule. Rapatriée à Niamey, la personne est en cours d'identification. On aura sans doute besoin de moi pour reconnaître ce qu'il en reste.

Plusieurs hypothèses sont émises par les enquêteurs locaux. Personne ne croit à la première : l'enlèvement par des rançonneurs, politiques ou non, préférant sacrifier leur prise, sous la pression des avions français. La destruction du véhicule et la mort du conducteur remontent, selon les déclarations officielles, à un ou deux jours.

Se mêlent ensuite les hypothèses de l'accident et du suicide. L'incendie du véhicule s'explique difficilement s'il n'est pas volontaire. Des traces de produit explosif auraient été retrouvées ; simplement des traînées de gazole, selon un militaire qui penche pour l'hypothèse accidentelle : un conducteur inexpérimenté dans le désert se serait égaré, fausse manœuvre ou incident mécanique, le moteur chauffe, renversement, fuite du combustible, l'incendie gagne.

On s'étonne, dans ce cas, que le chauffeur soit resté au volant. Ou alors il avait déjà perdu connaissance ; pas souffert ; ce doit être ma dernière consolation.

Mon guide m'a montré les traces de roues sur les dunes avoisinantes, marques d'un véhicule lancé à une vitesse inhabituelle dans les sables, selon lui, course désordonnée, aux lignes brisées, comme s'il était poursuivi.

Poursuivi par quoi, dans un désert ?

Ce qui nous poursuit dans le désert n'est pas toujours visible, dit le guide.

Un flash pour moi, je me vois à la droite d'Alban au volant du 4 × 4. Nous nous sommes sauvés ensemble du vieux monde, nous avons lancé le véhicule en douceur dans la pente, glissé longtemps, sur une piste sans limites, avant de démarrer pour de bon.

Le moteur doit ronfler salement, mais je ne l'entends pas, une glissade dans le sable, sifflement sous les roues, c'est tout.

Alban a quitté la piste, des heures plates, puis ce grand cordon de dunes l'impressionne. Il cale au pied de la première, hésite ; marche arrière pour retrouver l'élan initial. Nous amorçons une montée ardue pour le moteur, l'ensablement nous menace à chaque tour de roue. Alban manœuvre, force la machine. Au sommet, c'est l'excitation, pas de pause, l'entraînement de la descente, une accélération qu'il a du mal à maîtriser, un saut douloureux au fond de la cuvette.

N'en restons pas là, une remontée plus rapide, dans le mouvement, coaster, coaster, Silver Star. Je prends peur, à côté de mon demi, il ne m'écoute pas, pris par l'enthousiasme, l'enchaînement des ascensions, les dévers, l'inclinaison du véhicule, son redressement.

Il se sent un maître tout-puissant de la conduite. Le merveilleux, ici, c'est qu'une nouvelle dune s'accroche à la précédente, encore une, la suivante, coaster, coaster, Silver Star. On ne revient jamais sur ses pas, le circuit n'est pas fermé, pas la vulgaire boucle du coaster surchargé de gamins attachés. Nous sommes libres d'avancer, pas une attraction, pas une prison, la vie, un tour de roue plus loin, encore un autre, cela pourrait n'avoir jamais de fin.

Du nouveau, toujours du nouveau, sans témoin, respiration coupée, l'envol semble possible à chaque sommet de dune, étoile d'argent droit devant. La plongée qui suit, plus rapide à chaque nouvelle expérience, provoque le vertige.

Alban Joseph n'a jamais su vivre sans ce vertige. Je le sens en pleine extase, je crois qu'il va s'évanouir au volant. Je voudrais le retenir, suspendre le dernier tour, mais ce n'est pas un tour, route illimitée.

Il ne m'entend plus depuis longtemps, je ne suis plus avec lui. Pourquoi n'étais-je pas assise à sa droite ?

Le moteur n'en peut plus et commence à fumer. Alban s'en fout, il tourne frénétiquement le volant pour éviter l'ensablement, une dernière poussée jusqu'au sommet de la plus haute dune, accélération, une dernière glissade sur la crête, un long moment à suivre la crête, en équilibre, jusqu'à ce que le moteur se coupe. Les commandes ne répondent plus. Le sable se dérobe sous les roues du 4 × 4. Il bascule, depuis le sommet de la plus haute dune, à vitesse croissante. Projections de sable et de fumée, Alban n'y voit plus rien, pris d'un malaise, et s'enfonce dans les cristaux brûlants. Je ne suis pas là pour le sauver.

Il m'avait promis une réponse, il a préféré la fuir. C'est ça, la réponse.

OceanofPDF.com

Rue Botzaris, ranger les affaires d'Alban ne me demande pas plus de quelques minutes. On peut difficilement laisser moins de traces. Ici, comme au Niger. Ses restes consumés attendent leur rapatriement. Je suggère à nos parents de les répandre dans le désert du Ténéré. Ils y réfléchissent.

Maître Vautor a tenu à me recevoir et gronde, gronde comme toujours : ni accident, ni suicide, ni enlèvement raté par un groupe armé, selon lui. L'enquête a été expédiée volontairement, il veut la reprendre et déposer plainte au nom de notre famille. Une hypothèse a été occultée, celle des services français, jamais remis de l'innocence d'Alban. Une élimination politique, purement et simplement, on peut compter sur lui pour étayer sa thèse. Il ne désespère pas d'attaquer l'État. Coïncidence troublante à ses yeux, le docteur Suwan, ou plutôt Savant, cet allié pas clair de la DCRI, vient d'être libéré en Belgique. Les services craignaient qu'Alban en dise plus, un jour, sur ses rapports avec ce médecin. Des allusions jamais éclaircies devant le juge, il a épargné son mentor, il ne le ferait peut-être pas éternellement. Son itinéraire mental allait le conduire à une nouvelle vision des événements, cette vision pouvait devenir gênante pour les services, élimination préventive.

L'avocat veut lire mes dernières notes, il saura repérer les indices que j'y ai probablement glissés, sans m'en rendre compte moi-même ; comment les services nous ont pistés depuis Paris, au courant de tous nos déplacements ; une aubaine pour eux, le désert du Ténéré, il m'avait prévenu ; il repérera les complicités locales dans mes pages, l'effacement des preuves organisé par les troupes françaises sur place, il ne doute de rien. Mon frère n'a-t-il pas été exfiltré de notre campement ? Si ce n'est pas le cas, n'a-t-on pas profité de sa promenade en solitaire pour le flinguer, après l'avoir repéré ? Ces avions français qui l'ont survolé... 4 × 4 incendié ou encore intact ? Nous remettons en cause le témoignage des pilotes, ils finiront par se contredire... Nouveau scandale des services, croyez-moi.

Si je lui dis qu'Alban a préféré se faire sauter tout seul, pour rester fidèle à lui-même, sans nuire à personne, il refuse de me croire. Il retrouve sa voix la plus grondeuse pour me saisir par les tripes : exécution, Alban Joseph est la victime d'une exécution au plus haut niveau, on attaque. Je doute, mais j'admire la frénésie de justice de maître Vautor, son don de colère. J'ai

envie de me laisser emporter par sa voix.

Medina ne formule pas d'hypothèse. Sa place ne lui permet plus de connaître les projets éventuels contre mon demi. De toute manière, il a décidé de ne plus accepter, grâce à moi, grâce à Alban peut-être aussi, les tâches subalternes qu'on lui imposait à Levallois-Perret. Il a donné sa démission de la DCRI. Que fera-t-il ? Cela dépend de moi. Je ne suis pas sûre de pouvoir grand-chose pour lui, mais j'ai aussi envie de me laisser tenter. Aucun excès ne m'est plus interdit. Nous crions en silence dans la chambre de l'hôtel de Clichy.

Lauren Manzanille m'appelle, elle a vendu toutes mes planches à deux amateurs. Elle ne doute pas que les événements récents, évoqués par la télévision et la presse, relayés par ses soins, aient déclenché ces achats. Mes fresques détournées, dont l'effet est renforcé par le fait divers, prennent une dimension, comment dire, une dimension universelle... Elle me passe commande d'œuvres nouvelles, avec la tête d'Alban surtout, sa tête partout et vite, parce que ça ne durera pas. Je fonce, peu importe jusqu'où, je fonce.

OceanofPDF.com

Du même auteur

Vacarme dans la salle de bal

Pirouettes dans les ténèbres

Madame Angeloso

(Prix France Télévisions 2001)

Groom

(Prix des Libraires 2004 -

Prix Culture et Bibliothèques pour tous 2004)

Le Voyage des grands hommes

(Prix Pierre Mac Orlan 2005, Prix Roman du Var 2005,

Prix de l'Académie du Maine 2005)

Ouest

(Prix Giono 2006 — Prix du Livre Inter 2007)

Dérive

L'Incendie du Chiado

Les Sœurs Brelan

(Prix Marguerite Puhl Demange - 2011)

OceanofPDF.com

Sommaire

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Le livre](#)

[L'auteur](#)

[Métamorphoses](#)

[Copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Sommaire](#)

[*OceanofPDF.com*](#)